



Ce livre est composé avec le caractère typographique **LUCIOLE** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficience visuelle et le studio [typographies.fr](http://typographies.fr)

**UN REMÈDE  
POUR LA SOLITUDE**



SIMON VAN BOOY

UN REMÈDE  
POUR LA SOLITUDE

*Roman*

Traduit de l'anglais (Angleterre)  
par Julia Kerninon



Ouvrage initialement paru sous  
le titre : *Sipsworth. The Cure for  
Loneliness.*

© 2024 by Simon Van Booy.  
International Rights Management :  
Susanna Lea Associates.  
[www.simonvanbooy.com](http://www.simonvanbooy.com)

© Éditions Julliard, Paris, 2025  
pour la traduction française.

© À vue d'œil, 2025,  
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0846-3

À VUE D'ŒIL  
6, avenue Eiffel  
78424 Carrières-sur-Seine cedex  
[www.avuedoeil.fr](http://www.avuedoeil.fr)

*Pour Joshua et son père, Dale.*



## Ouverture

Helen Cartwright était vieille et sa vie avait été brisée d'une manière qu'elle n'aurait jamais pu prévoir.

Marcher la réconfortait, et elle essayait de sortir tous les jours, même quand il pleuvait. Mais sa vie était derrière elle. Elle le savait et l'avait accepté. Chaque journée semblait reproduire la précédente avec seulement une infime variation – apparemment, même pour mourir, il fallait attendre son tour.

Parmi ceux qui apercevaient sa silhouette osseuse battant le pavé de Westminster Crescent, aucun ne pou-

vait prétendre la connaître. Elle n'était qu'un élément du décor dans lequel se déroulait inlassablement leur vie. En vérité, Helen Cartwright était née ici – dans le vieux Park Hospital, pendant que son père combattait en mer. L'hôpital avait disparu depuis longtemps, mais le cottage de briques où Helen avait grandi était toujours là. De temps en temps, elle passait devant pour aller jusqu'au centre-ville. Le jardin devant la maison était pavé, mais les fissures dans le ciment laissaient s'échapper des fleurs dont elle connaissait le nom, comme si juste sous la surface de ce monde se trouvaient ceux dont nous nous souvenons, poursuivant leur chemin.

Désormais, le foyer d'Helen était ce cottage à la porte couleur moutarde.

Elle l'avait acheté sur Internet après avoir vécu soixante ans à l'étranger.

Beaucoup de choses peuvent se passer en six décennies. Un endroit peut changer. Mais elle, elle n'avait pas changé.

Helen en avait pris conscience quand elle était sortie du taxi de l'aéroport et avait fait face à sa nouvelle maison de Westminster Crescent. La maison qu'elle avait abandonnée de l'autre côté du monde était sans doute habitée par d'autres personnes à présent. Elle les avait imaginées, dépliant des feuilles de papier journal pour dévoiler des objets de valeur ou fragiles, mais qui n'étaient au fond que les maillons d'une chaîne qui vous ramenait inlassablement au début.

Non, Helen n'avait pas changé du tout.

Elle en savait simplement davantage, à cause de tout ce qu'elle avait traversé. Et contrairement aux contes de fées qu'on lui racontait avant de dormir quand elle était enfant, ce qu'elle avait rapporté de précieux, quoi que ce soit, n'était visible qu'à ses propres yeux.

Après que le taxi était reparti en cahotant vers Heathrow, Helen était entrée et avait déposé ses bagages au pied de l'escalier. Comme toutes les maisons, celle-ci avait sa propre odeur qui disparaîtrait une fois qu'elle s'y serait habituée. Sur le sol de l'entrée, à ses pieds, se trouvaient des lettres adressées à quelqu'un qu'elle ne connaissait pas. Elle se

demanda qui étaient les gens qui avaient habité là avant elle. Elle essaya d'imaginer leur vie, mais elle ne cessait de revenir à son mari et à son fils, désormais complètement hors d'atteinte.

Elle portait encore son manteau imprégné de l'odeur de la cabine d'avion, avec la doublure tintant de petite monnaie égarée. Elle traversa la cuisine et se tint debout dans le salon vide.

Elle regarda par la fenêtre de devant.

Enfant, elle avait dû passer devant cette maison des centaines de fois en courant, en sautillant ou en pédalant sur son vélo grinçant. Des centaines de fois, petite fille, sans jamais y penser comme à un endroit où elle

reviendrait un jour, pour boucler sa vie en un cercle parfait.

Le jour de ses quatre-vingts ans, Helen passa la journée à installer les choses dans les placards de la cuisine. Nettoyer des étagères. Passer l'aspirateur dans l'escalier. Et détourner les yeux du visage qui apparaissait dans la poussière ou l'obscurité entre les boîtes de conserve.

Trois ans se passèrent sans rien à signaler.

Et puis, tôt un matin, quelque chose se produisit.

**VENDREDI**

# 1

Il est minuit passé, mais il fait encore si sombre qu'on ne peut distinguer le jour de la nuit. En robe de chambre et chaussons, Helen Cartwright se tient à la fenêtre de sa chambre. Elle a poussé les rideaux juste assez pour contempler le monde désert à cette heure. Incapable de se rendormir, elle s'apprête à descendre pour allumer la télévision quand quelque chose bouge. Elle se penche vers la vitre froide, mais la rue disparaît alors dans une soudaine fleur de buée. Quand la tache se dissipe, elle révèle un voisin en robe

de chambre et pantoufles, en train de sortir des sacs-poubelle pour la collecte du matin. Helen le regarde déposer sa charge, puis faire demi-tour vers sa maison. Au lieu de fermer son portail latéral, il le bloque avec une brique, puis ressort en se dandinant, encombré par une grande boîte qu'il dépose très précautionneusement sur le nid de sacs en plastique.

Au cours des derniers mois, Helen s'est mise à s'intéresser à ce que les gens jettent. Plusieurs fois, elle est même sortie pour inspecter les monticules de sacs à la recherche d'un renflement intéressant – quelque objet mystérieusement abandonné avant son heure. Un claquement creux signifie généralement un objet en bois ; un tintement délicat

annonce de la porcelaine. Tout ce qui est humide doit être évité.

Et donc, après que le voisin a verrouillé son portail et fermé sa porte d'entrée, Helen enfle ses chaussures écossaises et descend l'escalier. S'assurant qu'il n'y a personne dehors, elle met son manteau et s'enfonce dans le ventre de la nuit. Il a dû pleuvoir, parce que la rue ressemble à un ruban doux et humide. Helen ne s'occupe pas des sacs. Elle va droit à la grosse boîte déposée par le voisin, qui n'est pas du tout une boîte. C'est un aquarium plein de débris. Rien de spécial – sauf ce qu'il y a sur le dessus. C'est un jouet d'enfant qu'Helen a déjà vu – un accessoire de la vie à laquelle elle a survécu, un fragment de sa mémoire qui entre par effrac-

tion et retrouve son chemin jusqu'à ses mains tremblantes.

La forme et la texture du jouet poussent Helen à se demander si elle est toujours en train de dormir profondément dans son lit – et si dans quelques instants, elle va ouvrir les yeux dans l'immobilité laiteuse de sa chambre. Son regard oscille de l'objet rejeté à la longue rangée de maisons de Westminster Crescent, comme si une lumière, ou une porte, ou le chat du voisin, allait apparaître et briser le rêve.

Mais rien ne bouge.

Personne ne vient.

Les femmes en chemise de nuit et les hommes en pyjama de la rue dorment bel et bien, mais pas elle. Elle seule a conscience de ce moment.

Helen retourne l'objet. C'est un plongeur de haute mer en plastique. Elle effleure la bouteille et les palmes. Derrière le masque de plongée, deux yeux peints semblent la reconnaître. Elle avait acheté exactement la même chose pour les treize ans de son fils. À l'époque, ça faisait partie d'un cofret. Elle se demande ce qui peut se trouver dans les petits cartons dessous. Peut-être que celui-ci fait aussi partie d'un ensemble, et que les différents éléments vont apparaître un à un, comme réunis par les larges mains du chagrin.

Sans réfléchir, Helen se penche, et soulève l'aquarium avec son plongeur et les cartons sales. C'est plus lourd qu'elle ne l'imaginait, et bien qu'elle ne soit pas loin de la maison, sur son

chemin, la couture des nuages craque et l'orage éclate. Tout dans l'aquarium est rapidement trempé. L'eau serpente le long des joues d'Helen. Le froid lui fait mal à la tête, et ses cheveux deviennent poisseux. Il n'y a vraiment pas beaucoup à marcher – encore quinze mètres – mais la pluie drue complique sa tâche. Et malgré la tension qui fait trembler ses bras noueux, Helen est décidée à ne pas reposer la chose. Rentrée chez elle, elle pourra explorer ce que contient l'aquarium et décider quoi faire. Jamais encore des souvenirs ne lui sont ainsi revenus dans le monde physique. Jusque-là, ses souvenirs ont toujours été immatériels – assez puissants pour faire dérailler la journée, mais jamais des

objets qu'elle pouvait atteindre pour s'y cramponner.

Le poids de l'aquarium et de son contenu est similaire à celui d'un grand enfant, alors elle continue d'avancer, comme portée par une énergie instinctive.

Faire passer l'aquarium par la porte n'est pas facile et nécessite de l'incliner. Les nerfs de ses bras et de son cou se tordent, et elle s'attend à une douleur déchirante dans sa poitrine – mais d'une manière ou d'une autre, il lui reste assez de force pour cette épreuve finale. Une fois à l'intérieur, elle titube jusqu'au salon et lâche l'aquarium sur la table basse dans un bruit sourd.

Après s'être essuyé le nez dans les toilettes du rez-de-chaussée, Helen

se hisse à l'étage et se débarrasse de ses vêtements trempés. Elle se fait couler un bain avec un bouchon d'huile à l'eucalyptus. Elle plonge son corps grelottant dans l'eau bouillonnante.

Enfin au calme dans l'eau chaude, elle réfléchit au plongeur de haute mer, qui semble retenir sa vie entière comme une ancre lâchée des années plus tôt et oubliée depuis. Mais pourquoi la retenir ainsi ? Tous ceux qu'elle a aimés ou voulu aimer sont partis, et, derrière un voile de peur, elle souhaiterait être là où ils sont.

À présent, il y a un objet en bas qui essaie de la ramener dans la réalité – un jouet d'enfant qui appartient autant à ses souvenirs qu'au passé de quelqu'un d'autre.

Ce genre de choses était censé

être fini pour elle. Dans sa maison, il n'y a rien à voir. Pas de cartes d'anniversaire, pas de lettres. Même les albums photos ont été exclus de son grand déménagement trois ans plus tôt. Elle les a brûlés, en fait. Dans l'allée descendant de la terrasse. Il le fallait. Même celui avec les photos du voyage en Nouvelle-Zélande quand David avait neuf ans et qu'ils s'étaient assis en famille pour manger des glaces sur un muret et regarder de petits bateaux partir en mer, comme des enfants quittant le nid familial.

Helen peut sentir la vapeur se poser sur son visage, comme une paire de mains. Elle laisse sa tête retomber en arrière sur une serviette roulée. Elle ferme les yeux, seule au milieu de sa maison vide.

Sans elle, ça pourrait être la maison de n'importe qui.

Quand elle avait emménagé, il y avait déjà quelques meubles. Un cadre de lit, une commode, et une table d'entrée moderne avec des pieds en laiton. Les rideaux et la moquette étaient également installés. Elle avait commandé le reste dans un catalogue. Elle avait regardé deux hommes et une femme amener les paquets, qu'ils avaient ensuite déballés et assemblés. Elle leur avait offert du thé et une assiette de biscuits, mais la plupart du temps elle était restée à l'étage afin qu'ils puissent se parler librement et travailler sans se sentir observés. En fin de journée, deux d'entre eux avaient sorti les cartons désormais inutiles. Le troisième avait

démarré le camion et les attendait assis dedans. Sur le seuil, Helen leur avait donné un pourboire, dans l'hypothèse où ils auraient voulu manger chaud. Il y avait de nombreux pubs en ville, et tôt le matin, ou les soirs du week-end, si Helen ouvrait sa fenêtre, elle pouvait entendre des chants ou des rires lointains comme des murmures ondulant à la surface de la nuit.

Quand elle était petite fille, beaucoup de gens travaillaient dans les usines. Il y en avait une pas loin de sa maison, de l'autre côté d'un canal. Pendant sa première année à Westminster Crescent, Helen tendait l'oreille pour entendre le sifflet indiquant midi. Mais pendant les six décennies de son absence, l'endroit

avait été rasé et le sifflet balancé sur une pile de briques cassées.

Ce n'était pas facile de revenir après si longtemps. Tout avait continué sans elle, comme si elle n'avait jamais existé. La place du marché où sa mère aimait discuter avec le poissonnier était maintenant dévolue aux voitures. Et là où se trouvait autrefois l'étal, il y avait une grande machine pour la monnaie du parking. Le magasin à côté de l'école ouvert tard pour ceux qui rentraient de l'usine était toujours là. Mais il avait l'air différent et son odeur avait changé. La banne bordeaux qui claquait dans le vent hivernal avait été remplacée par un panneau en plastique blanc éclairé de l'intérieur. Et il y avait plusieurs caisses, pas seulement celle

qui montait la garde devant un mur de boules de gomme, de réglisse et de bonbons au citron.

En revenant soixante ans plus tard, Helen avait eu la sensation que sa situation était particulière : de la même façon qu'elle s'était autrefois distinguée par sa chance, elle l'était désormais par son désespoir. Mais après tant de mois consécutifs seule, elle en était arrivée à la conclusion que de tels sentiments étaient simplement liés au grand âge, et communs à presque tout le monde. Vraiment, il n'y avait pas d'échappatoire. Ceux qui dans la vie avaient retenu leur amour finiraient dans l'amertume. Alors que les gens comme elle, qui avaient vécu de tout leur cœur, se retrouvaient abandonnés au milieu

de leurs souvenirs. Dans les deux cas, pour elle comme pour les autres, un grand orage s'approchait. Elle pouvait le sentir enfler à l'horizon, prêt à éclater. Il viendrait et laverait même les choses les plus ordinaires, ne laissant aucune trace de ce qu'elle avait pensé être à elle.

## 2

Helen ouvre les yeux. L'eau du bain a refroidi. Elle remue ses bras et ses jambes puis regarde le couloir. La moquette est fine. Son bleu autrefois profond a fait place à un azur de petit matin. Elle laisse ouverte la porte de la salle de bains – même quand elle est en train de s'essuyer sur les toilettes – parce qu'elle *écoute* la maison. Il n'y a rien à entendre, bien sûr, mais le vide la rassure ; ses pensées peuvent vagabonder, se déployer sans rien toucher. Helen extrait son corps de l'eau tiède et se sèche dans une serviette. L'aube est

arrivée et le matin appuie sa joue pâle contre le monde.

L'aquarium est toujours en bas, sale et dégoulinant.

Helen s'habille et se brosse les cheveux. Il y a longtemps qu'elle a arrêté de porter des bijoux, même son alliance. C'est ce qui avait été le plus dur. Mais Len était parti et ne reviendrait pas. Elle avait aussi abandonné les chaussons traditionnels pour femmes au profit de la catégorie en tissu écossais, plus robuste, avec un arrière élastique et des semelles en caoutchouc. Elle se sentait prête à mourir, bien sûr – depuis un moment –, mais si elle trébuchait dans l'escalier et ne parvenait plus à se relever, personne ne la trouverait avant peut-être un an et c'était

quelque peu contrariant comme idée. Helen ne savait pas pourquoi exactement, mais quand elle était enfant, elle était tombée dans un puits abandonné dont elle était restée prisonnière pendant deux jours.

En bas, Helen fait du thé et allume la radio dans l'entrée. Un jeune homme annonce les nouvelles du matin. Quand il en arrive à la météo, il dit que des averses éparses sont prévues dans toutes les zones de basse altitude. Rien de nouveau. Mais sa voix remplit la maison comme si c'était chez lui aussi.

« J'ai entendu dire qu'il pleut nuit et jour en Angleterre. »

C'était une des toutes premières choses que Leonard lui avait dites. Une question en forme d'affirmation.

Ils dansaient.

C'était en 1960.

Elle avait acheté de nouvelles chaussures chez Gulliver's pour le bal. De petits talons, et une boucle sur chaque gros orteil. Mais personne ne remarquait les attaches, ni la façon dont elles reflétaient de minuscules bribes de vie quand elle bougeait. Helen avait rencontré Len dans le bus n° 7 la semaine précédente. C'était leur première vraie sortie.

« Tu devrais rester en Australie, ma belle... »

Dans ses nouvelles chaussures, la jeune Helen continuait de danser.

« Et pourquoi donc, Len ? Parce qu'ici il fait toujours beau ? »

Ils s'étaient abandonnés à la musique, mais ils se regardaient,

avec davantage de désir que d'expérience.

« Pas seulement pour la météo, Helen. Je pense que tu pourrais faire ta vie ici, si tu le voulais. Aller à l'université. Faire quelque chose que tu aimes. Peut-être même, à terme, t'installer avec un gars sympathique du nom de Len. »

C'est probablement à ce moment-là que ça s'est passé, pense-t-elle. Pas après sur le trottoir avec le premier « Je t'aime », ni plus tard dans l'église en bois quand il avait dit « oui, je le veux »... Mais à cet instant précis, dans cette salle de danse enfumée où la limonade était gratuite et les rideaux miteux, elle et lui emmêlés dans la musique de la fin de l'enfance.

Le souvenir était tellement vivace qu'Helen avait la sensation qu'elle aurait pu baisser les yeux et tripoter un bouton sur la chemise de Len.

Elle laisse la radio en marche. Emporte sa tasse dans le salon. C'est un opéra anglais qu'elle a vu un jour, il y a longtemps. En buvant à petites gorgées le liquide chaud, elle observe ce qu'elle a posé sur la table basse, tandis que la voix faible mais passionnée de Didon se lamente depuis le couloir. L'aquarium paraît plus grand maintenant qu'il est à l'intérieur. Helen s'émerveille d'avoir réussi à le porter. Si Len était là, il applaudirait. Mais une pensée irritante lui parvient, peut-être a-t-elle raté d'autres trésors dans les sacs ?

Est-ce qu'elle devrait retourner dehors ?

La pluie s'est arrêtée, mais elle ne devrait pas tarder à reprendre. Et il y aura des gens avec des chiens. Des enfants marchant à petits pas sur le chemin de l'école.

Non. Cette partie de la journée est finie pour elle, pour de bon. Si elle sort, ce sera comme quelqu'un qui va faire ses courses ou comme une vieille dame, pas comme une pilleuse de poubelles.

Helen décide de répartir l'excitation de sa trouvaille tout au long du week-end, tandis que la plupart des gens seront collés à la télévision, ou en train de sillonner des magasins étincelants pour trouver des objets à acheter et à ramener chez eux. Le

samedi matin, une à une, elle sortira les boîtes, les ouvrira, et puis lavera soigneusement chaque objet avant de le mettre de côté pour un examen plus détaillé le dimanche – pendant que quelque chose cuira au four. Helen a plusieurs paires de collants qui sont récemment tombés en disgrâce en raison d'un trou sur le gros orteil, elle ne manquera donc pas de chiffons.

Mue par une étrange énergie, elle retourne dans la cuisine. Elle remplit la bouilloire pour faire du thé. Quand c'est prêt, Helen attrape la boîte à biscuits et en emporte quelques uns dans le salon avec sa tasse fumante. Regarder le plongeur de haute mer sur son aquarium lui suffit pour aujourd'hui, pense-t-elle ; l'import-

tant, c'est d'avoir un plan et de ne pas se dépêcher.

Une fois les biscuits avalés et le thé sucré à moitié bu, Helen pose ses pieds sur le sofa et laisse sa tête s'enfoncer dans un coussin. Elle fixe l'aquarium devant elle. Sous le plongeur en plastique et les cartons, il y a des objets colorés en plastique dont les formes lui échappent. Helen essaie d'imaginer la dernière personne à avoir touché ces objets. Où sont ces mains maintenant, et que font-elles à cet instant ?

Comme souvent, sa dernière pensée avant de s'endormir se transforme en un rêve : elle se tient à côté de son fils, David. Ils sont dehors sur la terrasse du deuxième étage. Il fait très chaud et il y a beaucoup

de lumière. Ils portent des vêtements chamarrés et de gros oiseaux se chamaillent au sommet des arbres derrière la maison. Personne ne mentionne les oiseaux ; c'est simplement un son auquel ils sont habitués. Dans le jardin, la pelouse laissée en jachère est sombre et soyeuse, couleur d'ombre. Len porte les lunettes de soleil qu'elle a choisies pour lui sur un présentoir à la pharmacie. La terrasse s'enroule autour de la maison et est accessible de toutes les pièces sauf des toilettes. Helen a environ trente-huit ans et elle est pieds nus, debout. Ses pieds sont petits et doux sur le carrelage. Leur fils s'apprête à ouvrir un cadeau. Il sait ce qu'il contient, parce qu'ils sont allés tous ensemble à l'animalerie une semaine

plus tôt pour l'aider à tout choisir et payer. Mais ils l'ont emballé quand même parce que c'est ce qu'on fait pour les enfants. Il y a un gâteau quelque part. Helen ne le voit pas dans le rêve, mais elle sait qu'il est juste derrière la porte-moustiquaire, posé sur un plan de travail. Après toutes ces années. Tout ce qui est arrivé. Penser qu'il y a un endroit où le gâteau d'anniversaire de ton enfant attend encore d'être mangé.

### 3

Helen dort toute l'après-midi. Comme annoncé, les averses sont régulières. Le monde extérieur est mou et dégoulinant. La radio est toujours en marche et des notes de piano tintinnabulent à travers la maison comme une autre sorte de pluie.

Sa tasse de thé est froide au toucher ; c'est ce qui lui permet d'estimer la durée de ses siestes. Parfois dix minutes peuvent sembler des heures, mais la porcelaine encore tiède lui permet alors de se repérer dans le temps.

Quelques mois plus tôt, l'une des

siestes d'Helen l'avait menée jusqu'à la nuit. Elle s'était réveillée devant les nouvelles de dix heures de la BBC. Quel ennui. Trop tard pour dîner et complètement réveillée – elle avait été obligée de regarder la télévision jusqu'à ce qu'une autre vague de fatigue la pousse enfin à l'étage. À une époque, se rappelait-elle, la télévision s'arrêtait à une certaine heure. Les gens du studio rentraient à la maison se glisser dans leurs draps frais. Maintenant, la télévision continuait toute la nuit sans interruption. Une boucle infinie de voix. Même s'il n'y avait plus personne dans le studio, ni devant le poste à la maison, ça continuait, dans le but de remplir le vide, alors qu'en réalité ça ne faisait que l'intensifier.

Allongée sur le sofa à voir son rêve s'éloigner, Helen se sent ridicule d'avoir ramené ces ordures dans sa maison. Un grand aquarium sale, sans doute fêlé sous des boîtes qui sont vraisemblablement remplies de pièces ennuyeuses et sales d'une machine qui ne pourra jamais être assemblée.

Mais le plongeur de haute mer... C'est sûrement quelque chose.

Helen s'assied et examine l'objet. Rien de si personnel ne lui est jamais revenu d'une telle façon. Elle se demande si ça a un lien avec le fait d'être de retour dans sa ville natale. Peut-être que d'autres vestiges de sa vie vont bientôt réapparaître à leur tour ?

Pendant le reste de l'après-midi, elle réorganise le contenu du frigo par couleur, puis elle regarde les programmes pour enfants qui commencent à quatre heures et se terminent à cinq heures trente avec le feuilleton.

Après le drame organisé du journal de six heures sur chaque chaîne, c'est l'heure d'un jeu télévisé. Puis une comédie ou un film dramatique. Certains programmes ont du public en studio. C'est merveilleux. Quand on rit naturellement avec les autres, c'est un peu comme si on était là avec eux – pris dans le même filet.

Au crépuscule, Helen regarde le jardin derrière la maison. Il est en grande partie envahi par la végéta-

tion à présent, mais il était assez beau à la fin de l'été quand le vent retournait tout. L'allée a été pavée il y a longtemps, ce qui lui évite les regards de reproches ou d'inquiétude de quiconque passant à pied.

Son dîner du vendredi se compose généralement d'une tourte surgelée réchauffée au four. L'étiquette dit que c'est pour deux personnes, mais en réalité il y en a seulement pour une personne et demie. Helen envisage de faire bouillir une pomme de terre comme accompagnement, mais l'économe n'est pas à sa place habituelle, et le temps qu'elle le retrouve, la tourte est déjà prête.

À la fin du journal télé de neuf heures, il est temps d'aller se coucher.

Mais en montant l'escalier, Helen s'arrête à mi-chemin comme un automate dont la clé se serait arrêtée. Est-ce qu'elle devrait prendre un autre bain ? Généralement, si cette envie se présente, elle redescend et reste dehors devant la porte-fenêtre pendant vingt minutes pour se refroidir.

Mais il est tard et elle est fatiguée.

Les lumières sont déjà éteintes en bas et elle a du travail demain – déballer l'aquarium. Elle va poser sa tête sur l'oreiller, et l'instant d'après elle sera debout avec du thé et des toasts, à découper des collants pour l'aventure qui l'attend.

Helen continue son ascension, et le bruit de ses pieds sur chaque marche ressemble à un grognement. Sans allumer la lumière, elle localise sa

chemise de nuit, puis se glisse sous les draps qui sentent légèrement le renfermé. Elle dort généralement sur le côté, mais lorsqu'elle est vraiment fatiguée, Helen dort sur le dos.

Au milieu de la nuit, elle ouvre les yeux.

Helen ne sait pas pourquoi elle s'est réveillée, alors elle reste là, à respirer d'un souffle régulier. Peut-être que ça y est, que sa fin est arrivée. Le grand final. Mais après, elle entend quelque chose en bas.

Elle tend l'oreille.

Le son est très faible, mais indiscutablement présent.

Elle reste immobile, comme son fils, David, qui faisait semblant d'être endormi lorsqu'elle rentrait

tard du travail. La lumière du couloir par la porte ouverte éclaboussait son visage. Les yeux du petit garçon étaient fermés, mais il savait que sa mère était là.

Le bruit n'est pas très fort, mais il est insistant.

Quelque chose se passe au rez-de-chaussée de sa maison de Westminster Crescent, quelque chose d'inédit. Quelqu'un entrant par effraction ? Elle sait par les journaux qu'il y a des cambriolages en ville. Mais qu'a-t-elle qui puisse être volé ? Tout ce qui avait de la valeur ici a déjà été emporté.

Helen repousse les draps et marche lentement vers la porte ouverte de la chambre. C'est agréable de bouger et de repousser la peur dans ses retran-

chements. Il lui paraît maintenant évident que le bruit est intentionnel et qu'il y a une forme d'intelligence derrière. Ce ne sont pas des branches frappant la porte-fenêtre, ni un vague filet d'eau provenant du robinet dans les toilettes du rez-de-chaussée. C'est quelqu'un qui frappe – des coups incroyablement légers, comme si quelqu'un de petit ou de timide était dehors et cherchait à entrer.



**SAMEDI**

## 4

Quand Helen ouvre les yeux quelques heures plus tard, le drame de la nuit passée lui revient en pièces détachées avant qu'elle ne parvienne à le reconstituer parfaitement. Elle est restée debout, à écouter à la porte de sa chambre jusqu'à ce que ses deux jambes lui fassent mal et qu'elle doive se rallonger. Dans la confusion de son sommeil agité, elle s'est convaincue qu'il s'agissait de quelque chose d'insignifiant auquel elle n'avait pas pensé : un morceau de papier se défroissant dans la poubelle... un tuyau scélérat frappant le mur...

L'idée que ce soit un fantôme était impossible. Elle y avait renoncé depuis longtemps.

Helen noue la ceinture de sa robe de chambre et enfile ses chaussons écossais. Une fois en bas, elle explore la maison à la recherche d'un élément extraordinaire. Mais les choses sont exactement comme elle les a laissées. Chaque objet de la maison se trouve à sa place, fidèle au souvenir qu'elle en avait.

Elle allume la radio et remplit le grille-pain.

Elle met de l'eau dans la bouilloire. Choisit un couteau, qu'elle dispose entre l'assiette et le beurrier.

On est samedi matin. Les enfants défilent devant sa fenêtre, sur des vélos et des trottinettes. Les lits sont

laissés défaits. Les portes de voiture claquent tandis que les familles partent faire des courses.

Pendant que le pain grille, Helen jette un coup d'œil dans le salon, juste pour vérifier que l'aquarium est toujours là. Se traîne jusqu'à la porte-fenêtre. Repousse le rideau. La poignée est branlante depuis qu'elle s'est installée. Helen l'examine à la recherche d'un signe d'effraction. Mais même le jardin de derrière, tout bourdonnant d'insectes, reste sauvage et intouché.

Après s'être habillée correctement à l'étage, elle est de retour en bas à temps pour les nouvelles et la météo. Avec des ciseaux, les collants sont découpés en carrés qu'Helen amène dans le salon. Au lieu de porter les

boîtes qu'elle a ouvertes jusqu'à l'évier, elle remplit d'eau chaude savonneuse un saladier en plastique, et s'installe sur la table basse, à côté de l'aquarium. Comme ça, elle peut aussi faire des pauses pour regarder la télévision.

Elle découpe puis étale un sac en plastique entre l'aquarium et le saladier pour chaque objet retiré de sa boîte.

La première tâche d'Helen consiste à immerger le plongeur dans la mousse et commencer à le nettoyer. Ses gants couinent sur le plastique, et des bulles de savon font tout briller. C'est bien le même jouet qui avait apporté tant de bonheur à David quand les poissons tropicaux étaient son occupation première.

Sans raison, cela la fait penser à ses cheveux ébouriffés. Ça le dérangeait, bien sûr, la façon qu'elle avait de les peigner avec sa main, mais elle était sa mère.

Quand le jouet est propre et sec, Helen a besoin d'une pause et elle fait du thé. Inutile de se précipiter, se rappelle-t-elle. Le plongeur a déjà remué tellement de souvenirs en elle, c'est normal de laisser le sédiment reposer avant d'attaquer les boîtes.

Après deux tasses de thé et un *digestive biscuit*, Helen s'assied. Expire. Elle prend une grande inspiration. Mais son excitation s'évanouit quand elle déplace la première boîte de l'aquarium vers le sac en plastique. Elle est vide. Pareil pour la deuxième, la troisième, la quatrième,

la cinquième, et la sixième, qu'elle ouvre seulement pour en être sûre. Elle reste assise là, noyée dans sa déception.

Il ne lui reste maintenant plus qu'à examiner les choses en plastique coloré au fond de l'aquarium, et une grande boîte sale, encore humide de l'averse. En les lavant, Helen se rend compte que les objets en plastique doivent appartenir à un ensemble de jouets. L'un est en forme de château, avec quatre tours. L'autre est simplement un court tube. Elle les installe tous deux sur le sac en plastique puis elle attrape une espèce de double roue bleue – certainement quelque chose qui amuserait un bébé, mais ce n'est pas ce qu'elle cherche. Tout de même, elle les frotte chacun conscien-

cieusement et les met à sécher sur le sac.

En début d'après-midi, il ne lui reste que la dernière boîte, qui est putride et détremmée. Elle est tellement sale qu'Helen décide de la laisser dans l'aquarium. La puanteur lui rappelle la terre tassée au fond de ce puits abandonné dans lequel elle a trébuché enfant.

Elle se tourne vers la porte-fenêtre. Regarde dehors. Laisse son souvenir tomber en déclin après des années de négligence.

Il fera bientôt froid.

Peut-être même qu'il neigera à Noël. Helen se rappelle la première fois qu'elle est sortie pour se refroidir avant un deuxième bain ; une minus-

cule plume s'était attachée à un de ses chaussons.

Et en un instant, la promesse que représentait le fait de rapporter l'aquarium dans la maison a disparu. Helen n'essaie même pas de s'en ressaisir. Toute l'affaire a été une mission idiote.

Sa seule pensée maintenant est de ramener les choses dehors – même le plongeur.

Il y a longtemps, un plongeur exactement comme celui-ci a appartenu à son fils. Et c'est là le cruel paradoxe de l'existence – non pas tant le fait de mourir, mais qu'à la fin tout bonheur se retourne contre nous.

## 5

Une sensation d'engourdissement écrase Helen tandis qu'elle réunit les boîtes vides et les jeux en plastique de la table basse. Juste avant qu'elle les dépose dans l'aquarium, une paire d'yeux minuscules et un museau rose surgissent d'un trou dans la boîte couverte de boue. Calmement, Helen repose tout sur le tapis. Elle n'a jamais été du genre à crier, et puis ce n'est pas un visage en colère, juste un petit cône gris avec des moustaches recourbées, semblable à toutes les souris de tous les livres qu'elle a lus à David quand il était petit.

Alors qu'elle se penche en avant, la tête recule dans l'obscurité de la boîte, qui n'était finalement pas vide.

Helen va dans la cuisine. Elle ouvre le tiroir à couverts puis le referme. Elle allume le robinet d'eau chaude puis l'éteint. Elle s'appuie sur le plan de travail. Ouvre le frigo sans voir sa nourriture baignée dans la lumière polaire. Elle regarde la bouilloire – elle la fixe. Sa respiration s'accélère et elle sent une pression au centre de sa poitrine comme si on appuyait sur un petit bouton encore et encore.

Quand elle revient finalement dans le salon, tout est comme elle l'a laissé. Le plongeur est sec et assis immobile sur le sac en plastique. De petites boîtes vides et des jeux sont éparpillés sur le tapis où elle les a

déposés. La bassine d'eau savonneuse a perdu sa mousse et est maintenant froide et trouble.

Helen s'approche avec prudence de l'aquarium. En se courbant, elle contemple ce qu'elle comprend maintenant être un authentique trou de souris. Bien que l'animal ne se montre pas, elle peut l'entendre s'amuser, tambouriner sur le carton avec ses pattes, mâchouiller quelque chose qui craque.

La créature solitaire est vraisemblablement effrayée, échouée là dans un salon de Westminster Crescent, ignorant qu'il y a quelqu'un qui l'écoute, quelqu'un qui l'observe au-delà de l'endroit sombre et étroit où elle est venue finir ses jours.

## 6

Après le bulletin météo de fin de journée, Helen prend une décision. Elle met son chapeau, son manteau et ses chaussures encore collantes de la pluie de la veille.

Elle ne peut pas garder un rongeur dans la maison.

Absolument pas.

Non.

L'odeur à elle seule serait insupportable.

Elle fouille dans le placard pour attraper son parapluie pliant. Ouvre son sac pour vérifier que tout est là. Jette un dernier regard au salon. Elle

a couvert l'aquarium de film plastique au cas où la souris essaierait de s'échapper.

La porte d'entrée se ferme avec le claquement habituel de la boîte aux lettres, mais sur le seuil, Helen hésite, se rappelant de nouveau cette fois où elle est tombée dans un puits mal comblé.

Pendant des mois, de petits grains de terre étaient restés accrochés à son crâne. Dans sa chute rapide, son nez et sa bouche s'étaient remplis de terre. Et l'obscurité... tellement épaisse qu'elle ne pouvait déterminer si elle était devenue aveugle. Elle avait crié, bien sûr – mais à chaque fois, sa voix devenait plus faible, jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'un souffle, plus que le fruit de son imagination,

qui la soulevait comme un vent, présente mais invisible pour son père et sa mère, qui arpentaient les bois, lançant comme une nasse le prénom de leur fille dans le noir.

Des fonctionnaires de police et des pompiers avaient passé la forêt et le champ au peigne fin jusqu'au crépuscule. Puis, avec des volontaires de la ligue des vétérans et du syndicat des professeurs, ils avaient tenu toute la nuit avec du thé sucré et en se partageant des cigarettes.

Son père n'était revenu de la guerre que depuis un an et il enseignait de nouveau à l'école locale, boitillant dans les couloirs à l'aide d'une canne couronnée de caoutchouc. Certains enfants se moquaient de sa façon de marcher, l'imitant dans la cour pour

rire et se consoler de la situation de leur propre père, qui reposaient au fond de la mer, ou en morceaux quelque part, bientôt ensevelis. Mais les actions et les mots des autres enfants n'affectaient pas Helen. Elle avait passé tant de nuits allongée dans son lit, à supplier Dieu de lui ramener son papa. Elle avait même offert sa vie en échange de la sienne.

Tout au fond du ventre humide de la terre, elle se demandait si c'était l'accomplissement de ce marché.

Elle avait finalement été secourue aux petites heures du vendredi matin grâce au chien d'un voisin, auquel on avait donné à renifler quelque chose qui appartenait à Helen – un mouchoir brodé. Les équipes de recherche n'avaient eu qu'à le suivre. Sa mère

avait essayé de nourrir le chien, mais il avait refusé de manger avant d'avoir retrouvé l'enfant.

Sans savoir pourquoi, Helen fouille son sac pour attraper ses clés et retourne dans la maison. Dans un tiroir entre la gazinière et le frigo, elle prend un petit couteau. Toujours dans son manteau boutonné, elle va avec le couteau dans le salon, où elle perce rapidement six trous dans le film plastique installé sur le dessus de l'aquarium. Elle s'attend à entendre ou à voir quelque chose, mais le monde miniature est parfaitement silencieux, comme si la créature savait que sa vie était terminée et l'avait accepté.

## 7

Dehors le ciel est couleur d'ardoise. Le mauvais temps arrive et la ville est à vingt minutes en haut de la colline. Là, Helen espère trouver la quincaillerie, où quelqu'un pourra lui dire quoi faire.

Il ne pleut pas pendant qu'elle marche jusqu'au magasin, mais le vent soulève les feuilles, les emporte aussi loin qu'il le peut. Quand toute cette histoire de rongeur sera réglée, Helen prendra un long bain. Ce sera sa récompense, nul besoin de se torturer devant la porte-fenêtre en chemise de nuit.

Helen dépasse la supérette 24/24 avec son enseigne blanche et les pigeons qui roucoulent. Puis la longue route jusqu'à l'école, parsemée de débris et d'une chaussette mouillée. Très vite elle arrive dans Church Street, où les gens s'agitent autour des magasins, voulant tous être rentrés avant que l'orage éclate. Helen sait où elle va grâce à une annonce qu'elle a lue dans le journal gratuit – un endroit en bordure de ville près du gros rond-point qui relie toutes les routes importantes, avec un relais routier, et le nouvel hôpital Meadowpark doté de murs en verre et d'œuvres d'art dans la salle d'attente. Elle a vu des photos dans la gazette hebdomadaire. Un astrologue de *Good Morning Britain* est venu en

voiture de Londres pour couper le ruban le jour de l'inauguration.

Alors qu'Helen s'approche de sa destination, la rue devient plus étroite et elle peut facilement imaginer à quoi devaient ressembler, des centaines d'années plus tôt, les matins, quand les animaux étaient menés au marché par des chemins boueux ; puis, au crépuscule, les chariots vides traînant sur le chemin du retour et passant devant les pubs où les bavardages et le bruit des assiettes se déversaient dans les ruelles, désertes à l'exception des tas d'excréments et des empreintes de sabots.

Helen se souvient de l'époque où il n'y avait pas de carrefour ni de routes principales. La quincaillerie était alors la cour d'un tailleur de

pierre, et le rond-point une usine de bouteilles et une brasserie animée. Plus loin, des prairies d'herbe sauvage et de coquelicots entourées de barrières datant de Waterloo et Trafalgar.

Malgré un vent constant, l'odeur douce et métallique de diesel entre dans le nez d'Helen, en provenance d'un flux sans fin de voitures et de camions au ralenti. Puis au loin elle remarque quelque chose de nouveau, la pancarte jaune d'un fast-food américain. C'était une chaîne de restaurants que David avait aimée, dans cet autre pays où Helen a vécu soixante ans – cet autre pays, où se trouvait la seule maison que son mari et son fils aient jamais connue. La plupart des choses ici leur seraient

complètement étrangères. Et pourtant c'est là qu'elle est née et c'est l'endroit où elle est revenue maintenant que la question de sa vie est réglée.

Un carillon résonne quand Helen pousse la porte. Une voix venant de quelque part à l'intérieur crie pour l'accueillir, une expression locale que les gens dans les grandes villes au-delà du rond-point trouveraient sans doute pittoresque.

Un homme rond apparaît, portant une blouse lisse. Ses cheveux gris sont coupés court et ses joues roses des après-midi d'été passées à la terrasse de la brasserie.

« J'ai une souris », déclare-t-elle. C'est la première fois depuis des

semaines qu'Helen parle à voix haute. Le vendeur hoche la tête avec sympathie, comme s'il savait tout ce qui s'est passé et qui l'a menée dans cette vallée de serpillières et d'ampoules.

« Des crottes ou des courses grignotées dans le placard ? »

« Aucun des deux, dit-elle à l'homme. Je l'ai trouvée en train de me regarder, dans une boîte où elle vit. »

Le vendeur fronce les sourcils. « C'est très inhabituel chez la *Mus musculus* de s'exposer aux regards, ça peut indiquer quelque chose d'un peu plus sinistre. Est-ce qu'il y avait de la mousse ? »

« De la mousse ? »

« De la mousse autour de la bouche, madame. »

« Mon Dieu, non. C'est une souris, pas un loup-garou. »

« Avez-vous la moindre idée de l'endroit d'où elle vient ? »

Helen baisse les yeux. « Je crois que je l'ai apportée moi-même. »

Le vendeur se redresse. « Oh, et comment ça exactement ? »

« Quelque chose que j'ai récemment acquis. »

« Un objet d'occasion ? »

« En quelque sorte. »

« Les enchères sont connues... très connues... pour leurs infestations. Il faudrait s'assurer qu'il n'y en a qu'une seule, parce que les souris sont de nature très sociable. »

Helen hausse les épaules.

« Est-ce qu'elles ne se ressemblent pas toutes ? »

« Pour un œil non entraîné, bien sûr. Mais généralement l'étendue de l'infestation n'est pas révélée par la fréquence des rencontres, mais par le volume de déchets. »

« De déchets ? »

L'homme réunit son pouce et son index, emprisonnant quelques centimètres cubes d'air.

« Des crottes, madame. Encore que les mâles ont tendance à être solitaires, surtout les jeunes, donc si vous n'entendez pas beaucoup d'activité, et que vous ne voyez pas trop de crottes, c'est sans doute juste un petit gars. »

Helen se rappelle le bruit qui l'a réveillée.

« Que fait normalement une per-

sonne dans cette situation, je veux dire, pour enlever l'animal ? »

« Il n'y a qu'une chose à faire », dit le vendeur en passant un doigt sur sa gorge.

Helen ouvre son sac à main et le referme sans regarder à l'intérieur.

« Je ne peux pas simplement la mettre dans le jardin ? », demande-t-elle, en se rendant compte qu'elle aurait pu y penser avant. Cela lui aurait évité d'aller en ville.

« Ce n'est pas interdit par la loi... » dit l'homme. « Mais si l'animal a développé un attachement pour votre maison, il trouvera un moyen de rentrer à nouveau. Écoutez bien ce que je vous dis, elles peuvent se faufiler même à travers les trous les plus minuscules. »

Le vendeur se tourne et Helen le suit jusqu'à un mur d'objets emballés dans des paquets aux couleurs éclatantes.

« Nous avons la tapette à souris classique avec le mécanisme à pression, les paquets de poison... Mais ça mène souvent l'animal à mourir dans un mur et à empester la pièce. Les pièges à glu sont votre meilleure option. »

« Comment ça fonctionne ? »

« L'animal marche dessus, et reste collé. »

« Et ça met fin à sa vie ? »

« Non, non, il sera vivant quand vous le trouverez – mais comme ça, vous n'aurez pas à faire face à des entrailles sanglantes comme avec le système traditionnel de la tapette. »

Helen se penche vers un gros paquet de pièges bleus.

« C'est un pack familial de trois », fait l'homme en l'attrapant et en examinant un autocollant au dos. « Bien sûr, la créature ne sera pas morte lorsque vous la découvrirez... généralement le matin... mais la glu est de qualité industrielle donc tout animal qui s'y colle ne se libèrera jamais, même s'il panique. Vous attrapez juste le piège, avec une pelle de jardin si vous préférez, et vous le balancez dans votre poubelle dehors. La souris mourra de peur ou de faim en quelques jours. »

Helen soupire. Tout ce qui se passe là, c'est elle qui l'a provoqué. Elle prend le paquet de pièges à glu bleus et fait semblant de l'examiner.

Le vendeur met ses deux mains dans ses poches. « Je pense que la plupart des gens se contentent de l'assommer d'un coup de chaussure sur la tête. C'est le moyen le plus rapide une fois qu'elle est collée. »

« Vous n'avez rien qui permette de la capturer vivante ? »

Le vendeur se frotte le nez. « C'est possible d'en commander, mais ça peut prendre une semaine. Comme je l'ai dit, à moins que vous l'emmeniez au bout du monde, elle retrouvera probablement son chemin jusqu'à l'intérieur. Vous pourriez vous trouver à capturer et relâcher la même souris pendant des mois. Le petit machin pourrait commencer à croire que c'est un jeu. »

Helen est fatiguée maintenant.  
« Non, non. Je veux qu'elle parte. »

« Mettez juste le piège contre la plinthe ou dans le placard à provisions et attendez. Vous saurez quand vous l'aurez attrapée. »

« Comment ? »

« Oh, vous verriez le chahut qu'elles font en essayant de se libérer ! Certaines se mettent même à crier. »

Helen fronce les sourcils. « Je n'ai pas envie d'entendre ça. D'autant que je serai sûrement au lit. »

« Avec un peu de chance, elle fera une crise cardiaque directement sur le piège à glu. »

Helen se sent prise de vertige, elle vacille. Elle se demande si elle va tomber, et cogner sa tête sur une

étagère basse tandis que ses jambes se dérobent.

Le vendeur lâche les pièges et lève la tête, alerte. « Attention, madame, vous faites un malaise ! »

L'incident ne dure que quelques secondes, mais Helen sent ses yeux presque fermés.

Avant de quitter le magasin, elle s'excuse et dit au vendeur qu'elle va bien, très bien.

« Ce n'était rien, vraiment, affirme-t-elle, c'est sans doute à cause de la météo ou parce que je n'ai pas mangé assez au petit déjeuner » – inutile de mentionner son mari. Len, qui s'est frappé la poitrine avant de tomber de sa chaise pendant un déjeuner dominical sur la terrasse.

Ça avait vraiment été aussi rapide que ça.

Le temps qu'ils finissent leur bouchée, il était mort.

## 8

Helen rentre en traversant le centre-ville alors qu'il commence à pleuvoir à verse.

Un sac en plastique flasque pend au bout d'une de ses mains noueuses. Dedans, il y a les pièges, son sac à main et une ventouse qu'elle a remarquée, en solde, à côté de la caisse. Le manche en bois dépasse du sac et lui rappelle le nez de Pinocchio. Helen farfouille pour trouver son parapluie, avant de se rappeler qu'elle l'a posé sur la table du couloir quand elle est retournée dans la maison.

« Merde ! » lâche-t-elle, fâchée

contre elle-même d'avoir ramené les ordures de quelqu'un d'autre dans son salon de Westminster Crescent.

Ne voulant pas être trempée, Helen se réfugie dans un marché couvert et se rapproche d'une vitrine incurvée, remplie de plaques de fudge. Elle secoue la pluie de son sac et sort un pied d'une chaussure pour voir si ses collants sont mouillés. Une vendeuse lui demande si elle veut quelque chose. Helen dit qu'elle est là seulement à cause de la météo, et s'éloigne. Elle *voulait* quelque chose, mais après qu'on lui a posé la question, son désir lui semble idiot et vain.

Dans la devanture d'à côté, des jouets brillent sous une lumière électrique. Helen reste là à regarder. Il y a des ours en peluche, des mai-

sons de poupées, des toupies, des puzzles, des camions de pompiers, des jeux Lego, des dinosaures, et des voitures téléguidées avec des roues en caoutchouc.

David aurait adoré cet endroit. Dieu du ciel, il y aurait sans doute fait un caprice.

Tandis qu'elle s'attarde, ce n'est pas un souvenir particulier qui lui vient, seulement des choses banales, comme la façon dont il lui tirait la main, même quand elle lui disait que non, il ne pouvait pas avoir ça ; il appuyait son petit corps contre le sien – pas pour obtenir ce qu'il voulait, mais pour la rassurer sur quelque chose dont ils ne parlaient jamais à voix haute.

D'autres souvenirs tourbillonnent

dans sa tête, attendant qu'elle les choisisse. Au lieu de quoi, elle sort sur les pavés mouillés et rentre péniblement chez elle, sans le moindre fudge.

Helen dépose son sac en plastique devant la porte d'entrée, là où le lino-leum cède la place à la moquette. Le sac tient droit à cause de la ventouse. Elle retire ses chaussures et les pose sur le tapis à côté du parapluie parfaitement sec. Ses collants sont trempés. Elle accroche son manteau à une haute patère et imagine la petite flaque qui va bientôt se former dessous.

Un instant plus tard, la radio est en marche. Les mots entrent dans la cuisine tandis qu'elle remplit la bouilloire. Un groupe de gens a fait

exploser un autre groupe de gens ; un iceberg fond plus vite que les experts ne l'avaient envisagé ; quelqu'un qui prédit l'avenir à la télévision est mort après un accident imprévu ; un désaccord entre pays concernant le droit de pêche a dégénéré en une impasse à des centaines de kilomètres au large.

Rien de tout ça ne l'affecte. Ce n'est plus à Helen de s'inquiéter pour ce monde. Et dans son esprit, ce sont les mêmes informations encore et encore, à la seule différence près que les gens pensent les entendre pour la première fois.

Elle porte sa tasse à l'étage. Fait couler le bain. Elle sirote le thé bouillant pendant que des trombes d'eau éclaboussent la baignoire. C'est évident pour elle maintenant, ce qui

va se passer avec la chose en bas. Le trajet en ville a été une perte de temps total, sauf la nouvelle ventouse pour la crotte occasionnelle qui décide de tournoyer au lieu de couler.

Après avoir refermé les robinets, Helen retire chaque vêtement mouillé et entre avec précaution dans le bain. Immédiatement, une chaleur intense irradie jusqu'au plus profond d'elle-même. Qui aurait pu penser qu'à un âge avancé, le plaisir sensuel viendrait d'être assise dans une baignoire en plastique pleine d'eau chaude, comme une espèce d'insecte tropical ?

La radio est toujours allumée et Helen entend le mouvement grandissant d'un orchestre.

Après le bain, elle s'allonge sur son lit dans une serviette – pas pour dormir mais pour soulager la pression dans ses jambes après la longue marche. Quand la faim se fait sentir, elle enfile ses vêtements de nuit et descend lourdement l'escalier. Helen suppose qu'il est six heures, mais en réalité il est huit heures. La rue dehors est encore mouillée de la pluie de l'après-midi. Quand elle éteint la radio, un voile de silence tombe sur la maison.

Il est trop tard pour dîner, alors Helen prend un peu de pain, des rillettes de poisson, et un couteau. Se fait cuire un œuf. Coupe le sandwich deux fois pour en faire quatre morceaux. Mâche lentement chaque carré, en regardant des volutes de vapeur

s'élever de la casserole. Bousculé par l'ébullition, l'œuf frappe les parois, et Helen se demande si la souris a faim et peut sentir l'odeur de son repas. Elle fait glisser son carnet de coupons de réduction sur le plan de travail de la cuisine. Lit les conditions de vente écrites en petits caractères en bas de chaque rectangle – juste au-dessus de la ligne des ciseaux. Elle écale son œuf sous l'eau froide. Le mange avec un couteau et une fourchette. Quand c'est fini, Helen lave tout. Met la vaisselle à sécher sur un torchon. Essuie le plan de travail avec une éponge. Vide l'eau. Rince la casserole et la retourne pour qu'elle sèche.

Helen n'est pas allée dans le salon depuis qu'elle est rentrée de la ville

parce qu'elle ne veut pas voir la souris ni l'entendre. Mais maintenant, elle se tient au-dessus de l'aquarium, bras sur les hanches, en attendant – peut-être même en espérant un signe qui justifiera sa prochaine action.

Elle se demande si elle devrait allumer la télévision, mais le bruit des applaudissements ou la musique pourrait faire apparaître la créature sur sa scène en carton comme un minuscule invité d'une émission de fin de soirée.

Dehors, le vent pousse ce qui se trouve sur son chemin. Autant s'en débarrasser, admet Helen, en enjambant la porte-fenêtre. Elle tripote le verrou avant de parvenir à ouvrir la porte. Le froid vient la frôler comme une langue, mais Helen fonce vers la

table, soulève l'aquarium d'un seul geste et se presse dehors vers les herbes sauvages, où elle l'installe sur une dalle du patio, comme si elle jouait son dernier coup dans une partie. Elle arrache le film plastique troué. Se retourne et trotte à l'intérieur pour réunir les boîtes vides et les objets en plastique coloré. Les dépose enfin sur les pierres du patio à côté de l'aquarium avec un grognement de satisfaction.

De retour à l'intérieur, Helen ferme la porte à clé, essoufflée par l'effort. Voilà.

C'est fini.

La souris est libre et aucune bête n'a été blessée. L'aquarium peut rester dans le patio pour toujours en ce qui la concerne.

Helen arpente la cuisine. Ouvre le frigo.

Elle décide de fêter sa victoire avec un yaourt sans lactose. Le genre avec un couvercle en aluminium et des fruits au sirop au fond. Elle l'emporte dans le salon avec une cuillère qu'elle a eue gratuitement dans une boîte de cornflakes deux ans plus tôt, à Pâques. Elle allume la télévision. Pose ses pieds sur la table basse. On est samedi soir après tout, et il y a beaucoup de bons programmes. Helen zappe de chaîne en chaîne mais elle ne parvient pas choisir. Comme elle ne veut pas finir son encas avant d'être absorbée dans une intrigue, elle pose la télécommande et choisit une série de la BBC sur une vieille femme.

Un peu avant dix heures, Helen sent ses yeux se fermer. Elle se force à se lever du canapé. Porte le pot de yaourt et la cuillère dans la cuisine. Rince la cuillère. Lave le pot en plastique sous l'eau chaude.

Avant d'éteindre la lumière et de monter l'escalier jusqu'au lit, Helen repense à son excursion de la journée. Par sécurité, elle va dans le couloir avec une paire de ciseaux. Elle cherche les pièges dans le sac encore humide. Se tient au-dessus de la table basse du salon. Découpe le long des pointillés. Elle retire soigneusement deux pièges de leur enveloppe de protection. En les plaçant stratégiquement sur la moquette à côté de la porte-fenêtre, Helen se rappelle ce que l'homme de la quincaillerie lui a

dit sur la souris qui essaie probablement de faire son nid chez elle.

Elle n'a aucune raison de se sentir mal. Aucune.

Elle lui a donné une chance de s'échapper et de retourner là d'où elle vient – ces petits endroits cachés de la vie où personne ne pense à regarder. L'animal est simplement un produit d'un autre monde, abandonné là par le temps et les circonstances, un naufragé à Westminster Crescent.

## 9

Pendant la nuit, une dépression s'abat sur la ville. La maison craque comme si quelqu'un essayait de la déraciner. Entre les hurlements de la foudre, les rideaux s'illuminent, ressemblant à des dents. Dehors, le mobilier de jardin est réorganisé comme les pièces d'un jeu d'échecs.

Allongée dans le lit avec ses pieds qui se touchent, Helen se demande si les fenêtres peuvent exploser. Elle s'imagine comblant les brèches avec des morceaux de carton.

Elle se tourne vers le mur, dans l'espoir de se rendormir, mais la

pluie frappe violemment les vitres. Elle se souvient d'un livre que son père lui lisait le soir, à propos d'une gardienne de phare solitaire. Elle connaissait l'histoire par cœur, mais elle se demandait toujours comment la vieille femme en était venue à vivre dans le phare. Ni le texte ni les images ne le disaient. Helen se rappelle son vœu enfantin de trouver la vieille femme et de lui apprendre qu'il y avait des gens de l'autre côté de l'histoire – si elle pouvait seulement lever les yeux de la page, elle les verrait.

Helen se retourne. Tripote la lampe sur sa table de chevet. Cantonnée à son lit chaud par la pluie qui tambourine, elle est hors de danger. Elle pense alors à l'aquarium dans le jardin

derrière. Réfléchit à ce qui pourrait arriver. La bestiole a dû s'échapper à cette heure, non ? Est-ce qu'elle ne lui a pas donné l'opportunité de quitter ce monde en ruine et de chercher quelque chose de mieux pour le temps qui lui reste ?

Mais si la créature ne s'est pas aventurée à l'extérieur, par peur ou par désespoir, l'aquarium va se remplir. Elle a sûrement déjà sauté à l'extérieur. Les souris sont connues pour leurs capacités gymniques. Helen essaie de se rappeler la hauteur des bords quand elle tenait l'objet dans ses bras.

Elle sent de nouveau la présence de son père. Mais comme Orphée, elle sait qu'elle ne doit pas regarder en arrière.

Le voilà. Dans le couloir avec le livre relatant l'histoire du phare dans une main. Prêt à la hisser hors du puits. Helen imagine son bateau.

Le voilà. Entre le crépuscule et le bleu profond. Quelques instants avant que les torpilles endommagent la coque.

Pour les pêcheurs espagnols qui l'avaient trouvé flottant sur l'eau, inconscient dans le courant, il n'était qu'un jeune marin – pas un père, ni un mari, ni un fils unique.

Ensuite, pendant des années, il a écrit aux pêcheurs – il leur envoyait de petites photos Kodak de sa femme et de sa fille dans le jardin, portant des lunettes de soleil à la plage, lavant la voiture le samedi avec des torchons tirés d'un seau en métal. Puis à la

table de Noël, avec des chapeaux fantaisie et des verres de Xérès, la canne couronnée de caoutchouc rangée en sécurité sous sa chaise.

Helen rejette la vague de ses couvertures. Enfile ses chaussons écossais. En descendant, le parquet craque comme si elle l'avait réveillé. Elle allume la lumière du couloir. Traverse le salon obscur jusqu'à la porte-fenêtre.

La foudre a cessé mais la pluie reste insistante.

Helen ne voit pas du tout l'aquarium. La vitre de la porte-fenêtre est noire avec des yeux argentés. Tandis que l'averse monte d'une octave, Helen prend une profonde inspiration. Secoue le loquet. Sort alors que le froid s'infiltré dans ses vêtements

de nuit. Des gouttes glacées éclaboussent son crâne. Elle fait quelques pas en direction de l'aquarium et voit qu'il commence à se remplir. La boîte est là, molle et affaissée, mais aucun signe de la créature. Helen suppose qu'elle est quelque part dans les buissons, sèche et à l'abri, riant dans ses moustaches.

Pour s'en assurer, elle se penche. Agrippe le verre. Retourne le truc sur le côté. Un torrent visqueux d'eau glacée déferle sur ses chaussons.

« Merde ! » crie-t-elle, en reculant vers la maison.

Une fois en sécurité à l'intérieur, elle ferme la porte à clé – mais quand elle tend la main pour tirer le rideau, son chausson gauche s'abat sur quelque chose d'humide. Helen s'im-

mobilise. *Comment a-t-elle réussi à... ?* Et puis elle comprend.

« Nom de Dieu ! »

En essayant de déplacer son pied maintenant très alourdi – elle marche sur l'autre piège.

Dans un accès de colère, elle traverse la cuisine à grands pas claquants comme un clown fou. Fulminant contre le grille-pain, Helen attrape le carnet de coupons, le roule et commence à frapper ses pieds encore et encore, dans une vaine tentative de se libérer de sa malheureuse situation.

**DIMANCHE**

## 10

Le lendemain, il est presque midi quand Helen se lève. En cherchant ses chaussons à côté du lit, elle se rappelle sa bataille nocturne avec le manuel d'instructions.

En descendant, Helen découvre à quel point la moquette est usée sous ses pieds nus.

Elle allume la radio, puis entre dans la cuisine, où elle fait face à ses chaussons écossais, chacun cimenté à un piège à glu. Il y a une traînée de saleté avec des morceaux de feuilles pourries et de petites brindilles.

Prise de calmes remords, Helen

remplit la bouilloire puis file jusqu'aux toilettes d'en bas pour chercher du papier toilette. C'est une petite pièce qui est toujours humide, mais s'en servir lui évite occasionnellement le trajet jusqu'à l'étage.

Elle essuie le sol de la cuisine puis va dans le salon. La moquette est dans un sale état là où elle a marché en rentrant du patio. Il n'y a pas seulement des feuilles, mais aussi des mottes d'une matière verte et brune. Elle retourne dans la cuisine chercher une serpillière imbibée d'eau savonneuse. À genoux pour nettoyer, Helen remarque du mouvement de l'autre côté de la vitre.

C'est la souris – perchée sur la boîte crasseuse qui s'est renversée quand elle a penché l'aquarium sur

le côté. Pour une si petite chose, elle ne manque pas de charisme. Elle se tient sur ses deux pattes arrière avec ses deux pattes avant pressées sous son menton comme un suppliant médiéval.

« Si bas qu'il peut être méprisé sans pécher, se rappelle-t-elle de l'école, chassé de la vue sans offenser Dieu... »

Helen fait signe à l'animal à travers la vitre. « Il y a un super buisson là-bas. À l'abri du vent. Allez, zou ! » Le son de sa propre voix la surprend, comme si c'était quelqu'un d'autre qui parlait.

La souris tourne la tête dans la mauvaise direction.

« Pas là, espèce d'idiote ! Là ! Le truc vert avec des feuilles. »

Quand la souris se retourne, Helen se demande si celle-ci voit simplement son propre reflet, qu'elle confond avec une autre souris de même tempérament. Elle s'appuie contre la fenêtre, si près que sa respiration devient visible.

« Je t'ai donné toutes les chances de t'échapper et je ne sais pas pourquoi tu fais ça. Pars tant que tu le peux encore. »

De l'autre côté de la vitre, la souris ouvre et ferme la bouche de façon répétée comme si elle l'imitait. En l'observant, Helen pense à une carpe.

Quand elle se relève, la souris file dans sa boîte en passant par le trou.

« Donc elle m'a vue », dit Helen, en se précipitant dans le couloir. Il reste un piège dans le sac en plas-

tique. Elle pourrait le placer à côté de la boîte cette fois. Peut-être avec quelque chose dessus. Une graine ? Une chips ? Une lchette de margarine ? Elle ne sait pas ce que peuvent apprécier les souris.

Et puis Helen a une idée. *Pourquoi ne pas enfiler des chaussures et déplacer simplement la boîte jusqu'à la haie ?*

C'est ce que David lui aurait dit de faire.

Elle l'imagine là, appuyé contre le plan de travail, avec un tee-shirt et un bermuda. Il remonte ses lunettes et regarde autour de lui. Examine les choses qui remplissent la vie de sa mère en son absence. Helen s'interrompt. Laisse la mémoire battre les cartes. Ils sont maintenant dans la

cuisine de leur ancienne maison en Australie. C'est la dernière semaine d'école. Il n'y a pas de son, mais elle sait qu'ils parlent des examens de fin d'année. David remonte de nouveau ses lunettes sur son nez et Helen dit que samedi après le travail, elle l'em mènera chez l'opticien à Westfield pour faire resserrer sa monture. Il ne veut pas y aller. Il lui répond que c'est le seul sport qu'il pratique. Ils en rient ensemble. Il prend une pomme dans le saladier et la frotte contre son short. Dans quelques mois, il sera à l'université et ce genre de moments la fera tenir. Elle aura envie de lui téléphoner tous les jours, mais saura qu'elle ne doit pas le faire, parce qu'il doit apprendre à vivre sans elle.

Helen pose ses deux paumes à

plat sur le plan de travail. Sourit à la bouilloire. Oh, tout ça est tellement ironique. On peut brûler toutes les photos, les cahiers, les carnets de notes et les diplômes, mais à la fin, les souvenirs retrouvent immanquablement leur chemin.

Elle va faire ce que David aurait suggéré. Juste sortir et déplacer la boîte jusqu'à la haie. Pas besoin de faire couler du sang ni davantage de glu.

Mais d'abord, une tasse de thé.

Un toast. Une pomme en quartiers.

Et peut-être une heure ou deux de télévision ? Ça doit être l'heure d'*Antiques Roadshow*.

Il n'y a vraiment aucune urgence. C'est dimanche, et la souris est sans doute elle-même assez occupée,

après la pluie, à sauver les quelques petits trucs qui lui restent.

Tout ce qui compte, c'est qu'Helen s'en occupe avant la nuit. Elle veut que tout soit réglé ce soir.

## 11

En fin d'après-midi, Dieu est partout. Des choristes d'Aberdeen sur la BBC One, pendant qu'ITV diffuse des interviews avec des gens de confessions différentes sur les prières qu'ils connaissent par cœur et sur lesquelles ils se reposent dans les moments difficiles.

Il y a des décennies qu'Helen n'a pas mis les pieds dans une église.

La dernière fois, c'était pour l'enterrement de David, auquel avait assisté presque toute l'école dans laquelle il était directeur. Quelques enfants n'arrivaient pas à tenir en

place. Ils tripotaient des jouets ou tritureraient leurs mains.

Helen admire la cohorte sobre qui lui fait face dans la télévision. Assis calmement en rang, leur visage immobilisé par l'écho des pas sur les vieilles pierres. Un par un, ils s'avancent devant le corps du Christ et se laissent mouiller les lèvres, vin à la place du sang. On a dû leur dire de ne pas fixer la caméra pour que les gens chez eux aient l'impression d'être là, à leurs côtés.

Quand vient le moment de prier, Helen ferme les yeux avec les autres. Elle laisse retomber sa tête. Elle ne formule aucun souhait, mais elle espère que sa présence peut être ressentie dans le coin de l'univers qui lui appartient, quel qu'il soit.

Quand elle ouvre les yeux, des enfants en aube blanche sont en train d'allumer des bougies. Il n'y a pas un bruit tandis que chaque mèche s'enflamme. La télévision aussi est une bougie. Elle scintille et flamboie dans la lumière du crépuscule.

Pendant l'hymne final, le générique apparaît à l'écran, recouvrant les visages de ceux qui chantent encore. Helen regarde leurs bouches s'ouvrir et se fermer. Cela lui rappelle ce qu'elle a à faire.

En mettant ses chaussures, elle remarque sur le comptoir la boîte vide de sa tourte de vendredi. Elle ouvre un tiroir. Sort un couteau propre. Découpe un petit trou dans le carton.

Quand c'est fait, Helen referme les

languettes sur les côtés de la boîte de façon qu'il n'y ait qu'une seule façon d'entrer et de sortir. Dans les toilettes du rez-de-chaussée, elle déchire quelques carrés de papier. Les lâche dans le trou qu'elle a ménagé. Les nuits seront bientôt très froides. Elle peut déjà sentir les griffes glacées de l'hiver grattant à la porte et aux fenêtres.

Dans le patio, Helen regarde la vieille boîte humide. Elle s'éclaircit la gorge pour indiquer à l'animal qu'elle s'approche. Comme rien ne remue ni n'apparaît dans le trou, elle ramasse la boîte. File vers la haie broussailleuse. La dépose à côté de la nouvelle boîte à tourte dans sa main. Il n'y a qu'une toute petite différence de poids entre les deux boîtes, donc

Helen soupçonne la boîte sale d'être vide. L'animal doit avoir disparu dans l'après-midi, et elle est maintenant avec ceux de son espèce, leurs corps pelucheux roulant les uns sur les autres dans une chaleur joueuse.

Une fois les deux boîtes positionnées, Helen pousse la nouvelle quelques centimètres sous la haie au cas où il pleuve de nouveau cette nuit.

« Impossible de faire mieux », dit-elle.

Mais en rentrant dans la maison, elle se rend compte que si, ça pourrait être mieux. Quand elle l'a vue à travers la porte-fenêtre, la souris a ouvert et fermé la bouche. Une mère parle couramment cette langue. Sous la lumière austère de la cuisine, Helen

cherche n'importe quoi qui soit assez petit pour convenir à un trou aussi minuscule. Et puis elle se rappelle son moule à pâtisserie. Dedans, il y a une montagne éparses de flocons d'avoine. Helen en prend une pincée et se précipite dehors. Il n'y a pas de signe de vie et les deux boîtes côte à côte ressemblent à des déchets à recycler qui auraient été éparpillés par la tempête. Peu importe où peut se trouver l'animal, Helen saupoudre les flocons d'avoine en s'assurant que certains tombent à l'intérieur du trou grossièrement découpé dans la boîte de la tourte.

Si la souris est partie, pense-t-elle, déposer de la nourriture peut la faire revenir. Elle se rappelle les mots de l'homme à la quincaillerie, la mettant

en garde contre le fait que la souris se sente « comme à la maison ».

Elle ferme la porte-fenêtre à clé et tire le rideau. Ce n'est qu'un repas. Et un endroit sec où dormir. Quand elle était enfant, son père lui disait toujours, « fais de ton mieux ». Helen entend encore sa voix à présent, comme s'il était juste derrière une porte et s'apprêtait à entrer se servir un thé.

La baignoire se remplit rapidement d'eau et de vapeur. Helen plie une serviette pour l'installer à une extrémité en guise d'oreiller. Elle se débarrasse de ses vêtements et entre dans la baignoire. Il n'est pas tard, mais elle a déjà mangé, comme c'est dimanche. Dieu sait qu'elle a

besoin d'une bonne nuit de sommeil. Le lundi est son jour de courses. Aller jusqu'au supermarché est faisable. Mais le trajet jusqu'à la maison avec des sacs pleins tirant sur ses bras, lui cisillant les doigts ? Helen s'imagine en silhouette sinistre, courbée, progressant lentement.

Les lundis, cependant, sont rachetés par le film de quatorze heures, pour lequel elle s'achète une tarte Bakewell.

Une fois en chemise de nuit, Helen repousse le rideau de la chambre. Une voiture est garée entre les lampadaires. Deux personnes discutent à l'intérieur. Le moteur et les phares sont éteints. Ils portent des manteaux et s'agitent dans leur siège de temps en temps, comme s'ils

essayaient désespérément de se faire comprendre.

Dans le lit, les draps semblent soupirer tandis qu'Helen cherche une position immobile. Les radiateurs devront bientôt se mettre en marche, sinon de la glace se formera à l'intérieur des fenêtres. C'est arrivé l'hiver dernier. Helen se réveillait dans des bouffées de sa propre haleine comme un dragon.

Le programme du lundi lui paraît clair, et Helen sent le sommeil la tirer comme un poids. Mais soudain il y a un cri à l'extérieur et elle s'assied sur son lit. Au départ, elle pense que c'est la femme dans la voiture. Mais un autre cri déchire sa chambre comme un feu invisible. Helen sait ce que c'est. Elle l'a déjà entendu. La

première fois, elle a pensé que c'était un bébé. Mais ensuite le cri s'élève vers quelque chose d'immanquablement félin.

Helen retombe sur le lit. Tout le charme du dimanche est gâché et gît en pièces au pied du lundi. Elle ferme les yeux. Expire. Attend que la prochaine vague de sommeil l'emporte.

Mais les cris continuent, la fouettant comme une corde lâche.

Si seulement elle avait tourné le dos à la rue ce soir-là, et s'était simplement éloignée de l'aquarium scintillant et de la pile de sacs. Elle aurait pu prendre un bain et dériver loin, très loin des mâchoires en métal du camion-poubelle broyant le verre et les boîtes humides jusqu'à en faire une pulpe. Elle n'aurait jamais su

qu'il y avait de la vie à l'intérieur. Elle n'aurait rien senti quand la flamme minuscule se serait éteinte.

**LUNDI**

## 12

En bas des escaliers, dans un carré de lumière projetée par les lampadaires de la rue, Helen trouve ses chaussures et les enfile. Après avoir traversé la cuisine, elle secoue un peu la porte-fenêtre et sort, avec une impression de déjà-vu. Mais dans l'obscurité, tout est sauvage et inconnu. En frissonnant devant la porte-fenêtre, elle entend un animal siffler, comme du fer chaud plongé dans de l'eau. La boîte sale et la boîte à tourte sont exactement là où elle les a laissées. Helen se penche, scrutant le sol à la recherche d'un petit

corps déchiqueté, ou des traces d'un combat. Il est fort possible que le chat l'ait emportée entière, pour la déposer ensuite en une masse douce et raide là où son propriétaire pourra la trouver.

Un acte d'amour rendu possible par un acte de violence.

Helen recule avec dégoût. C'est la grande hypocrisie à cause de laquelle nous ne pouvons pas à la fois embrasser Dieu et nous libérer : ce qui mène supposément à des actes d'amour a reposé et repose encore sur des actes de violence. Elle se rappelle les gens qu'elle a vus à nonner des hymnes à la télévision. Ils lui semblent ridicules à présent.

Il fait si froid qu'elle ne peut réprimer un frisson. Elle se demande

si le chat l'observe, perché sur un arbre ou un poteau, effrayé par l'ouverture de la porte, mais attendant son heure pour reprendre la chasse.

Il y a une chance que la souris soit partie depuis longtemps et soit endormie dans un endroit sec, sans la moindre idée de ce qui se passe en son absence. Les mains d'Helen picotent de froid. Il n'y a vraiment rien à faire maintenant sinon ramasser les deux boîtes et les ramener à l'intérieur.

Une fois la porte-fenêtre refermée, la protégeant du danger, la maison semble particulièrement silencieuse, comme si chaque pièce retenait son souffle.

Helen file jusqu'à l'évier. Les deux boîtes sont probablement vides ; mais elle prend une autre pincée de

flocons d'avoine, qui dégringolent comme une pluie de petites pierres.

Marchant péniblement jusqu'à son lit à l'étage, elle se rappelle les chants à la télévision. Les bouches s'ouvrant et se fermant avec davantage de foi que de certitude.

Lorsque, enfant, Helen était déprimée, sa mère avait l'habitude de chanter des hymnes en lui caressant les cheveux. Certaines paroles étaient belles. Helen se déshabille au son de sa propre musique et se met au lit. La lune est de sortie et tout dans son sillage est déjà trempé.

## 13

Le matin, Helen est allongée sans bouger, les yeux ouverts. Si les deux boîtes dans son évier sont vides, la journée sera simplement un lundi normal. Elle les jettera, nettoiera l'évier, et ce sera tout.

Sinon il faudra prendre une décision.

Quand elle descend, la routine prend le dessus. En passant dans le couloir, elle allume la radio. Elle s'arrête ensuite devant la bouilloire, qu'elle soulève de son socle pour la remplir. Mais à mi-chemin du frigo, elle se fige. La souris est sur ses

pattes arrière, en train de grignoter un flocon d'avoine comme si c'était un petit harmonica. Quand la créature la repère, elle arrête de manger et attrape maladroitement la nourriture entre ses pattes. Helen n'a jamais vu un rongeur d'aussi près, et la douceur de sa fourrure la surprend. Elle s'était attendue à ce que le pelage de la bête soit maculée de saleté, mais les douces ondulations sont propres et lustrées. Ses oreilles sont énormes – éléphantines – mais aussi translucides, avec des branches délicates de vaisseaux sanguins.

Une fois la surprise passée, Helen recule vers les toilettes du rez-de-chaussée, où elle remplit la bouilloire sans savoir quoi préparer d'autre qu'une tasse de thé. Lorsqu'elle

replaces la bouilloire sur son socle, la souris se déplace jusqu'au bord de la boîte à tourte. Après avoir tendu une patte pour toucher le métal, elle sort de la boîte, se précipite vers la bonde de l'évier, où elle boit dans une flaque de gouttes qui s'est formée pendant la nuit.

Quand la bouilloire siffle, le clic du bouton fait fuir la souris dans le trou de sa nouvelle boîte. Helen tend sa main vers l'évier. Récupère la vieille boîte sale. La jette dans la poubelle avec un petit sourire aux lèvres.

Elle prépare le thé. Ouvre de nouveau la poubelle. Regarde le sachet chaud tomber dans la boîte abandonnée par la créature au profit de celle qu'Helen lui a fournie. Puis deux

cubes de sucre plongent dans la tasse. Un nuage de lait. Une cuillère.

À la première gorgée, Helen ouvre de nouveau le frigo. Elle en sort une bouteille de limonade presque vide. Dévisse le bouchon et l'emporte dans les toilettes du bas. Après l'avoir rincé, elle le remplit de quelques gouttes d'eau. Soigneusement, Helen dépose le bouchon dans l'évier. Attend. Observe. Comme rien ne se passe, elle emporte son thé dans le salon, où elle peut l'apprécier sans s'inquiéter que la souris vienne et fasse autre chose.

Ce qu'Helen ne parvient pas à comprendre, c'est pourquoi la souris n'a pas davantage peur. Comment une créature aussi petite, mignonne et confiante a-t-elle pu survivre dans ce

monde féroce ? Elle prend quelques gorgées de thé et écoute la radio. Mais ce n'est pas de la musique, simplement des voix trop basses pour être audibles. Il doit y avoir quelque chose dans la douceur, pense-t-elle, un grand pouvoir dont les gens n'ont simplement pas conscience. Pour ne pas penser à l'animal installé dans son évier, Helen attrape la télécommande entre deux coussins. Mais c'est encore un de ces ennuyeux programmes du petit déjeuner, avec des gens assis sur des canapés et qui racontent n'importe quoi.

Quand elle retourne dans la cuisine, Helen entend la souris dans sa boîte, et à travers le trou elle voit un éclair de blanc, sûrement du papier toilette qu'elle a déplacé. Elle se prépare à se

coucher, suppose-t-elle, après avoir mangé et bu tout son soûl. Elle inspecte le bouchon de limonade, mais elle ne peut pas déterminer s'il a été touché ou non.

Quand les grattements cessent, Helen prend un bloc de papier dans le tiroir où elle garde le papier alu, le papier sulfurisé, la ficelle, et tous les coupons découpés du magazine gratuit distribué avec le journal.

Un stylo se trouve à gauche de la huche à pain. Elle fait chauffer une nouvelle fois de l'eau dans la bouilloire et prépare des toasts, en se demandant si l'odeur va faire sortir la créature. Elle tente d'imaginer ce qui se passe là-dedans. *Est-ce que les souris ferment les yeux quand elles dorment ?* Elle sait qu'elles se roulent

en boule. Beaucoup d'animaux font ça. Leur respiration ralentit, aussi, comme chez les humains.

De retour sur le canapé avec sa seconde tasse de thé et un toast, la radio tonnant la *Pastorale* de Beethoven. Helen essaie de décider quoi faire, mais rien ne lui vient à part sa liste. C'est un lundi, après tout. Et c'est le jour où elle fait les courses.

*Radio Times*

*Raisins – s'ils ne sont pas abîmés*

*Trois pommes de terre nouvelles*

*Trois carottes*

*Deux panais ou un joli petit rutabaga*

*Petits pois surgelés*

*Thé*

*Limonade*

*Yaourts*

*Œufs*

*Double Gloucester*

*Lait*

*Papier toilette ?*

*Pain*

*Tarte Bakewell*

*Crackers*

*Digestives biscuits*

Helen écrit les choses dans l'ordre où elle les trouvera dans le supermarché. Elle a assez de margarine pour encore deux semaines, et trois rouleaux de papier toilette dans le placard. Elle ne prend pas de médicaments, pas plus qu'elle n'a besoin de crème, poudre, tonique, ou cotons démaquillants. La seule preuve de son âge se trouve dans une sensation chronique et persistante de défaite,

des membres douloureux, et le pouvoir d'invisibilité aux yeux de tout individu entre dix et cinquante ans.

Elle aimerait acheter davantage de légumes en boîte, pour s'éviter la corvée de devoir laver les légumes et les découper, mais elle ne peut pas les porter à cause de l'état de ses jambes. Et prendre un taxi impliquerait de parler à quelqu'un – peut-être même qu'on lui pose des questions qui viendraient gratter aux portes qu'elle garde fermées.

## 14

Le supermarché est à vingt minutes de marche pour rejoindre le haut de la colline, puis dix minutes à travers l'ancien marché au foin. En dépassant l'école, Helen sent l'odeur de la cantine et imagine les élèves en rangs désordonnés en train de se gaver de patates et de sauce brune, de tarte aux pommes et de crème anglaise grumeleuse.

Plus loin, il y a la maternelle ; dans la cour résonnent l'écho des cris et les bruits de pas. Lorsque Helen passe à côté, le professeur agite une petite

cloche et de petits groupes d'enfants se défont.

Elle poursuit son chemin, tourne à l'angle de la bibliothèque puis à gauche dans une ruelle après le pub The Butcher's Arms. Au bout de Magdalen Road, Helen s'arrête au croisement et regarde les bras enlacés d'un chêne tandis que le vent s'agite à travers les branches. Quelques feuilles tombent pendant que d'autres s'agrippent au souvenir de l'été.

Presque arrivée à destination, Helen s'arrête. Elle ne se rappelle pas avoir mis la liste dans son porte-monnaie. Mais quand elle ouvre son sac à main, la voilà qui dépasse d'entre les pièces comme une langue. Helen ressent alors de la peur, à cause de

cet épisode soudain avec la souris. Sa maison a été envahie.

Mais qu'était-elle censée faire ? La créature solitaire ne semble pas avoir d'endroit où aller. Si elle a eu une famille, celle-ci est partie depuis longtemps et a manifestement été oubliée vu la façon dont la souris entre et sort de la boîte à tourte, son petit esprit sourd à la peur et aux circonstances. Peut-être que sur le chemin du retour Helen saura quoi faire.

L'octogénaire défait les boutons de son manteau et tire sur la poignée rouge d'un caddie pour le séparer bruyamment d'un autre. Après avoir saisi le *Radio Times* sur une pile près des décorations de Noël, Helen arpente les allées éclairées, collec-

tant les aliments sur sa liste pendant que les caisses sonnent au loin. Des employés en blouse blanche remplissent des glacières de paquets de viande, de *Scotch eggs*, de tartes salées. Helen s'arrête pour examiner une barquette de saucisses aux herbes écrasées sous le plastique. Elle imagine leur grésillement salé serpentant dans sa maison. Après avoir retourné l'emballage dans ses mains, elle le repose. Elle a si souvent rapporté à la maison quelque chose qui lui faisait envie, pour finalement se rendre compte que son appétit avait disparu.

Sa tarte Bakewell hebdomadaire est néanmoins l'exception.

Tandis qu'Helen s'approche de la boulangerie intégrée, son cœur

fatigué accélère en voyant qu'il ne reste que deux tartes dans la vitrine. Il y a une seule autre personne devant elle – un jeune homme qui, au grand soulagement d'Helen, pointe quelque chose sur l'étagère inférieure : un *blackberry napoleon* qui a l'air malade.

Quand vient le tour d'Helen, elle remarque que la fille derrière le comptoir porte un tablier en lin blanc qui est beaucoup trop grand, comme s'il avait été prévu pour quelqu'un d'autre. Peut-être que la fille est nouvelle et en période d'essai ? Ou qu'elle a oublié son tablier à la maison après une nuit à se disputer avec son mari au sujet d'une remarque de sa mère ? Ou qu'elle a renversé quelque chose dessus en servant son

porridge à son vieux père ? Il y a si longtemps qu'Helen est seule qu'elle trouve un certain réconfort à imaginer de petites tragédies.

Une fois sa tarte Bakewell soigneusement emballée, Helen regarde autour d'elle les autres clients qui remplissent leur caddie de confitures et de paquets. Puis elle se rappelle sa propre tragédie – un animal vagabond vit dans l'évier de sa cuisine et attend qu'elle rentre à la maison. La souris aura peut-être même faim et sentira l'odeur de la nourriture dans ses sacs quand elle passera la porte, exténuée par la longue marche. Souvent, dans les moments d'indécision, Helen entend les voix de Len ou David ou Maman ou Papa, juste au-delà de son champ de vision. Mais

cette fois, Helen se sent assez seule, comme si toutes les choses nouvelles de sa vie se produisaient aux dépens du passé.

La dernière étape avant la caisse est le rayon des produits secs, dans lequel Helen choisit un paquet de *digestives biscuits*. Sur une impulsion, elle gare son caddie et retourne là où se trouvent les petits paquets de noix salées sur des crochets au bout du rayon. Elle a sa tarte et ses biscuits – pourquoi est-ce que la souris n'aurait-elle pas le droit à quelque chose, elle aussi ? Sa mort est sans doute proche – parce que seule une vieille souris qui n'a rien à perdre peut être aussi confiante et reconnaissante.

En se dirigeant vers la caisse,

Helen heurte un présentoir avec de la fausse herbe et des barquettes de fraises empilées en hauteur.

Non, pense-t-elle. Non non non.

La souris a des noix. C'est suffisant.

Des années plus tôt, Helen aurait ramené une barquette de fraises à la maison. Elle les aurait rincées dans l'évier en les faisant tourner. Aurait coupé les queues. Détaillé les plus grosses en quartiers dans un bol avant de l'apporter dans sa chambre. David aurait été penché sur ses livres. Sans regarder, il aurait tendu la main vers le bol et attrapé le premier morceau qu'il aurait trouvé.

Helen serait restée simplement debout là. « Merci Maman », aurait-elle dit, sarcastique.

« De rien », aurait-il répondu, tou-

jours collé à son livre, mais souriant à présent.

C'était une de leurs blagues.

« Oh et puis merde », dit Helen en attrapant une barquette. La menace semble loin, comme si le présent était occupé par quelque chose que le passé ne pouvait pas changer.

Quand vient son tour à la caisse, elle pose le contenu de son caddie sur le tapis roulant et suit des yeux chaque article avec la sensation d'avoir fait de son mieux. Après tout, la souris ne verra sans doute pas un autre été, alors pourquoi ne pas lui donner un dernier aperçu de ce que signifie être en vie ?

## 15

Arrivée chez elle, Helen dépose le sac de courses sur le plan de travail de la cuisine, à côté de la huche à pain. La souris est étendue sur la boîte à tourte, en train de mâchonner le carton autour du trou. Elle étire son corps, qui ressemble soudain aux yeux d'Helen à une saucisse dans un manteau en fourrure. Le bouchon de limonade est à moitié vide, ce qui signifie que des choses ont dû se passer pendant son absence. Helen se demande si l'animal sait que le bouchon a été mis là volontairement. Elle est presque sûre maintenant que

c'est une souris mâle. Pas seulement à cause de la façon bruyante dont elle mâche, mais à cause du petit paquet entre ses pattes arrière où la fourrure est d'une teinte plus foncée et où il y a deux bosses distinctes.

Elle ouvre le frigo et fait de la place pour ses nouveaux achats, quelque peu étonnée de rester aussi calme avec un animal sauvage dans l'évier de sa cuisine.

Une fois toute la nourriture rangée, Helen jette un regard à l'horloge du four. Il ne reste que dix-huit minutes avant le film de l'après-midi sur la BBC Two. Elle attrape un fruit juteux dans la barquette de fraises, le rince dans les toilettes du bas, puis en coupe une petite tranche sur la planche. Quand Helen le dépose à

quelques centimètres de la queue de la souris, celle-ci se tourne et attrape le morceau. Debout sur ses pattes arrière, elle tourne le morceau dans tous les sens entre ses deux pattes avant comme si elle décidait où mordre. Cela doit lui être familier, pense Helen, quelque chose qu'elle connaît, ce qui signifie que les souris se souviennent de ce qui leur est arrivé – exactement comme les êtres humains. Avec émerveillement, Helen observe la souris ouvrir une bouche assez grande pour lui laisser entrapercevoir une langue rose et deux minuscules rangées de dents – de simples points.

Helen range son sac de courses dans un placard bas, puis rempli

la bouilloire dans les toilettes du rez-de-chaussée.

Il ne lui reste que six minutes avant le film, alors elle emporte rapidement son thé et sa tarte Bakewell dans le salon, sur un plateau. L'après-midi s'est réchauffée avec un vent rapide. De douces masses de nuages laissent percer des rayons de lumière qui viennent frapper ce qui traîne dans son jardin. Les jouets et les boîtes vides sont toujours là sur les pierres vertes du patio, tout comme l'aquarium renversé, qui reste sur le côté comme un bateau naufragé.

Sur le canapé, Helen cale ses pieds sous un coussin. Ses pieds la font souffrir depuis sa marche du matin, et elle se rappelle ses chaussons

écossais, toujours collés aux pièges à un bout de la cuisine.

Pour son plus grand plaisir, le film est en noir et blanc – un vrai film. Helen monte le volume pour entendre les crépitements. Comme elle aimait ces samedis matin où elle allait à pied avec sa mère à l'Odeon, où il y avait toujours la queue. Elle reconnaissait de nombreux visages de l'école – même si tout le monde avait l'air différent sans uniforme, comme s'ils appartenaient déjà au monde adulte auxquels ils étaient destinés. Les enfants devaient le sentir aussi, compte tenu du calme avec lequel ils attendaient que le rideau du guichet se lève. Beaucoup de pères n'étaient pas revenus de la guerre, et c'était pour ça que la

mère d'Helen l'accompagnait toujours acheter son ticket. La dignité était une importante valeur commune à cette époque. Beaucoup étaient morts pour la défendre.

Helen grignote sa tarte Bakewell tandis que la musique s'évanouit et que le film s'ouvre sur une femme cueillant des fleurs à la base d'un mur de pierre. Quelqu'un l'appelle par son prénom et elle se tourne vers la caméra. Helen se rappelle l'époque où ses propres cheveux étaient longs et d'une couleur profonde. Len avait l'habitude de les faire glisser entre ses doigts, comme de l'eau en cascade. C'était peu de temps après le bal qu'elle avait écrit chez elle pour dire qu'elle avait rencontré quelqu'un, et avec la bénédiction de

ses parents, une date avait été fixée pour le mariage.

L'actrice marche maintenant seule dans un verger. Cela va être une bonne histoire – Helen le sent.

À peu près à la moitié du film, la tarte presque mangée, le thé bu, et le destin de toute une famille entre les mains d'une héroïne désormais perdue en mer, Helen se rend compte qu'elle doit faire quelque chose au sujet de la souris. Elle ne peut pas continuer à utiliser les toilettes du bas. Le lavabo est trop petit pour faire la vaisselle, le sol est froid, et il y a une lumière humide et sombre qui la déprime.

L'animal et sa boîte doivent être déplacés. Mais où ?

Tandis que l'héroïne agite follement

la main en direction d'un bateau lointain, Helen pense au chat du voisin, qui connaît très probablement la dernière adresse de la souris. Donc elle ne peut absolument pas retourner dehors, dans la mesure où tout ce qui semble l'intéresser est de grignoter des fraises et dormir.

Est-ce qu'elle ne comprend pas que ce monde est un lieu de danger et de souffrance ? Et si elle est malade ? Londres n'était-elle pas envahie en 1665 par des rongeurs porteurs de maladies mortelles ? Ils sont comme des personnages de tragédie grecque, pense Helen, livrés à un pouvoir inconstant.

Au moins les courses sont faites.

Helen avale une bouchée de son gâteau, savourant sur sa langue le

moment où le glaçage se mélange avec la pâte.

Quand le film est fini, elle s'allonge. Ses yeux se ferment. Elle pourrait s'endormir, mais une pensée intéressante la tient éveillée. Y aurait-il un centre animalier qui pourrait envoyer quelqu'un dans un van blanc pour récupérer la souris ?

Il doit bien exister des endroits adaptés pour que les souris vivent leurs dernières semaines ou mois en compagnie d'autres souris. Ou peut-être qu'ils pourraient lui apprendre à vivre dans la nature ? Est-ce que ce n'est pas là que les animaux sont censés vivre ?

Helen ressent une agréable satisfaction et se laisse aller à une sieste. Quelques heures plus tard, elle se

réveille avec les nouvelles de dix-huit heures, ce qui signifie qu'il est presque trop tard pour le dîner. Helen allume la lumière de la cuisine mais il n'y a aucun signe de la souris. Elle est probablement en train de dormir après avoir fini sa fraise. Helen donnera ce qui reste de la barquette à l'employé du centre animalier. Qui sait si ces endroits ont un budget pour les fruits chers ? Elle pourra même les partager avec les autres souris. Cela l'aidera à se faire des amis.

Helen allume le four et y glisse une tourte surgelée dans un plat. Elle regarde la boîte vide dans ses mains. Une ferme blanche nichée dans une vallée verte avec une traînée de fumée s'élevant jusqu'au code-barres. Helen imagine quelqu'un comme elle habi-

tant le cottage et les nombreux animaux cachés dans les collines et les vallées comme les rêves dans les plis du sommeil.

Cette boîte à tourte est plus grande que l'autre. Cela donne une idée à Helen. Si l'animal va dans un centre, ça peut être une bonne chose de le nourrir, parce qu'il n'y aura probablement pas de garantie de repas réguliers une fois là-bas. Et si c'est comme dans *Wentworth*, la série qui se passe en prison ? Mais dans une version pour souris. Et combien de temps peut prendre le triage des nouveaux arrivants, Dieu seul le sait. L'endroit est sûrement géré uniquement par des bénévoles – qui selon l'expérience d'Helen sont souvent inutiles.

Tandis que l'air chaud fait lever la tourte qui chauffe, Helen prend une fraise entière dans la barquette, un peu de croûte de pain, quelques flocons d'avoine, et une noix sans sel. Elle découpe le fruit et le pain. Casse la noix et les flocons avec ses doigts. Arrache un carré de papier hygiénique dans les toilettes du bas. Organise les différents éléments en une petite pile. Retourne dans les toilettes pour remplir une casserole d'eau. La pose sur les plaques de cuisson. Verse dedans des petits pois surgelés. Attend.

Quand la tourte est prête, Helen éteint le four. Elle ouvre la porte, la chaleur lui saute au visage. Elle retire la casserole de la gazinière. Égoutte les petits pois dans les toilettes. Les

fait tomber de la passoire dans l'assiette, à côté de la tarte fumante.

Quand Helen soulève le papier toilette de la nourriture destiné à la souris, tout bascule et les morceaux s'éparpillent. Sans les ramasser, elle ouvre le tiroir à couverts, attrape un couteau et une fourchette et fonce dans le salon avec sa propre assiette pour le dîner.

À la télévision, il y a un drame familial qui se passe dans une ferme. La nourriture fume sur ses genoux, mais au lieu de manger, Helen examine ses vieilles mains peu fiables. Personne ne croirait les choses miraculeuses dont elles ont un jour été capables.

Elle essaie de se concentrer sur la télévision mais les voix semblent loin-

taines, comme si elles n'étaient pas connectées à sa vie à Westminster Crescent – et encore plus éloignées de sa vie en Australie, dont elle n'avait jamais compris qu'elle se finirait ainsi.

Helen pose son assiette intacte sur la table basse et se lève. Si quelqu'un lui jetait de la nourriture comme ça, elle n'y toucherait pas non plus – même si elle mourait de faim. Elle s'imagine se disputer avec l'homme de la quincaillerie au sujet de la dignité des souris. « Regardez... dirait-elle, en désignant la fourrure sur son ventre... ça ne se lave pas tout seul, ça ne se peigne pas tout seul. C'est elle qui le fait, avec ses propres pattes et sa langue... »

Quand elle atteint la cuisine, il n'y a aucun signe de la souris.

Dans les toilettes du bas, Helen déchire un autre morceau de papier, qu'elle étale à plat dans l'évier. Puis, soigneusement, elle réunit chaque miette, chaque fragment, et répartit les choses proprement sur le carré blanc. Cela a l'air joli quand elle a fini et Helen est contente de s'être levée pour le faire. Avant de retourner sur le canapé, elle jette un coup d'œil à la boîte à tourte, où une tête grise avec de longues moustaches dépasse juste du trou.

Ses yeux sont comme deux groseilles, mais brillant d'une lueur qu'elle a déjà vue sur le visage de ceux qui la hantent désormais.

Helen traîne dans son bain. Ses yeux se ferment. Ses membres sont enveloppés de chaleur. Un autre lundi est venu et reparti mais celui-ci a été... particulier.

Dans la chambre, elle retire sa chemise de nuit du radiateur et se prépare à aller au lit. Il n'est pas tard mais la maison est silencieuse et le restera jusqu'au matin. Elle repousse les couvertures. Laisse sa tête s'enfoncer dans l'oreiller. Tend la main vers la lampe.

Depuis qu'elle est revenue dans la ville de son enfance, Helen s'est sou-

vent demandé quel jour elle mourrait. Elle déplace ses pieds sous les draps pour qu'ils se touchent. Si c'est ce soir, elle espère que ça viendra rapidement. Qu'elle sera emportée sans difficulté.

Un peu avant de se laisser gagner par le sommeil, une pensée terrible lui vient. Helen ouvre ses yeux et s'assied.

Si elle meurt dans la nuit, la souris sera seule. Le bouchon de limonade sera vide en une journée. La nourriture ne durera pas beaucoup plus longtemps. Et sans possibilité de sortir de l'évier pour se débrouiller, ce sera un destin encore pire que si elle l'avait laissée dehors à la merci de la pluie et du chat du voisin.

La réalité n'est faite que d'angles

et de bords coupants. Puis une vérité plus déroutante apparaît : Helen ne peut plus mourir.

Ce qu'elle a à la fois désiré et redouté pendant si longtemps est maintenant impossible. Serrant ses deux poings, elle se tourne brusquement vers la table de chevet. « C'est comme avoir un bébé ! À quatre-vingt-trois ans ! »

Apparemment libéré par la colère, un souvenir dérive jusqu'à elle comme une petite plume : les jouets sur les pierres du patio, elle les a vus auparavant. Au magasin de jouets de Westfield. Elle était avec David. Quelques jours après son treizième anniversaire. Ils étaient allés choisir l'aquarium pour sa chambre. Les jouets étaient sur une étagère, à côté

des cages. Elle ne se rappelle plus pourquoi ils les avaient regardés, mais ils étaient alignés, avec des étiquettes indiquant le prix.

Exactement ces objets. Une roue. Un tube. Un château bleu avec des tourelles et des trous à chaque angle.

Donc le plongeur faisait bien partie d'un ensemble, après tout.

Helen se demande de quoi d'autre elle ne parvient pas à se souvenir, et pourquoi la mémoire retient certaines choses. La vraie question, c'est pourquoi ça arrive maintenant. Se pourrait-il que ce que nous appelons des coïncidences soit quelque chose de voulu, avec un sens délibérément caché ? Cela supposerait un but. Un dieu. Mais quelle sorte de dieu abattra le père d'un petit

garçon à la table du dîner ? Et laisserait le garçon grandir et devenir un bel homme gentil, tout ça pour l'enlever, lui aussi ?

S'il y a un pouvoir supérieur, pense Helen, qui n'est pas malveillant mais aimant – alors ça doit être quelque chose de très petit et de parfois impuissant, à peu près comme la souris dans son évier.

Quand elle se rallonge, Helen pense soudain que son fils voulait une souris à l'origine. Bien sûr ! C'est pour ça qu'ils s'étaient retrouvés dans la section des petits animaux à regarder les jouets. C'était le rêve de David, de s'occuper d'une souris. Mais Helen travaillait beaucoup à l'époque, et elle avait craint que le fardeau retombe sur elle si David

se lassait. Quand elle rentrait à la maison, après avoir préparé le dîner, tout ce qu'Helen pouvait faire c'était s'écrouler devant la télévision. « Les poissons sont un jeu d'enfant, leur avait assuré le vendeur, beaucoup plus faciles que les rongeurs. Il vous suffit de saupoudrer quelques paillettes à travers la trappe et de laver l'aquarium quand il devient vert. »

Helen sort du lit. Va à la fenêtre. Les rideaux sont d'un blanc de lait. Chaque maison de Westminster Crescent brille à sa façon.

C'était une souris que David avait vraiment voulue, et qu'il avait déjà commencé à aimer.

Où était cet amour maintenant ?

Helen essaie de comprendre ce qui

lui est arrivé, mais chaque pensée la ramène à l'évier de la cuisine, où un vœu sans espoir a été exaucé.

Et compte tenu des jouets en plastique toujours dans le patio, du désir de la souris d'accepter des noix, et de son habitude de regarder dans les yeux, Helen est certaine maintenant que la créature dans son évier doit avoir été l'animal d'un enfant, un animal qui, après avoir perdu son utilité comme compagnon, a été abandonné à la mort.

Sauf qu'il est en bas dans une boîte à tourte. Pas en train de mourir.

Et pour la première fois depuis des années, malgré elle, elle non plus.



**MARDI**

Helen se réveille avec une sensation de légèreté, comme si ses rêves avaient charrié avec eux des choses qu'elle avait mises de côté depuis longtemps. Elle s'habille rapidement et descend l'escalier. Schumann passe à la radio, son *Lieder*, et la souris dort dans sa boîte. Une tasse de thé à la main, Helen enfle ses chaussures et sort pour regarder les jouets étendus dans le patio. Il fait froid, et elle prend quelques profondes inspirations pour chasser ses derniers restes de sommeil. Chaque jouet devra être lavé, bien sûr, dans les toilettes du bas,

puis laissé à sécher sur une serviette dans le couloir. Si la souris va dans un centre animalier – elle pourra au moins les avoir.

De retour à l'intérieur, une soudaine interruption dans la musique indique l'heure des informations. Cette fois, c'est un jeune homme avec une voix haut perchée. Les abeilles sont menacées. Une petite île à côté du Japon est en feu. Les enfants n'aiment plus le lait. En France, les chauffeurs de bus sont en grève, tandis que les conducteurs de train menacent de faire grève à Noël. Et quelqu'un à Cardiff a trouvé un crâne de dinosaure dans le jardin derrière sa maison alors qu'il y creusait illégalement une piscine pour enfants.

Selon le bulletin météo, il va faire

froid toute la journée. Le vent vient du nord, avec une bande épaisse de dépression, ce qui pourrait indiquer l'arrivée de conditions météorologiques violentes.

Une fois son thé fini, Helen va devant la porte-fenêtre. Tient le mug dans ses deux mains parce qu'il est encore chaud. Dehors, tout est balayé par le vent, soulevé et puis reposé en place.

Elle remarque ses chaussons écossais dans le coin, collés pour toujours aux pièges en plastique. Il faudra qu'elle en achète une nouvelle paire pour l'hiver. Cette histoire de souris commence à lui coûter cher. Mais bon, elle sera bientôt partie. Après, Helen pourra de nouveau se noyer dans sa routine.

Helen refait des toasts et s'assied sur le canapé en feuilletant l'annuaire. Il est obsolète depuis plusieurs années, maintenant que tout est sur Internet.

Finalement, elle trouve la bonne section. Il y a deux centres animaliers dans la région. L'un est strictement réservé aux animaux sauvages tandis que l'autre accueille les animaux domestiques dont les propriétaires ne peuvent plus s'occuper. C'est évident pour elle qu'appeler le second est une bonne idée. Elle ne veut pas que la créature soit avalée par un quelconque renard délirant, défoncé aux antibiotiques. Penser que son petit corps pourrait finir entre les mâchoires de quelque animal la fait frissonner – et pour-

tant c'est le monde dans lequel elle a été heureuse auparavant.

Quand la ration supplémentaire de toasts est terminée, Helen retourne dans le couloir. Éteint la radio. Compose le numéro.

« Ici Pet Safe. Tony à l'appareil. »

« Oui, bonjour. J'appelle parce que j'ai récemment trouvé un animal abandonné. »

Il y a une pause, puis son interlocuteur lui demande s'il ne s'agit pas plutôt de son propre animal domestique dont elle ne veut plus.

« Bien sûr que non, coupe Helen. J'ai juste dit qu'il était abandonné. »

« Est-ce que vous savez par qui ? »

« Je suis chez Pet Safe ou chez Pet Investigation ? »

« Quoi ? »

« J'ai dans ma maison un animal abandonné qui n'a nulle part où aller. »

« Dans votre maison ? »

« Oui. J'ai trouvé l'animal dans la rue, je l'ai amené à l'intérieur, je l'ai nourri, je lui ai donné de l'eau et un endroit où dormir, donc il est stable. »

« On dirait que vous vous êtes fait un ami. »

« Eh bien, non. »

« Mais vous en prenez soin. L'animal ne peut pas rester avec vous ? »

« Ce que vous ne comprenez pas, Tony, c'est que je suis une femme de quatre-vingt-trois ans qui pourrait mourir à n'importe quelle seconde, et alors il sera de retour à la case

départ. Seul, vulnérable, et presque certainement mal nourri. »

« Chien ou chat ? »

« Plus petit », lui dit Helen.

« Lapin, cochon d'inde, chinchilla, hamster, hérisson, phalanger... »

Elle peut sentir que l'homme lit une liste et ça l'agace.

« C'est une souris. »

« Une souris ? Eh bien, est-ce qu'elle a une cage ? »

« Non, elle vit dans mon évier. »

« Dans votre évier ? »

« J'avais besoin d'un endroit d'où elle ne s'échapperait pas. »

« Et vous l'avez trouvée abandonnée dans la rue ? »

« Exactement. »

« Comment l'avez-vous ramenée chez vous si elle n'avait pas de cage ? »

« Elle vivait dans un aquarium cassé, que j'ai rapporté à la maison sans m'apercevoir qu'il y avait un animal dedans. »

Il y a une pause rapide durant laquelle l'homme glousse.

« Pas mal pour quelqu'un qui pourrait mourir à tout instant. On dirait qu'une souris sauvage a fait son nid dans un vieil aquarium. »

« Techniquement oui, je suppose qu'on pourrait dire ça. »

« Bon, nous ne prenons que les animaux sans domicile. »

« Mais c'est une ancienne souris domestique. Je le sais parce qu'il y avait tout son matos dans l'aquarium avec elle. »

« Des drogues ? »

« Des jouets ! Une roue, un tube, un château bleu... »

« Oh, j'ai cru que vous parliez d'une autre sorte de matos. »

Helen tient le téléphone à distance de sa tête et le secoue violemment.

« Je pense que ce qui est arrivé... » poursuit Tony, en faisant un son nasal pour faire croire à une pensée plus profonde, « c'est que le hamster de quelqu'un est mort, et qu'ensuite ils ont tout mis dehors pour les encombrants, et une souris sauvage est arrivée, a senti l'odeur de la nourriture pour rongeur, a grimpé dans l'aquarium, et s'y est fait une mignonne petite maison. »

Helen ferme les yeux. « Êtes-vous bénévole, Tony ? »

« Oui. »

« Puis-je parler à un membre salarié de l'équipe ? »

« Tout le monde ici est bénévole. Vous devriez appeler le service de sauvetage de la faune sauvage, si vous voulez parler à quelqu'un de la mairie. »

« Pouvez-vous venir chercher la souris dans mon évier, oui ou non ? »

« Si vous pouvez me prouver que c'est un animal domestique, les dépôts se font de dix heures à six heures, tous les jours. »

« Mais comment voulez-vous que je vous prouve ça ? »

« Je ne sais pas. Je ne suis pas expert en souris. »

« Non, dit Helen, vous n'avez pas l'air d'être un expert en quoi que ce soit, à part peut-être en stupidité. »

Au déjeuner, Helen se prépare une soupe en sachet. Le genre avec des croûtons et des trucs verts. La souris n'est pas réveillée, elle est peut-être épuisée des longues journées d'incertitude qui ont mené à son arrivée dans mon évier, pense Helen. Elle se demande si la bestiole se considère comme une divinité souris, et si la boîte à tourte, les fraises, et les noix sans sel représentent à ses yeux la récompense éternelle du rongeur.

Après avoir débarrassé son repas, Helen remarque qu'il est presque midi. La moitié de mardi est passée,

en un claquement de doigts. Elle va dans le couloir et éteint la radio, en faisant attention à ne pas marcher sur les jouets en train de sécher. Dans le salon, elle s'affale sur le canapé et allume la télévision. En serrant encore la télécommande dans sa main, elle laisse ses yeux se fermer.

Quand elle les ouvre de nouveau, le film est en train de commencer. Ce n'était pas dans *Radio Times*. Ou peut-être qu'elle a lu la mauvaise colonne. Helen ne peut pas dire combien de temps elle a dormi, mais les films sur la BBC Two commencent généralement à une heure quinze. Le générique doit l'avoir réveillée. C'est un film qu'Helen n'a pas vu depuis longtemps, mais c'est un film qu'elle connaît assez bien pour réciter toutes

les répliques de son personnage préféré, The Tin Man.

Après quelques scènes, Helen file dans la cuisine et commence à chercher frénétiquement un récipient quelconque. La vision de ses chaussons lui donne une idée. Au début, elle essaie simplement d'arracher un piège bleu, mais l'ensemble est littéralement cimenté, alors elle prend une paire de ciseaux et découpe autour, là où il n'y a pas de glu, juste un chausson écossais avec une semelle en plastique.

Elle met le chausson dans l'évier. Il n'y a pas de mouvement dans la boîte mais elle sait que la créature est à l'intérieur. Le temps file. Elle cherche fébrilement une noix sans sel dans le paquet à côté de la huche à pain

et l'agite au-dessus du trou. Rien. Elle tapote gentiment la boîte avec une noix. Helen peut entendre le film et sait que la meilleure chanson ne va pas tarder. Une tête grise apparaît, ses deux yeux à demi ouverts et plissés. Helen laisse tomber la noix dans le talon, puis tient le chausson contre la boîte à tourte. La souris renifle. Frotte son oreille.

« Allez, monte. Je veux te faire écouter quelque chose », lui dit-elle, en glissant une pincée de flocons d'avoine dans le chausson. La souris se jette à leur poursuite et Helen fonce vers le salon. Elle ne peut pas croire qu'elle soit en train de faire ça. Qu'est-ce qu'elle espère accomplir ? C'est toujours à cause du plongeur de haute mer. Et si l'animal s'enfuit ?

Commence à devenir fou ? Ce n'est pas le moment de penser à ça. De retour sur le canapé, elle pose le chausson à côté d'elle sur un coussin. La souris tient la noix dans sa patte comme un petit ballon. Et puis la chanson commence. Celle qu'elle avait apprise par cœur pendant que son père était en mer.

Helen a le souffle coupé. « Cette petite fille, tu vois, c'est Judy Garland. »

La souris est maintenant dans l'orteil du chausson, une bosse dans le tissu écossais.

« Je n'attends pas de toi que tu regardes le film, dit-elle à l'extrémité de sa queue, mais que tu écoutes. C'est une belle chanson sur un arc-en-ciel... Ce n'est pas vraiment de ça

que ça parle, tu comprends, ça parle d'autre chose. Je la chantais quand j'étais petite, en espérant que mon père... où qu'il soit... puisse entendre ma voix et rentrerait à la maison. » La queue bouge, mais l'animal reste caché.

« Je sais que tu entends, parce que les souris ont une ouïe exceptionnelle. » Une fois que Dorothy a fini de chanter et parle à son chien, Helen jette un regard au chausson. « Pourquoi tu ne sors pas pour rencontrer Toto ? » Elle se souvient alors de quelque chose. C'était il y a si longtemps, mais l'émotion n'a pas changé et lui revient d'un bloc. « Un jour..., explique-t-elle, pendant un raid sur la ville, qui comptait beaucoup d'usines à l'époque, nous étions massés dans le

sous-sol d'une brasserie, entourés de tonneaux de bière... et probablement quelques souris comme toi, j'en suis sûre. Je n'avais pas peur des bombardements, mais d'autres enfants pleuraient parce qu'ils avaient dû laisser leurs animaux de compagnie. Cela m'avait rendue si folle que j'avais commencé à chanter *Over the Rainbow*. Et tu sais quoi, au bout d'un couplet ou deux, tout le monde s'est mis à chanter. Nous avons chanté et chanté jusqu'au signal de fin d'alerte. Puis nous avons quitté cet endroit, sans nous apercevoir que c'était un endroit spécial où nous retournerions, dans les années à venir, par la pensée.

« Quand nous sommes sortis, le ciel était zébré de feux. Tout brû-

lait et l'air nous piquait les yeux. À certains endroits, ma mère et moi devions marcher avec nos manches collées contre nos bouches et nos nez. Certaines rues n'étaient plus que des tas épars, mais quand nous nous sommes rapprochées, nous pouvions voir des choses dans les briques, comme des chaises ou des morceaux de piano, des vêtements... et bien sûr, d'autres choses... Des choses qui n'avaient pas du tout le même aspect que quand elles étaient vivantes. Mais à la façon dont ma mère tenait ma main, je croyais que rien de terrible ne nous arriverait. »

Helen tapote l'orteil du chausson avec un doigt et une tête grise surgit.

« Quelques années après la guerre, je suis tombée dans un gros

trou. Qu'est-ce que tu en penses ? J'ai chanté la chanson là aussi. C'est pour ça que je me suis dépêchée de te sortir de l'évier, pour que tu en aies un souvenir si jamais tu tombais dans un endroit comme ça. »

Une heure plus tard, tandis que quiconque regardant la BBC Two découvre la vérité sur le soi-disant sorcier, la souris valse hardiment dans le talon du chausson et se dresse sur ses pattes arrière – comme si elle tenait la barre d'une gondole.

Helen sent sa respiration accélérer. « Je croyais que les souris étaient censées avoir peur de tout. »

L'animal renifle. Ses pattes sont serrées sous son menton. La fourrure sur son estomac est aussi douce que des cheveux d'enfant.

« Si tu cherches des noix, je pense que tu en as eu assez. Moi aussi, j'aimerais manger des tartes Bakewell toute la journée, mais où ça nous mènerait ? » Quand le film se termine, Helen regarde le générique. Elle fixe la liste de noms sans connaître les gens auxquels ils ont un jour appartenu. Elle se tourne vers la souris, assise silencieusement à côté d'elle sur le chausson, comme si elle regardait la télévision.

« La seule consolation dans le fait d'être la dernière à partir, admet-elle, c'est de savoir que les gens qu'on a le plus aimés ne souffriront pas comme on l'a fait en leur absence. »

Elle s'adosse à un coussin. Plie les bras. À présent, il n'y a aucun doute dans son esprit que l'animal sera plus

en sécurité au centre. Ce n'est pas ce qu'elle souhaite, mais c'est ce qu'elle doit faire.

## 19

Au dîner, Helen ramène le chausson dans l'évier. Quand elle le dépose, l'animal sort et va lentement jusqu'au bouchon, puis boit en faisant des vagues. Elle imagine les gouttes de la taille de la pluie dégringolant le long de sa gorge et arrivant dans le minuscule estomac. Après avoir attrapé un morceau de nourriture sur son chemin, l'animal saute dans sa boîte sans lever les yeux.

Helen prend des poissons panés dans le congélateur. Lave un panais. Le coupe en deux avec le couteau qui coupe le mieux.

Elle organise les morceaux sur le plat avec le poisson. Quand tout est enfourné, elle imagine Tony, du centre animalier, venant dans sa maison avec des gants en caoutchouc épais, une cage en métal, et une salopette qui empeste la javel. Il a sans doute des cheveux longs et un visage idiot. Il faudra qu'elle le rappelle ; qu'elle s'excuse, et qu'elle prenne les dispositions nécessaires.

Dehors, le ciel s'est assombri. Partout dans la maison, des ombres éclosent comme de petits parapluies.

Avant de servir son repas, Helen ramasse les jouets dans la serviette sur la moquette du couloir et les met dans l'évier. C'est comme installer un cirque miniature. Elle se demande si le centre animalier autorise les

objets personnels, ou si les souris sont juste balancées dans une cage avec d'autres petits rongeurs, qui seront sans doute moins bien élevés.

Tandis qu'elle étale de la margarine sur un panais, la souris sort. Va rapidement dans la roue. Renifle. Grimpe avec son corps qui se balance. Helen s'inquiète que l'animal puisse être surpris, mais un moment plus tard il court comme un fou avec sa queue en l'air.

« Tu t'occupes pendant que je mange mon dîner dans l'autre pièce, puis nous aurons tous les deux des fraises au dessert. Qu'est-ce que tu en dis ? »

La souris s'arrête. Se frotte l'oreille avec une de ses pattes arrière.

Helen ramasse son plateau. « Je

m'appelle Helen Cartwright. En tout cas, c'est ainsi que les gens m'appelaient autrefois. Et je n'ai pas toujours été comme ça. Tu me rencontres à un mauvais moment. »

La souris se jette sur la plateforme la plus haute de son château bleu et commence à agiter ses pattes avant comme si elle appelait à l'aide. « Je ne connaîtrai jamais ton nom. Mais je suppose que je pourrais t'en donner un pour le temps qui nous reste. »

La souris se laisse tomber dans l'évier, fonce vers le bouchon de limonade et y plonge sa tête pour boire.

Helen regarde. « Voilà. Je vais t'appeler Sipsworth. C'est démodé, comme moi. »

**MERCREDI**

Helen dort d'un sommeil profond, beaucoup plus longtemps que d'ordinaire. Elle ne se souvient d'aucun de ses rêves, et le jour suivant arrive dans une flaque de soleil. Quand elle se tourne pour sortir du lit, ses pieds cherchent instinctivement ses chaussons mais ne trouvent que la moquette fine, chauffée par endroits là où la lumière a éclaboussé à travers les rideaux.

Elle descend à pas feutrés et allume la radio (Mozart). Sipsworth est réveillé et, quand il voit Helen entrer dans la cuisine, il saute dans

son château bleu. Tout autour de lui, il y a de minuscules pastilles de matière fécale, comme de toutes petites saucisses brûlées.

« Tu attends ton petit déjeuner, je suppose. »

Elle remplit le bouchon de limonade dans les toilettes du bas, puis attrape une pincée d'avoine dans le moule à pâtisserie. Elle-même a envie de toasts, et elle les prépare pendant que la bouilloire bout.

Tandis qu'Helen étale une couche de margarine sur chaque tranche, la « Marche » d'*Idomeneo* touche à sa fin. Une voix féminine lit les nouvelles. Un petit bateau de réfugiés a coulé au large des côtes espagnoles. Le gouvernement est arrivé dans une impasse concernant l'éducation des

enfants du secondaire. L'Angleterre est qualifiée pour le prochain tour de la Coupe d'Europe après avoir battu l'Italie cinq buts à un. Une mystérieuse maladie décime la population de grenouilles du Sri Lanka. Le prix du pétrole remonte après avoir chuté.

Helen se tourne vers l'évier. Sirote son thé.

« Ces pauvres gens sur le bateau », dit-elle, en imaginant le chaos de bras et de jambes, puis rien d'autre que l'écume blanche des vagues clapotantes. « Mon père aussi a fait naufrage. C'était avant ton époque. Quand j'étais petite. »

Par la fenêtre de la cuisine, elle jette un coup d'œil à son jardin en jachère. « Sans gilet de sauvetage, il n'aurait pas eu la force de se main-

tenir à flot, compte tenu de sa blessure à la hanche. Heureusement, tu ne te perdras sans doute jamais en mer. Mais si ça t'arrive, Sipsworth, peut-être que tu auras de la chance comme mon père, et que de gentils pêcheurs te ramasseront toi aussi. »

La souris est sur sa boîte à tourte avec un flocon d'avoine.

Helen se tourne vers la souris. « Parfois je suis émerveillée à l'idée qu'on naisse, tous autant que les autres. Ce n'est pas tant que je crois à un but supérieur, mais quelque chose se passe. »

Sipsworth tourne le flocon d'avoine dans ses pattes, comme s'il attendait qu'elle ait fini de parler pour manger.

Après les gros titres nationaux,

c'est l'heure des nouvelles locales. Le permis de construire pour l'ajout d'un périphérique a été approuvé – malgré des protestations concernant la façon dont le bruit et la pollution vont affecter les vaches qui paissent sur le talus qui surplombe la future quatre-voies. Une vague de cambriolages en plein jour inquiète les habitants du centre-ville. La police conseille aux citoyens de rester vigilants, et de garder leurs portes et leurs fenêtres fermées. Des conditions météorologiques violentes sont attendues dans la nuit avec des vents puissants et un risque d'inondation. Tous les déplacements non essentiels doivent être repoussés.

Helen prend son assiette vide et rince les miettes dans les toilettes du

bas. Le linoleum est frais et humide sous ses pieds nus.

« Je vais sortir aujourd'hui », lance-t-elle en direction de la cuisine. « Faire des courses. S'il y a quelque chose que tu veux... »

Elle arrache quelques carrés de papier toilette du rouleau, puis les déchire en morceaux plus petits en s'approchant de l'évier de la cuisine, avant de les regarder flotter en tombant sur la boîte à tourte. Helen entend Sispworth faire ses tâches ménagères de souris et se préparer à aller au lit.

Une fois la cuisine rangée, Helen va sur la pointe des pieds dans le couloir et compose le numéro du refuge pour animaux. Mais cette fois, elle tombe sur le répondeur. Elle laisse un mes-

sage avec son numéro, rappelant à Tony qu'elle est à l'article de la mort et absolument pas en mesure d'accueillir des animaux – ni de les transporter en taxi jusqu'à des refuges.

En sortant, Helen ferme doucement la porte d'entrée, pour que le claquement de la boîte aux lettres ne réveille pas Sipsworth.

Sur la route vers le centre-ville, Helen a une idée en passant devant la bibliothèque. C'est une morne structure en béton avec un toit plat et des taches sombres d'humidité. Mais à l'intérieur, la bibliothèque est lumineuse avec le faible grésillement des ampoules fluorescentes.

Quand Helen s'approche du comptoir, un visage gentil, plus vieux encore que le sien, se tourne vers elle.

« Bonjour. Est-ce que vous êtes nouvelle dans la région ? »

Helen secoue la tête. « Pas du tout. Je n'étais juste jamais entrée ici. »

La bibliothécaire sort un formulaire et un petit crayon orange et les pose sur le comptoir. Pousse le tout vers Helen. « Pour votre carte de bibliothèque. »

Helen la regarde. « Avant que nous nous lancions là-dedans, je voudrais savoir si vous avez les livres qui m'intéressent. »

L'expression de la vieille bibliothécaire change, plus confuse qu'ennuyée.

« Seuls les membres peuvent emprunter des livres. Mais n'ayez pas peur..., dit-elle en tapotant le formulaire, c'est totalement gratuit. »

Helen soupire. « Bon, d'accord, mais pendant que je le remplis, pouvez-vous chercher des titres pour

moi, je vous prie ? Le sujet étant *les souris*. »

« Les souris ? »

« Exactement. Merci de chercher tous les livres contenant *souris* dans le titre. »

La vieille femme louche vers l'ordinateur. Helen attrape le crayon et remplit quelques cases pour montrer qu'elle fait sa part elle aussi.

« Oh, c'est votre jour de chance ! » s'écrie la bibliothécaire, en mettant ses lunettes pour scruter le rayon derrière Helen. « Dominic ! »

Helen se retourne pour voir un petit homme dans la quarantaine en train de pousser un chariot. Il porte un tee-shirt avec toutes les planètes et leur distance en kilomètres par rapport au soleil.

« Dominic... peux-tu venir une minute ? »

L'homme grommelle quelque chose puis marche avec raideur jusqu'au comptoir et fixe Helen sans ciller.

« Bonjour, Dominic », dit Helen.

« Okay », répond-il, en regardant autour de lui.

La bibliothécaire prend une feuille de papier dans l'imprimante et la lui tend. « Dominic nous aide à tout garder en ordre, n'est-ce pas, Dominic ? »

Dominic hausse les épaules.

Son ventre étire le tee-shirt et multiplie la taille de Pluton.

« Quand vous aurez fini de remplir la carte, Dominic sera de retour avec vos livres. Pas vrai, Dominic ? »

Maintenant, Helen n'a plus le choix.

Elle va devoir devenir membre de la bibliothèque municipale. La bibliothécaire prend le formulaire complété, et, avec une précision chirurgicale, elle saisit les données d'Helen dans l'ordinateur avec un seul doigt.

Quinze minutes plus tard, c'est fait, et une machine crache une carte en plastique avec le nom d'Helen, son adresse, et un code-barres pour le nouveau système d'emprunt de la bibliothèque.

Dominic est de retour. Il pousse le chariot en gémissant. « Ne vous inquiétez pas », chuchote la bibliothécaire. « Il fait toujours ça... c'est à cause de sa maladie. »

La bibliothécaire passe devant le comptoir et inspecte les livres dans le chariot de Dominic. « Prenez-en

autant que vous pouvez, Mme Cartwright. »

Helen examine les nombreux volumes, mais la plupart sont gros et plats avec des dessins colorés de souris portant des vêtements ou conduisant des voitures.

« Ce sont des livres pour enfants », dit-elle. « Je cherche des livres sur les vraies souris. »

« Oh, je vois. De la non-fiction ! Vous auriez dû le dire avant. Mais regardez. » La bibliothécaire sort un petit livre de poche et lit le titre à voix haute. « *Les souris. Le guide complet du propriétaire de souris*, par Sharon L. Vanderlip, avec un chapitre spécial "Comprendre votre souris". »

Dominic s'approche sur la pointe des pieds pour regarder de plus près.

« Comment s'appelle votre souris ?  
Ou bien est-ce que vous l'appellez  
juste Souris ? »

« Qui vous dit que j'ai une souris ? »

Dominic se tord les doigts. Regarde  
la moquette orange de la biblio-  
thèque.

« Bon, puisque vous posez la  
question, Dominic, elle s'appelle  
Sipsworth. »

« Ravissant ! » s'exclame la biblio-  
thécaire. « N'est-ce pas ? Et quel  
livre merveilleux tu as trouvé pour  
Mme Cartwright et sa souris. »

Helen tousse. « Ce n'est pas ma  
souris. Je m'occupe juste d'elle en  
attendant que des dispositions appro-  
priées soient prises. »

La bibliothécaire touche son col-  
lier de perles. « Dans ce cas, je suis

sûre que ce livre vous sera très utile. »

Avant qu'Helen ne parte, la bibliothécaire lui fourre un papier vert fluo dans la main.

« Nous organisons un pot de l'amitié une fois par semaine. Je serai là avec quelques autres usagers, donc vous connaîtrez au moins une personne. »

« C'est très ennuyeux », dit Dominic, à présent un peu plus détendu. Il désigne la bibliothécaire. « Le plus souvent, il n'y a que maman et moi. Mais il y a du gâteau. »

Une fois en sécurité au coin de la rue, Helen jette le flyer dans une poubelle, puis elle palpe la bosse du livre sur les souris dans son sac à main.

Arrivée au centre commercial, la vie s'accélère. Comme l'ascenseur sent toujours l'urine, Helen prend les escaliers, et passe devant une rangée de bancs où des étrangers sont assis, côte à côte, à observer leurs semblables avec des cannes, des dents manquantes, des chapeaux, des cheveux coiffés à l'ancienne, et des noms

qui n'ont plus de sens que sur leur abonnement de bus.

Après avoir acheté une nouvelle paire de chaussons écossais à semelle en caoutchouc chez Marks, Helen s'offre un café dans l'un des endroits les plus chers, et débourse même quelques centimes supplémentaires pour pouvoir s'asseoir à l'intérieur.

En temps normal, elle aurait résisté à la tentation d'un gâteau ou d'une tarte – mais cette matinée se passe si bien qu'Helen désigne dans la vitrine un macaron recouvert de chocolat. Elle a eu assez d'interactions avec des gens pour la journée, et s'assied à plusieurs tables des autres clients.

Helen sort le livre et le feuillette jusqu'à la partie consacrée à la nourriture. Elle avait vu juste. Des graines

crués, des noix, et des céréales accompagnées de fruits et légumes frais « rendront les repas intéressants ». On peut aussi acheter en magasin de la nourriture spéciale pour les souris. Globalement, tout ce qui est salé, cuit, transformé, qui contient de la caféine ou du chocolat est dangereux. Sur chaque page du livre, on trouve un dessin de patte encadrant des informations ou des faits intéressants sur les souris. La patte de la page quarante-cinq apprend aux propriétaires de souris qu'elles pratiquent parfois la coprophagie, car manger leurs déjections leur permet de « synthétiser leur propre vitamine C et récupérer efficacement de nombreuses vitamines D ». Cette lecture rappelle à Helen la vie qu'elle

menait en Australie. Cette vie qui semblait toujours à l'abri du changement mais qui ne tient maintenant plus qu'à l'existence d'une seule personne, bientôt prête à s'éteindre.

Sur le chemin du retour, des nuages sombres se massent au-dessus de la ville comme des capes de sorcière. Helen a presque atteint le panneau qui indique Westminster Crescent, quand un vent féroce s'attaque à un marronnier d'Inde dont il secoue violemment les branches.

« Je suis rentrée », lance-t-elle en franchissant le seuil et en refermant la porte moutarde derrière elle. « La météo avait raison pour une fois. Je pense qu'on va en avoir pour la nuit. »

La maison est chaude et silen-

cieuse. Helen dépose la clé sur la table du couloir, à côté de la radio. « Tu seras sans doute intéressé d'apprendre que j'ai des noix de cajou crues, sans sel et bio. Moi, je me suis déjà fait un petit plaisir, pendant ma sortie. Et nous sommes membres de la bibliothèque maintenant... même si la plupart des livres qu'ils ont sur ton espèce sont impitoyablement caricaturaux. »

Helen fixe le téléphone et se demande si Tony du centre animalier a appelé. Elle n'a pas de répondeur, alors elle décroche le combiné pour guetter le bourdonnement d'une tonalité.

Dans la cuisine, Helen découpe l'étiquette en plastique de ses nouveaux chaussons. La souris dort, alors

au lieu de mettre en marche la bouilloire, elle remplit un verre dans les toilettes du rez-de-chaussée et le boit dans le couloir.

Bien que ce ne soit que la fin d'après-midi, Helen allume toutes les lumières du rez-de-chaussée. Quand le mauvais temps frappera pour de bon, elle devra sans doute fermer les rideaux, après quoi elle et la souris pourront se blottir sur le canapé avec leurs chaussons.

Ses pieds calés sous un coussin et une tasse de thé sur la table, Helen lit un chapitre de son livre intitulé « Le langage corporel de votre souris ».

« *Votre...* » dit Helen à voix haute. « Cela sonne bizarre, comme si Sipsworth était un bien matériel. » Et puis elle comprend que ça

signifie *votre* comme dans *sous votre responsabilité*.

Quand elle éprouve le besoin de reposer ses yeux de la lecture, elle allume la télévision. C'est encore l'heure des émissions pour enfants, mais bientôt les feuilletons australiens vont commencer, puis le journal télévisé ; puis les films du soir, les talk-shows, ou peut-être un film, « mais par pitié pas un truc américain », grommelle Helen, « qui parle seulement de sexe, d'arme, d'argent et de drogue ». Pas comme les films crépitants d'avant-guerre, se rappelle-t-elle, avec les gentlemen en queue-de-pie et les femmes en robe de soirée argentées et talons hauts.

Helen se lève. Elle se dirige vers la porte-fenêtre. Tout dans son jardin

est secoué tandis que des trombes d'eau fouettent la vitre.

« Il sera bientôt de retour dans l'arche », dit-elle à son reflet.

Dans la cuisine, Sipsworth est debout sur sa boîte à tourte à se lécher une patte, inconscient du drame qui se joue au-delà de l'évier.

« Le toilettage », dit Helen. « C'est ce que tu es en train de faire, d'après le livre. » Elle sait à présent qu'elle ne doit pas bouger brusquement, car les souris fraîchement réveillées peuvent se froisser quand elles sont surprises.

Elle soulève le chausson. « Allez. Il y a un dessin animé à la télévision que tu devrais voir. Profites-en parce qu'il se pourrait bien qu'ils n'aient pas de télévision au refuge. »

Quand le journal de six heures commence, il est temps de préparer le dîner. Helen porte Sipsworth dans le chausson jusqu'à la cuisine et l'installe sur le plan de travail à côté de la huche à pain. Dans le placard, elle prend un paquet de purée instantanée et une conserve de haricots. Elle a envie d'un feuilleté au fromage et aux oignons, mais elle ne veut pas cuisiner des surgelés.

« Il faudra que ça fasse l'affaire. Je n'ai pas si faim que ça de toute façon. »

Helen met la bouilloire en marche puis verse l'eau chaude dans le saladier de flocons de purée. Le temps que les flocons enflent, les haricots font des bulles sur la gazinière. Elle sert tout dans l'assiette. Sort la petite

planche à découper. Puis un couteau. Prépare une salade de fruits et de noix pour le dîner de la souris.

Sipsworth est toujours sur le plan de travail dans son chausson, mais avec ses deux pattes avant appuyées sur le talon, comme s'il pouvait jaillir à n'importe quel moment. Ça effraie Helen. Et s'il détalait sous le couteau et se faisait décapiter ? Ou s'il posait une patte sur la bouilloire brûlante ?

Helen porte le chausson jusqu'à l'évier et Sipsworth saute sur la boîte à tourte comme si c'était quelque chose qu'ils avaient répété. Il pleut si fort sur le toit de leur maison que le bruit évoque à Helen une avalanche de pièces.

Quand le repas de la souris est prêt, Helen lui tend un morceau de noix de

cajou, et Sipsworth s'accroche à son doigt puis se hisse dans sa paume.

Helen ne sait pas quoi faire, mais elle a peur de bouger et qu'un geste brusque lui fasse mal. Maintenant la maison craque comme du vieux bois, et dehors dans la rue, elle entend du verre se briser.

Helen remarque que ses mains tremblent – pas parce qu'elle tient une souris vivante, mais parce que c'est la première fois qu'elle est touchée par un autre être vivant en plus de vingt ans.

Et puis les plombs sautent.

« Et merde », dit une vieille voix dans l'obscurité.

Sipsworth remue un peu, mais le petit poids est stable dans la main d'Helen.

« Ne bouge pas et n'aie pas peur. C'est juste une coupure de courant. » Helen sait qu'elle ne peut pas rester debout et marche avec précaution jusqu'au salon, cherchant l'encadrement de la porte à une main. Elle localise le canapé en s'y appuyant, puis elle s'assied lentement, posant sa main occupée sur un coussin. Helen sent Sipsworth bouger maintenant, de sa paume jusqu'à sa cuisse, où il s'étire.

Après quelques minutes, elle s'aperçoit que la souris dort. Elle en est sûre, parce que la morsure légère de ses griffes a lâché sa jupe.

« Pour l'amour de Dieu, reste là, murmure-t-elle, sans quoi nous allons nous perdre. »

Son regard nage à travers l'obscurité, à la recherche de quelque chose de familier, une ombre à laquelle elle puisse se raccrocher.

« Un jour, j'ai été coincée dans un puits. Est-ce que je t'ai déjà raconté ça ? Il faisait encore plus sombre et j'étais seule. C'est arrivé au tout début de ma vie. À la fin, un animal m'a sauvée. Un chien. Quand ils m'ont tirée de là, pendant qu'ils détachaient la corde, j'ai vu mon père à genoux en train de pleurer. Je crois que ça m'a

fait plus peur qu'être dans le puits. Je me rappelle la force des bras de ma mère quand elle m'a soulevée. Tu me fais penser à mes parents, Sipsworth... la façon dont tu mènes ta vie avec une gaieté tranquille. Tu es bel et bien un Cartwright. »

« Il n'y a plus personne en vie qui se rappelle ça... mais est-ce que je t'ai dit que Len a pris mon nom de famille quand on s'est mariés ? Eh oui. Ce n'était pas quelque chose dont il aimait parler, mais il avait été abandonné bébé. La police était venue, et il avait été emmené dans un foyer pour garçons, où les services sociaux lui avaient donné le nom de Leonard Dunedin, d'après le nom des gens qui vivaient dans la maison où il avait été abandonné. M. et Mme Leonard, de

Dunedin Drive. Un peu cinglée comme idée, si tu veux mon avis, Sipsworth. Et Len n'a jamais aimé ce nom, donc quand on s'est mariés, il a estimé que Cartwright était ce qu'il avait de plus familier, et est-ce que ça me dérangerait si... bien sûr, ça ne me dérangerait pas. Et même s'il n'a rencontré Maman et Papa qu'une poignée de fois, il a toujours été comme un fils pour eux. Oh, Sipsworth, c'était des gens tellement adorables. Il y a tant de choses que j'aurais voulu leur dire, pas parce qu'ils étaient mes parents... mais parce que c'étaient des gens qui partageaient vraiment leur vie avec moi. »

Helen n'a jamais été assise comme ça dans le noir, sans avoir au moins la télévision allumée. Dehors, elle

entend des poubelles exploser au milieu de Westminster Crescent, leur couvercle cogner violemment.

« En dehors de la famille, la grande passion de Len c'étaient les trains, enfin, les petits trains électriques. Je savais toujours quoi lui acheter pour Noël. David était plutôt intéressé par les petites voitures. J'imagine que tu n'es jamais monté dans un train, Sipsworth. Aujourd'hui, ils sont très rapides, les vrais, je veux dire... mais à l'époque, il y avait des wagons-restaurants avec des bougies et de véritables couverts. Mon premier voyage dans un vrai train... c'était pour aller à Édimbourg... J'étais très nerveuse, je faisais attention à ne pas mettre mes coudes sur la table, et à pousser ma nourriture avec le dos de

la fourchette, comme ils font dans les vieux films. J'étais si inquiète à l'idée de renverser ma soupe... mais finalement, il n'y en avait même pas au menu... Il y avait... du melon Galia. Et puis quelque chose de chaud avec de la sauce. Quand est venu le moment du dessert, il faisait un froid polaire dans le wagon parce que le portier avait ouvert toutes les fenêtres pour laisser sortir la fumée des cigarettes des voyageurs. Ma mère portait un manteau de fourrure, presque de la même couleur que le tien, Sipsworth, et elle l'a enroulé autour de nous deux. Tout ce que je pouvais sentir après, c'était son parfum. Et les voix de mes parents ont dû me bercer, parce que quand je me suis réveillée il y avait des cor-

nemuses ! Quelqu'un jouait sur la plateforme de la gare pour rendre hommage aux militaires, hommes et femmes, qui descendaient du train. *Flowers of the Forest*, mon père a dit que c'était le nom de la chanson. Ça se faisait beaucoup à l'époque, parce que ça aidait les gens... ça les rassurait de savoir que leurs défunts étaient honorés dans chaque coin de la Grande-Bretagne. »

Helen passe à un autre souvenir, et puis un autre, tandis que l'obscurité mêle les frontières du présent et du passé.

Quand elle sent le sommeil pousser comme une énorme fleur essayant de s'ouvrir, Helen soulève la souris endormie de sa jambe et la porte

dans la cuisine au creux de sa paume. Son corps est chaud et doux, le poids de deux doigts à peine. Ses yeux se sont acclimatés, et dans le souffle de la lune montante, elle peut à présent discerner les contours des objets qu'elle connaît.

Une fois devant l'évier, Helen abaisse sa main vers la boîte à tourte. La souris ne bouge pas.

« Allez, c'est l'heure d'aller au lit. »

Ses pattes s'enfoncent comme de petits carrés de velcro.

« Je me fiche que tu sois un animal nocturne. Tu ne peux pas venir à l'étage, j'ai peur que tu restes coincé dans un coin ou une fente dont tu ne pourrais pas sortir, comme moi dans le puits. »

Helen utilise sa main libre pour

pousser le petit corps, mais la souris tient bon.

« Tu *dois* aller te coucher », lui intime-t-elle calmement. « C'est juste de la pluie, il n'y a vraiment rien dont tu puisses avoir peur. »

Elle sait qu'il ne comprend pas. Elle retourne sa main lentement au-dessus du trou dans le carton, si bien qu'il est bientôt tête en bas.

Juste avant de glisser, la souris se laisse tomber. Même si Helen ne le voit pas, elle entend ses petits pas et sent sa déception.

Son dîner est toujours dans l'assiette, mais il est froid maintenant. Tant pis, elle ira au lit le ventre vide, et prendra un nouveau départ demain. Elle attrape le mélange de noix et de fruits, en étale un peu

dans l'évier, puis trouve son chemin jusqu'à l'escalier.

Sans se brosser ni les dents ni les cheveux, Helen se débarrasse de ses vêtements et va au lit. Les draps sont si froids qu'ils semblent humides. Elle déplace un coussin pour le placer sous ses genoux. Puis elle reste immobile.

En clignant des yeux, Helen repense aux choses qui se sont passées dans la journée. Elle rejoue les conversations à la bibliothèque avec Dominic et sa mère. Se demande où ils sont... et s'ils sont réveillés, quels souvenirs et pensées les emportent vers les eaux profondes du sommeil.



**JEUDI**

À l'aube, Helen est réveillée par des voix agitées. Elle s'assied au bord de son lit, encore ensommeillée. Est-ce que ce sont des gens qu'elle connaît ? Accent anglais ou australien ? Elle ne parvient pas à le savoir, mais elle enfile ses nouveaux chaussons. Puis, sur la marche supérieure, elle comprend que c'est simplement le courant qui est revenu.

En bas, elle éteint toutes les lampes et la télévision. Elle allume la radio. C'est l'Orchestre Baroque Finlandais, en direct de Wigmore Hall.

La souris dort, mais des preuves

de promenade nocturne sont étalées autour de l'évier, sous la forme de minuscules cigares. Helen les ramasse un à un, à l'aide d'un coin de torchon. Elle n'est pas délicate en ce qui concerne la chair, le sang ou les selles. Elle ne l'a jamais été.

Une fois un thé et des toasts disposés sur un plateau et sur la table du salon, elle s'installe confortablement sur le canapé avec son livre sur les souris, plus particulièrement la page trente-neuf, « Considérations en matière de logement ». Il ne peut tout simplement pas continuer de vivre dans l'évier – même pour le peu de temps qu'il lui reste avec elle à Westminster Crescent. L'aquarium dans le patio a une fêlure, et Helen a envisagé de mettre du scotch dessus,

mais des fragments de verre pourraient se loger dans ses pattes. De si petits morceaux seraient impossibles à retirer, même pour un chirurgien expérimenté et équipé d'une loupe.

Helen lit aussi le chapitre sur les « Enclos secondaires », mais il n'y a rien de pertinent pour elle en tant que parent adoptif. Si elle pouvait trouver un autre aquarium, ce serait parfait. Mais trouver sa juste place dans la maison est aussi important que les dimensions. Pas de courant d'air, pas d'exposition directe au soleil, pas de poussière, et pas de changements soudains d'humidité ou de température, d'après le livre. Quand l'air atteint 37°, une souris commence à mourir.

Après le petit déjeuner, Helen

s'aperçoit qu'elle a raté le journal et la météo. La radio est bien allumée, mais elle était complètement absorbée par sa lecture. Ce qui l'intéresse le plus, c'est la section sur les humeurs des souris, particulièrement leur réticence à mordre toute chose qui ne soit pas de la nourriture, et comment les bruits inattendus peuvent interrompre leur fonction cardiaque. Des créatures tellement craintives.

Au bout d'une demi-heure, Helen se lève. Va dans la cuisine. Se tient au-dessus de la boîte. A une idée. Échange ses chaussons écossais contre des chaussures et enfile un manteau sur son gilet. Se prépare à sortir. Elle ne peut pas y croire elle-même. Bientôt, elle courra des marathons.

Avant de quitter la maison, elle décroche le téléphone et compose à nouveau le numéro du refuge. Mais ça sonne dans le vide sans lui donner la possibilité de laisser un nouveau message.

Avec une sensation de lourdeur qu'elle ne parvient pas à associer à quelque chose en particulier, Helen boutonne son manteau. Après avoir vérifié la clé, elle sort – et agrippe le clapet de la boîte aux lettres en tirant la porte d'entrée doucement pour la fermer avec un clic sourd.

Elle n'a pas pris de sac parce qu'elle n'a pas l'intention de rapporter ses achats à la maison. Il ne pleut pas mais tout est imbibé de l'orage de la nuit précédente. Comme c'est douloureux pour elle de monter la col-

line vers la ville deux jours d'affilée – mais quel soulagement ce sera de pouvoir de nouveau utiliser l'évier.

Dehors, l'air est frais et le ciel si bleu qu'il semble peint. De grandes flaques sont ponctuées de feuilles tombées.

Helen escalade la colline.

Dépasse l'école, puis la bibliothèque.

Devant The Butcher's Arms, deux plantes en pot sont couchées sur le côté. L'un des pots est intact, tandis que l'autre est fendillé, et répand de la terre comme du sang granuleux sur le trottoir. Un tuyau d'évacuation gris pend au-dessus des fenêtres Tudor. Plus loin dans la rue, un arbre est tombé. Malgré le carnage, la ville est calme, à l'exception des commerçants réunis en petits groupes,

qui se désignent des choses autour d'eux.

Lorsque Helen atteint enfin sa destination, elle trouve la porte maintenue ouverte par une cale en caoutchouc. Elle s'approche du comptoir et trouve le propriétaire en train de taper quelque chose sur sa caisse.

Helen défait les boutons de son manteau. « Il fait très chaud ici. »

« Cela doit être les radiateurs, madame. Il faut que je les teste, parce qu'une fois sur deux ils sont abîmés pendant le transport en bateau. J'espère que vous ne venez pas pour des balais ou des sacs-poubelle parce que j'ai tout vendu. J'ai vu passer la terre entière depuis que j'ai ouvert à huit heures. Quel orage on a eu ! »

« J'ai besoin d'un aquarium »,  
annonce Helen. « Assez grand. »

« Voilà ce que j'appelle un hobby  
intelligent. Eau douce ou salée ? »

« Pardon ? »

« C'est pour des poissons rouges ou  
des poissons tropicaux, madame ? »

« Rien de ce genre... J'en ai besoin  
pour autre chose. »

L'homme derrière le comptoir  
s'approche d'elle : « Je peux vous  
demander pour quoi, à part des ani-  
maux aquatiques ? Je parie sur un  
genre de jardinage expérimental.  
Vous avez l'air d'avoir le profil. »

Avant qu'Helen ne puisse répondre,  
le visage de l'homme s'éclaire. « Vous  
êtes déjà venue chercher des pièges à  
glu ! » Une main charnue est tendue  
à Helen. « Ravi de vous revoir. Je

m'appelle Cecil Parks », dit-il. « Alors, comment ça s'est passé avec le petit bougre ? »

Helen se sent rougir.

« Avez-vous attrapé quelque chose, madame ? »

« À vrai dire, oui. »

« Ces pièges sont très efficaces, n'est-ce pas ? Quoique la souris soit souvent capturée vivante, ce qui est malheureux. »

« C'est plus que malheureux, M. Parks... c'est criminel. Ces *choses* à glu devraient être illégales. »

Cecil s'éclaircit la gorge. « Pour être honnête, madame, je me suis assez peu penché sur le sort des souris... »

Il est interrompu par un bruit mouillé de chaussures humides. Quelqu'un qui entre dans le magasin.

« Je peux vous aider, mon petit gars ? » appelle brusquement Cecil. « Non, je regarde juste, bonjour », répond une voix jeune.

Cecil fronce les sourcils en observant le garçon, qui tripote quelque chose sur une étagère dans le dos d'Helen.

« Pardon, madame... vous disiez ? »

« Oui, M. Parks, sachez que les souris ont des émotions, c'est pourquoi je suis étonnée qu'un homme avec votre sens moral et votre sensibilité vende des objets aussi barbares que ces pièges à glu. » Elle s'interrompt pour voir sa réaction et peut voir qu'il est touché. « L'expérience m'a appris, Cecil, poursuit doucement Helen, que la seule chose

décente serait de vendre le genre de systèmes qui permet de capturer la souris vivante, puis de la relâcher dans son habitat naturel. »

Avant qu'il ne puisse répondre quoi que ce soit, le client se déplace dans un autre rayon.

« Excusez-moi », dit Cecil, suivant le bruit des chaussures mouillées du garçon.

Un instant plus tard, le vendeur est de retour. « Il est parti. Un bon à rien, si vous voulez mon avis. Alors, concernant cette histoire de souris, si je fais ce que vous dites, auriez-vous la gentillesse de m'indiquer ce que je suis censé répondre à mes clients quand ils viennent chercher des pièges à souris parce que les rongeurs dévorent leurs provisions

jusqu'à chasser les habitants et font leurs besoins là où ils cuisinent ? »

« Vous êtes l'unique autorité en termes de quincaillerie dans cette ville, M. Parks, et si vous expliquez comment les pièges humanistes fonctionnent, les gens vous écouteront. »

« Ils sont chers... »

« Pas sur le long terme..., Helen réfléchit debout, parce que contrairement aux pièges à glu ou aux tapettes, ceux-là peuvent être réutilisés. »

Cecil se tapote le menton du bout des doigts. « Mais qu'est-ce que je vais faire de tout ce pan de mur ? »

« Mettez-y avec des trucs pour les poissons ! Un "hobby intelligent", comme vous dites. »

Le gros vendeur croise les bras. Sourit à la vieille femme qui lui fait

face. « Centre d'approvisionnement aquatique de Cecil », dit-il, en lisant les mots sur une pancarte imaginaire. « Nourriture, filtre, poissons, et aquariums de luxe. Qu'est-ce que vous en pensez ? »

Helen ferme les yeux. « Ravissant ! »

« Vraiment ? »

« Oh, oui, et pensez aux revenus que vous allez générer quand davantage de gens vont s'intéresser aux poissons. »

« Je pense qu'on tient peut-être une piste, madame... »

« Cartwright... Helen Cartwright. »

Cecil recule d'un pas. « Cartwright ? Vous ne seriez pas la fille du professeur qui est partie en Australie ? »

Helen ne s'était pas attendue à ça,

et bien que ses lèvres bougent, elles ne prononcent aucun mot.

« C'est votre père qui m'a appris à lire, Mme Cartwright ! C'était très dur, *très* dur au début, mais chaque jour après l'école, je restais une heure avec votre père. Cela a pris six mois ! La plupart des gens auraient abandonné. C'était en... hmm... laissez-moi réfléchir... 1986... Oui, parce que Maradona avait fait ce truc de handball pendant la Coupe du monde. »

« C'est l'année où mon père a pris sa retraite. »

Le vendeur grimace. « Pas à cause de moi, j'espère. »

« Il a été obligé, M. Parks, c'était obligatoire à cette époque quand on atteignait un certain âge. J'étais

déjà en Australie depuis presque trente ans à cette époque. »

Il siffle. « Trente ans... votre père parlait de vous en permanence ! Et maintenant vous êtes là, debout devant moi, dans mon magasin, à me demander de prendre en compte le destin des souris ! »

Le bras gauche d'Helen devient insensible. Elle cligne rapidement des yeux tandis que le vertige rend la pièce liquide.

« Vous êtes un peu pâle, Mme Cartwright. Venez derrière prendre une tasse de thé. »

« Je ne peux pas », gémit-elle, en essayant de serrer le poing. « Vous avez des clients... »

« Il n'y a personne d'autre que nous. Allons derrière et asseyons-nous. »

Cecil emmène Helen à l'arrière du magasin, où il prend son manteau et pose son sac à main sur une petite table. Il y a des cartons encore fermés et des décorations de Noël empilées sur le dessus, et un amoncellement de calendriers de l'Avent dans de la Cellophane. L'homme remplit une bouilloire argentée au robinet d'eau froide et l'allume.

« Je voulais embaucher quelqu'un, mais je n'arrive pas à trouver la bonne personne... voyons voir, il doit y avoir des biscuits quelque part... »

« Oh, ne vous embêtez pas pour moi, je vous en prie... J'irai très bien dans une minute. »

« Non seulement il m'a appris à lire, Mme Cartwright, mais votre père me donnait des sandwichs, que votre

mère apportait à l'école pour qu'ils soient frais. »

Helen imagine sa mère âgée dans son tablier à carreaux, découpant les croûtes. « Laissez-moi deviner, Cecil. Rillettes de poisson ? Fromage et cornichons ? »

« C'est ça ! Mon propre père vivait séparé de la famille, tout là-haut dans le Lancashire, et ma mère travaillait de longues heures à la distillerie à fabriquer des bouteilles. Mais tout a fermé depuis des lustres. »

Helen commence à se sentir de nouveau elle-même. « Nous nous sommes cachés là pendant la guerre pour éviter les bombes. »

« C'est ce que j'ai entendu dire. Les caves descendaient jusqu'aux enfers. C'est devenu une station pour

les poids lourds maintenant, avec un restaurant ouvert toute la nuit et une douzaine de pompes à essence... Ils ont même des douches pour les chauffeurs et une station de lavage de camions. »

Quand la bouilloire est chaude, Cecil ouvre une petite boîte et attrape quelque chose dedans avec ses doigts.

« Cela vous va, du thé en sachet ? Je ne m'embête pas avec une théière puisque c'est juste pour moi d'habitude, même si ce serait certainement meilleur. »

Tandis que le thé infuse, le vendeur glisse des biscuits au chocolat, d'autres fourrés à la vanille, et quelques *digestives biscuits* sur une assiette ébréchée.

« Cela va nous remonter tous les deux, j'imagine. »

Helen boit son thé sans parler. La dernière fois qu'elle a été assise si près de quelqu'un, c'était dans l'avion pour Londres, il y a plus de trois ans.

Cecil casse un biscuit. « Je me rappelle votre père comme si c'était hier. Ses chaussures vernies et sa légère odeur de fleurs... comme du santal. »

Helen repose sa tasse. « Astor. C'était le nom de son after-shave. Je ne suis même pas sûre qu'ils le fabriquent encore. Vous avez des enfants, Cecil ? »

« Non, Mme Cartwright, je ne peux pas dire que j'en ai. J'avais quelqu'un, un partenaire. Mais... vous savez. »

« Non, dites-moi, Cecil. »

« Ils sont partis en Espagne. »

« Ils ? »

« Ben... Il est parti en Espagne, je devrais dire. Ibiza. Pour y vivre. »

Helen ne quitte pas Cecil des yeux.  
« C'est terrible. »

« Oh oui, je peux vous dire que ça m'a abattu sur le coup. Maintenant, je m'y suis fait bien sûr ; même si j'ai honte d'avouer que je l'ai cherché sur Internet, et que je ne trouve rien. Pas l'ombre d'un museau.

Helen soulève l'assiette pour offrir à Cecil un de ses propres biscuits. « C'est que ce n'était pas votre destin. »

« Vous pensez, Mme Cartwright ? »

« Bien sûr. Sinon, ça se serait fait, non ? »

Cecil glousse. « J'imagine que c'est vrai. J'avais les cheveux assez longs,

et c'était juste après que je les ai coupés. Je me demande toujours ce qui se serait passé si je n'étais pas allé chez le coiffeur ce jour-là. Si les choses seraient différentes. »

« Oh, Cecil, les gens ne se quittent pas pour des histoires de coupes de cheveux. C'était sans doute à cause de quelque chose qui lui était personnel, une raison que vous ne connaîtrez jamais. »

Cecil fouille les coins de la pièce des yeux, comme s'il cherchait la raison qui lui a échappé ces dix-sept dernières années.

« En tout cas, vous avez une belle affaire ici. Mon père aurait été fier de tout ce que vous avez accompli. »

« Vous pensez ? »

« Il n'aurait jamais passé autant de

temps avec vous s'il n'avait pas senti en vous de grandes promesses. »

Cecil ajoute de la crème anglaise sur l'assiette à biscuits.

« Je suis devenu très bon au boulingrin, Mme Cartwright. Et l'année dernière, j'ai été élu trésorier du club de quartier. Pas mal pour un gars qui n'a pas su lire avant ses treize ans. »

Helen hoche la tête avec approbation avant de croquer un biscuit rassis. « Notre terrain a sept pistes, Mme Cartwright. Sept ! »

« Est-ce que c'est beaucoup ? »

« Disons que c'est le plus grand établissement de boulingrin au nord d'Oxford et au sud de Southampton. Il a été fondé en 1921. Vous devriez venir voir un samedi. Il y a un salon de thé, une petite sélection de gâteaux,

de ravissants fauteuils club, bien sûr, et une bibliothèque complète de revues bimensuelles, vieilles de plus d'un siècle. Nous menons actuellement une campagne d'adhésion pour les médecins et infirmières du nouvel hôpital Meadowpark. La pratique du boulingrin réduit les niveaux de stress, ça a été scientifiquement prouvé. »

Lorsque le thé dans sa tasse a refroidi, Helen se lève et sourit à Cecil.

« Et si vous me montriez les aquariums que vous avez, Cecil, je dois bientôt rentrer. »

« Eh bien, je ne garde pas d'aquariums en stock, à vrai dire, mais je peux en commander dans le format que vous désirez. »

« Oh mon Dieu, et combien de temps est-ce que ça va prendre ? »

« Je pourrais leur demander de se presser. Peut-être une semaine ? Mais l'orage d'hier risque de ralentir les choses. »

« Je crains que ça ne soit plutôt urgent. »

« Vous pourriez essayer l'animagerie à Banbury, ou aller à Oxford demain. »

« Je n'ai pas de voiture, et je ne pourrais pas le transporter en bus. »

« Pourquoi pas ? »

« À cause des gens dans le bus ! »

Cecil semble perdu puis il sourit.

« Très drôle. »

Le sol du magasin est brillant et vide.

« C'est assez paisible ici, n'est-ce pas ? » dit Helen.

« Maintenant oui, mais parfois j'ai dix personnes qui font la queue. Il faut absolument que je trouve quelqu'un. La demande de quincaillerie dans cette ville a tellement augmenté, j'ai commencé à ouvrir même les dimanches. »

« Les dimanches ? »

« Eh bien... tout le monde le fait maintenant, non, Mme Cartwright ? »

« Vous devriez mettre une annonce sur la vitrine, si vous avez besoin d'aide. C'est comme ça qu'on fait en Australie. »

Cecil pose son doigt sur ses lèvres.  
« Et si je pouvais vous avoir l'aquarium en trois jours ? »

Helen imagine une camionnette

du refuge se garant devant chez elle. Les visages des animaux sur le côté et le coffre plein de cages empestant le désinfectant et l'urine.

« Je n'en aurai probablement plus besoin d'ici là, M. Parks. »

« Attendez, j'ai une idée », dit-il en sortant un carnet défraîchi de sa poche. « Je dois livrer une tronçonneuse et de la corde dans un village près de Banbury, donc techniquement je pourrais y aller pour vous, acheter l'aquarium, puis vous le déposer sur le chemin du retour. »

Helen se mord la lèvre. Cela signifierait quelqu'un venant dans sa maison, ce qui n'est pas arrivé depuis qu'elle s'est installée. Mais ainsi elle aurait l'aquarium aujourd'hui.

« Ce serait très gentil, Cecil. J'aurai

du liquide sous la main pour vous rembourser. »

« Un chèque m'ira aussi, Mme Cartwright. Vous devriez être prudente avec le fait de garder du liquide à la maison avec tous les cambriolages... »

« Oh, je ne suis pas inquiète... Je n'ai rien à voler. »

Cecil prend un morceau de papier et un stylo sur le plan de travail. « Écrivez-moi votre adresse. Pardon de vous reposer la question, mais que comptez-vous faire de l'aquarium exactement ? »

Helen hésite. Choisit ses mots avec soin. « Vous verrez quand vous viendrez. Quelque chose d'un peu inattendu. »

Sur le chemin du retour, Helen s'arrête au supermarché pour acheter de la laitue, des myrtilles et des petits pois, des aliments susceptibles de plaire à une souris mâle, d'après le livre. En passant dans le rayon frais, Helen s'arrête, comme d'habitude, pour examiner les paquets de saucisses. Pendant quelques instants horribles, elle imagine le corps de Sipsworth, rose et cru, roulé sur un plateau et couvert de plastique transparent. Elle regarde autour d'elle les autres clients.

Comment n'a-t-elle jamais remarqué ça avant ?

Un ouvrier tenant une canette de Pepsi, un sachet de chips et un casque est en train d'examiner une sélection de produits à base de viande transformée.

Si les souris sont capables de donner et de recevoir de l'amour, raisonne Helen, est-ce que les cochons, les vaches et les poulets n'ont pas la même intelligence ?

Spontanément, elle s'éclaircit la gorge pour attirer l'attention de l'ouvrier, puis secoue la tête de gauche à droite en faisant une grimace. L'homme s'apprête à rire, avant de comprendre que la vieille femme essaie de le mettre en garde. Il opine du chef sagement, lève un pouce

dans sa direction tout en s'éloignant de la menace inconnue d'une tourte au porc et de la mystérieuse terreur d'un feuilleté à la viande.

Helen s'imagine dans le rayon du supermarché avec un panneau, le visage rouge, toisant qui que ce soit qui oserait choisir un produit carné. La police viendrait et l'escorterait vers la sortie. Au poste de police, ils lui apporteraient du thé et la rassureraient sur le fait que manger de la viande est naturel pour les humains. Nous sommes faits pour ça.

Mais Helen argumenterait.

La colère, la jalousie et la luxure ne seraient-elles pas alors naturelles suivant la même logique ? Toutes les actions sont-elles pour autant justifiables ?

« La vérité ne craint pas l'autorité ! » se rappelle-t-elle avoir lu dans un roman français. Elle pourrait le taguer sur les vitrines des boucheries au milieu de la nuit.

En traversant un rayon avec du chocolat d'un côté et des bonbons de l'autre, Helen continue son argumentaire dans sa tête.

Sans viande, explique-t-elle aux visages rassemblés, personne ne mourrait de faim. Ce serait plutôt le contraire. Davantage de gens pourraient être nourris. Ainsi, manger de la viande n'est rien de plus qu'un loisir cruel.

En descendant la colline, Helen sent la piqûre de sa colère bien-pensante s'évanouir avec l'effort de rentrer à

la maison. Mais une fois chez elle, elle va droit jusqu'au congélateur et sort toutes les tourtes au poulet. Les empile silencieusement sur le plan de travail pour ne pas réveiller la souris. Le placard vient ensuite. Au fond, il y a une conserve de corned-beef, qu'elle ajoute à la nourriture surgelée. Planant au-dessus de l'évier, Helen se penche vers la boîte à tourte, espérant apercevoir une patte, ou un museau, ou la rondeur furtive d'une oreille. Un éclair d'encouragement pour ce qu'elle s'apprête à faire.

« Si je ne suis pas prête à te manger », chuchote-t-elle dans le trou, alors moralement je ne peux pas non plus manger d'autres animaux. »

Une fois que le corned-beef et les tourtes surgelées ont rejoint tous les

autres produits carnés de sa cuisine dans un sac, Helen prend une cuillère de service en inox et un ouvre-boîte dans le tiroir puis file dans le jardin derrière. Pendant l'heure suivante, à quatre pattes, Helen creuse un grand trou. C'est difficile au début, mais sentir la terre passer à travers ses mains est satisfaisant tandis qu'elle empile les objets dans le trou. Helen se dit que ce qu'elle fait pourrait être vu comme le signe d'un problème mental lié à la vieillesse. Mais les gens peuvent aller se faire voir. Le seul inconvénient, pour elle, c'est que les végétariens vivent plus longtemps, d'après un documentaire de la BBC Two qu'elle a regardé la semaine dernière.

Quand la sonnette retentit deux

heures plus tard, Helen est endormie sur le canapé avec la télévision en marche. Un documentaire sur les cultures arables vient juste de se terminer. Helen se réveille en entendant son nom prononcé à travers la boîte aux lettres. Dans le hall d'entrée, une tache de blanc est visible à travers la vitre pleine de givre. Quand elle ouvre la porte, c'est Cecil, avec à ses pieds un nouvel aquarium en verre.

« Quand j'ai téléphoné, ils m'ont dit qu'il n'en restait qu'un, alors j'y suis allé tôt. »

« Vous avez fermé le magasin pour ça, Cecil ? »

« Disons que j'ai juste pris une pause déjeuner plus longue que la normale. Une autre raison pour laquelle je vais avoir besoin de quelqu'un...

Nous sommes en train de développer une culture de la livraison comme en Amérique. »

Helen s'écarte de Cecil, qui porte l'aquarium dans le couloir.

« Où voulez-vous le mettre ? »

« Sur le plan de travail de la cuisine... à côté de la huche à pain. J'ai déjà fait de la place... »

Helen ferme la porte et suit sa large silhouette.

Après avoir déposé l'aquarium, Cecil remarque une petite tête qui le regarde depuis une boîte en carton dans l'évier.

« Il est là en tant qu'invité, Cecil, donc je vous prie de ne rien dire de négatif. »

« Comme c'est inhabituel. Il a l'air plus curieux qu'effrayé. On dirait que

vous l'avez fait se sentir comme chez lui. »

« Eh bien, c'est seulement temporaire. Une femme de mon âge ne peut pas indéfiniment remplir sa bouilloire dans les toilettes du bas. »

Tandis que Cecil se tient là, une tasse de thé à la main, un biscuit dans l'autre, Helen essuie l'aquarium. Couvre le fond de papier toilette. Une par une, elle transfère les affaires de la souris de l'évier jusqu'à sa nouvelle maison. Comme Sipsworth n'est pas timide, Helen s'était attendue à ce que, en respirant l'arôme d'une nouvelle personne, il sorte de sa tanière. Mais depuis quelques jours qu'ils ont fait connaissance, Helen a aussi remarqué que Sipsworth a le sommeil profond.

« Puis-je voir le jardin, Mme Cartwright ? »

Pendant qu'elle se débat avec le loquet, Cecil dit : « Je peux réparer ça pour vous si vous voulez. »

« Je ne serai pas là assez longtemps pour en profiter, mais merci. »

« Vous déménagez ? »

Helen sourit. « Disons-le comme ça, une fois que cette histoire de souris sera réglée. »

Mais le commerçant est distrait par le jardin. « J'imagine que ça n'a pas été taillé depuis des années. Et moi qui pensais que vous aviez la main verte, Mme Cartwright. »

Là où s'arrêtent les pierres du patio et où commence la pelouse se trouve une petite pile de déchets. Une conserve de corned-beef vide

et des boîtes de tourtes au poulet vides. À côté, un monticule de terre récemment remuée.

Cecil shoote dans la conserve avec son soulier richelieu ciré. « On dirait que quelqu'un a fait du camping. »

Helen s'éclaircit la gorge. « Voilà l'ancien aquarium fêlé », indique-t-elle. « C'est comme ça qu'il est arrivé. Au fond de ce truc, avec toutes ses affaires entassées sur lui. »

Cecil se penche pour l'inspecter. « Si vous voulez, je peux le sortir pour vous. Les éboueurs passent demain. »

« Oh, ça ne me dérange pas que ce soit là, Cecil. Je ne viens jamais ici. »

« Mais vous devriez ! C'est un charmant petit jardin. Vous pourriez même faire pousser des carottes

et des laitues pour cette Seigneurie dans l'évier. »

« Comme je vous l'ai dit, il ne va pas rester. Tout ceci est temporaire. Je suis en train de prendre des dispositions avec un refuge pour qu'on vienne le chercher. Est-ce que les animaux ne préfèrent pas être avec d'autres membres de leur espèce ? »

Cecil se frotte le menton. « Je ne me rappelle pas avoir déjà été un animal. »

« Je vous vois comme un castor », réplique Helen sur un coup de tête. « Très industrieux... Toujours en train de construire. »

Quand il rentre à l'intérieur, c'est au tour de Cecil de se débattre avec la poignée de la porte-fenêtre.

« Le cylindre a fait son temps. Et

il vous faut vraiment un bon verrou ces temps-ci avec tous ces cambriolages en plein jour. »

Helen est déjà dans le hall en train de compter des billets pour l'aquarium. Elle raccompagne Cecil jusqu'à la portière de sa camionnette blanche.

« Si votre père pouvait nous voir comme ça, Mme Cartwright... Je pense qu'il serait très heureux. »

De retour à l'intérieur, Helen doit s'arrêter dans les toilettes du bas pour se moucher. Elle se tamponne le coin des yeux. Quand elle revient dans la cuisine, Sipsworth sautille de haut en bas sur sa boîte à tourte.

Helen le regarde. « C'est de ta faute, tout ça, tu sais. J'espère que tu es fier de toi. »

Après un sandwich au fromage et une tasse de thé sucré, Helen arpente la maison, en essayant de décider où installer l'aquarium. Compte tenu de ce qu'elle a appris dans le livre sur les souris, il ne devrait pas être directement exposé à la lumière du soleil, ni dans un courant d'air. Finalement, il lui semble que l'espace devant le canapé est le meilleur endroit. C'est ombragé, chaud, et entouré de choses douces. Le seul inconvénient, c'est qu'il sera à côté d'elle quand elle regardera la télévision ou essaiera de se concentrer.

Helen se déplace doucement et avec précaution, mais ce n'est pas aussi lourd que l'aquarium cassé qu'elle a transporté il y a presque une semaine. Une fois l'aquarium en place avec ses jouets à l'intérieur, elle envisage d'appeler le refuge, puis décide finalement de s'accorder une petite sieste. Elle s'allonge sur le canapé et soulève ses pieds pour les installer sous un coussin. Attrape le *Radio Times* pour voir ce qui passe à la télévision aujourd'hui. Très vite ses yeux se ferment et elle les laisse faire.

Lorsque Helen se réveille, l'heure du dîner approche. La télévision est toujours allumée sur les programmes pour enfants, et jette une lueur agréable dans toute la pièce. Le

nouvel aquarium, avec tout le bazar à souris, trône sur le sol.

Helen se lève rapidement et va dans la cuisine, en se demandant quoi préparer. Jetant un coup d'œil dans le placard, elle entend du mouvement dans l'évier. Sipsworth est sorti et est en train de boire dans son bouchon de limonade.

« Il n'y a pas de télévision ce soir », dit-elle. « Seulement la radio, je le crains... un opéra italien en live depuis Covent Garden. »

Elle l'observe qui examine les différents éléments de nourriture étalés autour, puis se retourne vers le placard. Dehors, une douce pluie silencieuse rince les maisons et les jardins de Westminster Crescent.

Helen attrape une boîte de soupe à la tomate et allume le grille-pain.

« Oh, Len détestait l'opéra », dit-elle en ouvrant la huche à pain. « Il pensait que c'était juste une bande de gars chevelus en collants qui se crient les uns sur les autres. Mais les Australiens sont comme ça. Pourtant, il m'emmenait tous les ans à Sydney pour mon anniversaire, et il se mettait sur son trente-et-un. Ne fermait pas l'œil une seconde. Après sa mort, il y a eu un interlude de sept ans... et puis mon fils s'est mis à m'emmener à son tour. »

Le toast saute. Helen verse la soupe bouillante dans un bol. « Mais nous y allons en train, parce que mon fils n'aimait pas conduire. Même adulte, il ne voulait pas de voiture. "Tu ne peux

pas aller à pied à l'école", je lui disais. David était professeur en primaire, je te l'ai dit ? "Non, m'a-t-il répondu, mais je peux marcher jusqu'à l'arrêt de bus, Maman." Toujours réponse à tout. »

« Bien sûr, j'avais gardé la Jaguar de son père, une XJS argentée. Je la faisais rouler tous les six mois. Un Grec venait tôt du garage et roulait avec jusqu'au soir. Mais David n'en voulait pas. Il ne voulait même pas s'asseoir dedans. Il préférait les transports en commun à la voiture de son propre père. »

Helen mord dans son toast. Pour la deuxième fois de la semaine, elle le mange dans la cuisine.

« J'en ai eu des disputes avec mon fils au sujet de cette foutue voiture.

C'était comme s'il ne voulait pas connaître son propre père. »

Helen rince son bol. Se verse un verre d'eau et le boit d'une traite.

Une fois les plats et la casserole à l'envers sur un torchon, Helen monte et prend un long bain chaud. Elle est de retour en Australie, allant de scène en scène comme quelqu'un sur un tournage. « Où que tu sois, David, j'espère que tu pardonneras à ta vieille mère cette histoire de voiture. »

Elle se rappelle son regard après qu'elle l'avait humilié en lui reprochant son manque d'intérêt. Il avait essayé d'être sincère avec elle, et en retour elle l'avait admonesté.

Helen s'essuie les yeux avec le coin d'une serviette. « Mon gentil David. »

Puis, comme souvent dans les moments comme celui-ci, elle entend la voix de son fils venir de très loin, encourageant sa mère à se pardonner.

Dix minutes avant que l'opéra ne commence, Helen tire quelque chose du fond de sa penderie. Une robe vert et or avec des manches à revers, un décolleté, et un jupon plissé. Elle ne lui va plus depuis longtemps, et dans le miroir de la salle de bains son corps apparaît osseux et rabougri, comme si elle était la survivante d'une apocalypse.

Quand Helen entre dans la cuisine, Sipsworth saute dans sa boîte à tourte. Agite la patte comme un enfant faisant signe à un avion qui vole à basse altitude.

« Ne ris pas, dit-elle. Cela peut te

paraître ridicule, mais cette robe a été le comble du chic, autrefois. »

Helen tripote le tissu. La soie est comme un souffle chaud sur sa peau.

« J'ignore pourquoi je ne l'ai pas jetée au moment du déménagement. »

Elle boit un autre verre d'eau rempli au robinet des toilettes du bas puis allume la radio. L'orchestre est en train de s'échauffer, et le présentateur résume l'histoire de l'Opera House.

« Allez, viens, Sips... dit-elle en attrapant la boîte à tourte. J'ai une surprise pour toi. »

Elle le porte soigneusement, avec le bouchon de limonade plein d'eau. Une fois dans l'aquarium, il grimpe, renifle et touche tout avec sa patte

gauche ou droite pour s'assurer qu'il n'y a pas de danger.

« C'est comme ton ancien endroit, mais propre et sec. »

Mais après quelques instants, il saute au sommet de son château bleu, et veut ressortir.

« Je ne sais pas ce que tu essaies de dire, mais l'évier est à moi. »

Quand l'opéra commence, Helen baisse son chausson et Sipsworth saute dedans. Elle pose le chausson sur le cousin à côté d'elle, et Sipsworth reste là, apparemment satisfait, pendant la majeure partie du premier acte. Helen explique qui est qui et pourquoi tout le monde rit – ou qui est la fille qui a été kidnappée par erreur par les hommes de main du comte.

Pendant l'entracte, Helen porte le chausson dans la cuisine et prépare une tasse de thé. Elle remplit la bouilloire dans les toilettes du rez-de-chaussée tandis qu'un rire sort de sa bouche comme de petites fleurs. L'évier aura besoin d'un bon nettoyage, de toute façon, pense-t-elle, avant de pouvoir être utilisé de nouveau.

Avec quelques minutes devant elle, Helen coupe une petite tranche de fraise et la tend à Sipsworth dans le chausson.

« Pour te remonter le moral avant l'acte suivant. »

Lorsqu'il retourne le fruit dans ses pattes, Helen remarque que le jus rouge coule partout sur lui.

« Je crains qu'on ne fasse pas de

gants d'opéra à ta taille. » Avant que le rideau se lève pour le deuxième acte, Helen file jusqu'aux toilettes du bas pour prendre un peu de papier, qu'elle lâche dans le chausson.

« Si un jour on y va ensemble pour de vrai, dit-elle, on emportera un mouchoir, c'est un peu plus élégant que de se balader avec un rouleau de papier toilette. »

Helen les imagine assis au premier balcon ; Sipsworth regardant la scène du fond de son chausson, qui est en velours noir et pas en tissu écossais. Partout autour d'eux, les femmes sont en robe de soirée, les hommes en costume noir et chaussures en cuir verni. La moquette est épaisse et marcher dessus a quelque chose de luxueux.

« Et voilà Len... » dit Helen à voix haute. « C'est mon mari. »

Il revient des toilettes, mais il ne trouve pas la rangée. Helen lui fait signe et Len lève les yeux au ciel. Il est jeune, mais il n'a pas l'air jeune – parce qu'à chaque fois qu'elle l'imagine, ils ont le même âge.

« Tu sais ce qu'il m'a dit, Sipsworth ? Qu'être à l'opéra lui donnait l'impression d'être coincé dans une foutue grosse boîte de chocolats. »

De retour sur le canapé, Helen essaie de mettre Sipsworth dans sa nouvelle maison, mais il refuse de quitter le chausson. À l'acte final de *Rigoletto*, cependant – alors que le rideau est suspendu en l'air –, la souris s'approche d'Helen avec un morceau de papier dans la bouche.

Helen lui lance : « C'est le moment le plus dramatique de tout l'opéra italien et tu veux aller te coucher ? Exactement comme Len. Vous vous ressemblez comme deux gouttes d'eau, toi et lui. »

Alors que l'air de clôture de Gilda résonne à travers toutes les radios du Royaume-Uni, Helen dépose le chausson dans l'aquarium. Tenant toujours le papier dans sa bouche, Sipsworth se dandine avec fatigue dans sa boîte à tourte et disparaît par le trou.

Helen se mord les lèvres. « Attends un peu que les autres souris du refuge apprennent que tu as entendu *Rigoletto* au Royal Opera House avec Erin Morley dans le rôle de Gilda. Tu as de quoi être très fier. »

En montant l'escalier, Helen imagine les gens quittant le concert, marchant silencieusement dans les rues humides, montant dans des taxis ou se précipitant dans la bouche ouverte du métro.

Une fois couchée, Helen pense à Cecil.

Elle imagine ce à quoi doit ressembler sa vie au magasin, jour après jour. La solitude qu'il garde pour lui. Et ce moment où l'homme qu'il pensait être le grand amour de sa vie lui a expliqué qu'il partait en Espagne et ne reviendrait pas.

La vie qu'ils avaient connue ensemble était finie, sauf en souvenir.

En s'endormant, Helen voit Cecil dans son jardin.

Il fait chaud et sa chemise est

tachée de sueur sous les bras. Il taille les buissons et parle à Helen de tout et de rien, des fleurs, des abeilles et du vent.

**VENDREDI**

Le jour suivant est lumineux, un froid intense de fin d'automne émoussé par le soleil s'accumule dans les recoins de la maison d'Helen. Après avoir mis ses chaussons et accompli sa routine matinale dans la salle de bains, Helen descend l'escalier grinçant, curieuse de voir si Sipsworth a apprécié sa première nuit dans son nouveau foyer. Elle va dire à Tony en des termes clairs que Sipsworth vivra dans son aquarium au refuge, parce que les autres animaux risqueraient de lui faire du mal compte tenu de sa nature confiante.

En attendant que le toast saute, Helen pense encore à Cecil. Plus précisément à ce qu'il lui a dit concernant le potentiel de son petit jardin. Ce ne serait peut-être pas une mauvaise idée de débroussailler un peu, de tailler les buissons et les arbres en préparation du printemps.

Tandis qu'Helen allume la radio (le *Requiem* de Mozart), elle les imagine tous deux en train de prendre le soleil dehors. Sipsworth leur rend visite, lui qui n'a jamais respiré le parfum d'une rose à peine éclos. Elle imagine son museau plongeant dans la fleur. La radio de l'entrée fonctionne avec des piles, alors elle pourrait l'amener dehors sur un plateau avec quelques rafraîchissements.

Helen est surprise de trouver

Sipsworth réveillé en s'approchant de l'aquarium avec son assiette de toast. Peut-être qu'il s'adapte à son cycle du sommeil pour qu'ils puissent passer du temps ensemble avant son départ ?

Mais quand elle regarde à l'intérieur, la poitrine de la souris se soulève violemment. Ses yeux se sont rétrécis – pas comme il le fait en louchant après s'être levé, mais avec un effort visible qui suggère qu'il a du mal à respirer.

« Mon Dieu ! » s'exclame Helen, en posant rapidement son assiette. Elle retourne en catastrophe dans la cuisine et découpe une tranche de fraise qu'elle apporte et tient devant son museau, en espérant que cette respiration lourde est quelque chose qu'il

peut contrôler, et qu'une friandise la fera passer. Mais il se détourne, sa petite bouche continuant de s'ouvrir et de se fermer comme celle d'un des chanteurs de la veille.

Helen fonce dans l'entrée, allume la radio (*Les Capulet et les Montaigu*) et tire l'annuaire d'un placard. Elle feuillette jusqu'à trouver la bonne section, cherche avec son doigt un numéro d'urgence dans l'une des annonces encadrées, puis compose le numéro.

« County Vet Services, que puis-je faire pour vous ? »

« Mon animal fait une sorte de crise respiratoire et a besoin de soins urgents. »

« Je suis désolée de l'apprendre », dit la femme. « Quelle sorte d'animal et quel âge a-t-il ? »

« Une souris. Âge inconnu. »

« Oh, je suis vraiment désolée, madame, mais nous ne prenons pas en charge les animaux exotiques. »

« Pour l'amour de Dieu ! » explose Helen. « Comment un animal qui habite dans tous les coins d'Angleterre peut-il être *exotique* ? »

« Je suis navrée, notre cabinet ne reçoit rien de plus petit qu'un lapin. Mais je peux vous donner les numéros des cabinets de chirurgie qui consultent pour des animaux exotiques à Oxford et Londres. »

« Passez-moi le vétérinaire », dit Helen. Sa main tremble. « Laissez-moi parler au vétérinaire. »

« Elle n'est pas là pour le moment, malheureusement. »

« Alors pourquoi prenez-vous les appels ! »

« Pour noter les rendez-vous, madame. Pour plus tard. »

« Très bien, donnez-moi le numéro de quelqu'un, vite ! »

« Où est-ce que vous... »

« Oxford... mais même ça c'est trop loin pour une souris dans son état. »

Helen écrit le numéro et raccroche sans dire au revoir.

Quand elle téléphone au cabinet de Beaufort Street à Oxford, un répondeur se met en marche.

« Vous êtes... » déclare solennellement Helen, « complètement et totalement inutiles. »

Mais à peine raccroché, le télé-

phone sonne. Helen l'arrache de sa base.

« Allô ? Allô ? »

« Ah, oui, Mme Cartwright, ici Tony de Pet Safe... »

« OH, VA TE FAIRE FOUTRE, TONY ! » Helen raccroche violemment le combiné puis fixe le téléphone, le défiant de sonner de nouveau.

Elle s'étonne elle-même de perdre sa contenance. Même quand la police lui avait expliqué ce qui était arrivé à son fils en traversant la rue, elle était restée là à hocher la tête. Un des officiers avait fait du thé. L'avait fait asseoir et aidée à le boire. Le corps de son fils était à l'hôpital, et elle allait devoir confirmer qu'il s'agissait bien de lui. Mais elle n'avait pas renversé une goutte de thé, pas une seule.

Helen se rend compte que c'est peut-être sa première explosion publique depuis que les bombes sont tombées sur sa ville quand elle était enfant. Oh, la furie qu'elle avait ressentie alors, tandis que le ciel vibrait du rythme d'un avion ennemi en approche.

Mais la dernière chose dont Sipsworth a besoin à cet instant, comprend Helen, c'est de l'entendre s'énerver. Comme tous les enfants, il risquerait de penser que c'est sa faute.

Helen fait alors quelque chose qu'elle n'a pas fait depuis des années. Elle se tient très immobile pendant dix secondes. Respire. Détend complètement sa mâchoire. Et une fois la mâchoire détendue, la langue

se ramollit. Ses mains cessent de trembler. Sa vision se précise et Helen peut sentir son esprit émerger du brouillard de la vieillesse, comme Excalibur sortant du lac. C'est comme si cette soudaine urgence après trois décennies avait aiguisé ses anciennes compétences.

Elle va calmement jusqu'à la cuisine, prend un papier et un crayon à côté de la huche à pain, et retourne rapidement dans le salon. Sipsworth a toujours des difficultés à respirer, alors Helen s'assied à côté de lui sur le canapé, pour compter les inspirations qu'il prend sur soixante secondes, puis en le multipliant par son volume pour mesurer sa respiration. Elle cherche dans l'aquarium une cause possible de blessure, comme un mor-

ceau de colle avalé sur le rabat de la boîte à tourte. Elle scrute aussi ses jouets, jugeant leur texture, cherchant des traces de sang. Helen fait cela posément et deux minutes plus tard, elle est de retour dans l'entrée et au téléphone.

« Accueil de Meadowpark Hospital, bonjour. Quel service essayez-vous de joindre ? »

« Cardio-pulmonaire, je vous prie. »

« Oui, tout de suite. »

Après quelques instants d'attente, une autre voix. « Bonjour, vous êtes au département cœur et poumons. »

« J'ai besoin de parler au médecin-chef. »

« Le Dr Jamal est en réunion, est-ce que je peux vous aider ? »

« Peut-être », dit Helen froidement. « Je suis chez moi avec un ami qui a une violente attaque respiratoire et a besoin d'aide. »

« Pouvez-vous me décrire ce que vous voyez ? »

« Une utilisation des muscles accessoires, une tachypnée, et une possible tachycardie. »

« Des vertiges, ou une perte de conscience ? »

« Niveau de conscience inconnu », poursuit Helen. « Le patient semble actuellement éveillé et en possession de ses moyens, mais je ne suis pas sûre que les voies respiratoires soient pleinement fonctionnelles. »

« Donnez-moi votre nom et votre adresse. Nous avons notre propre

service d'ambulances et j'envoie des infirmiers à votre domicile. »

« J'ai déjà commandé un taxi », ment Helen. « Ce sera plus rapide. »

Avant que la femme n'ait le temps de parler, Helen raccroche le téléphone et attrape son manteau. Le téléphone sonne mais elle l'ignore.

Ce n'est pas à cause de l'embarras d'une ambulance s'arrêtant devant la maison – lumières et sirènes à fond –, mais à cause de ce qui pourrait se passer quand on comprendra que le patient ne fait que douze centimètres de haut et est couvert de fourrure.

Après avoir appelé un taxi, Helen se tient dans l'entrée en réfléchissant : doit-elle emmener Sipsworth avec elle ou le laisser là ? Le risque,

c'est que la sécurité lui refuse l'entrée quand ils remarqueront ce qu'elle a dans son chausson.

Quand Helen retourne le voir, Sipsworth s'est déplacé dans un coin de son aquarium et essaie de se couvrir de morceaux de papier toilette. Un instinct naturel, soupçonne Helen, pour se protéger des prédateurs tant qu'il est diminué. Elle ferme les rideaux, remplit son bouchon d'eau, et se penche dans l'aquarium pour qu'il puisse la voir distinctement. Ce n'est pas la première fois qu'elle est dans une telle situation. Et comme sur une scène de guerre, c'est facile d'être fort sur le moment, mais le silence qui suit est déchirant.

« Je veux que tu fasses de ton mieux pour respirer », ordonne-t-elle.

« Ne t'inquiète de rien d'autre. Détends-toi et concentre-toi sur le fait de respirer. Je pars chercher de l'aide. »

Elle prend un petit mouchoir à fleurs dans sa poche et le place dans l'aquarium. « Pour que tu ne m'oublies pas. » Elle se rappelle ce geste, vu dans un film, tard un soir sur la BBC One, *Le Patient anglais*.

Quand le taxi arrive, Helen est déjà au bord du trottoir et fait signe des deux mains. Au volant, un grand homme est en train de manger.

« Hôpital Meadowpark, aussi vite que vous pouvez ! »

Le chauffeur jette son sandwich sur le siège passager et un morceau de tomate vole dans les airs.

La voiture fait une violente em-

bardée tandis qu'il passe les vitesses. Le chauffeur de taxi porte un bracelet en or, et sur son bras sont tatouées les initiales E.M. ainsi qu'une date, dans une écriture pleine de fioritures. Lorsqu'ils s'approchent de la ville, le chauffeur fait des appels de phare à tous ceux qui respectent les limitations de vitesse et – après avoir vérifié qu'aucun véhicule n'arrivait – grille les feux rouges en klaxonnant. Un instant plus tard, alors qu'il double une camionnette du mauvais côté de la route, le reste de son sandwich tombe au sol. Il l'ignore. Les piétons qui font du shopping s'arrêtent pour regarder.

« Accidents et urgences, mademoiselle ? »

« Non, non, juste l'accueil général,

si vous savez où c'est. » « Reçu cinq sur cinq », dit-il, en évitant une chaise roulante électrique sur la piste cyclable. Un désodorisant pendu au rétroviseur intérieur se balance sauvagement. Helen se demande s'il ne risque pas de se le prendre dans le visage.

Quand ils s'arrêtent brutalement devant l'entrée, Helen tend au chauffeur un gros billet et lui dit, « ce sont des gens comme vous qui nous ont permis de gagner la guerre ».

Helen court jusqu'à l'accueil et demande où est l'aile cardio-pulmonaire.

« Les heures de visite ne commencent pas avant... »

« Je suis médecin », dit Helen.  
« Et c'est une urgence. »

« Très bien », dit la jeune femme.  
« Suivez la ligne orange au sol, puis prenez l'ascenseur jusqu'au cinquième, là-bas, ils peuvent accélérer l'accréditation. »

Les portes s'ouvrent sur un poste d'infirmière et le bruit général de l'hôpital, des machines et du cliquetis

de chariots qu'on fait rouler entre les services.

Helen est la seule à ne pas porter de blouse médicale. Quelqu'un la hèle de l'accueil. « Puis-je vous aider ? »

« J'espère », dit-elle en s'approchant. « J'ai besoin de matériel pour m'occuper d'un compagnon retenu à la maison. »

L'infirmière dévisage Helen un moment, puis son regard s'adoucit. « Eh bien, j'aimerais avoir une amie comme vous », dit-elle joyeusement. « Je m'appelle Kathy. Pourquoi ne m'en dites-vous pas plus sur ce qui vous amène ? »

Helen inspire lentement. Elle doit rester calme. « Il me faut juste quelques petites choses et puis je m'en vais. »

« Avez-vous essayé Boots Chemists sur High Street ? Ils devraient être ouverts à cette heure-ci et ils ont plein d'articles qui peuvent vous aider à soigner quelqu'un à domicile. Je peux faire une liste pour le pharmacien, si vous voulez. »

« Non, non », dit Helen, en écartant la proposition d'un revers de main. « Une pharmacie n'a rien de ce dont j'ai besoin. »

À côté d'elles, une infirmière s'arrête de taper pour les écouter.

« Oh je vois », dit Kathy, en sortant une feuille de papier et un stylo pour la vieille femme devant elle. « Pourquoi ne faites-vous pas une liste vous-même, dans ce cas ? Nous avons toujours quelques bandages

et des choses qui traînent, si ça peut vous aider à aller mieux. »

Helen écrit rapidement. Deux autres infirmières se sont approchées et observent la scène avec amusement.

« Voilà », dit Helen en tendant la liste complétée. « J'ai besoin de tout cela. Tout. » Elle ouvre son sac. Sort une liasse de billets de cinquante. « Peu importe le prix. »

Après avoir lu pendant quelques instants, Kathy se lève. Son ton est maintenant grave. « Je crains que la moitié de ces choses ne soient des substances contrôlées. »

« Oui, oui, je sais », dit Helen, sortant une vieille carte professionnelle laminée de son sac. « Mais je suis médecin. »

L'infirmière prend la carte. Regarde la photo d'une femme dans la fin de sa cinquantaine, puis la personne qui se tient debout devant elle. « Dre Helen Cartwright », lit Kathy à voix haute. « Chef du service de cardiologie pédiatrique, Sydney General Hospital. »

« C'est exact. Je ne suis pas juste une vieille dame, finalement. »

« Cartwright... » dit lentement Kathy. « Helen Cartwright... pourquoi votre nom me paraît-il si familier ? »

« La valve à tige aortique Cartwright. Je l'ai inventée en 1983. » Les infirmières qui jusque-là écoutaient sont maintenant en train de la fixer. « Nous avons eu un chapitre entier sur vous à l'école d'infirmières », dit l'une. « Mais je pensais que vous étiez... »

Helen lève un sourcil. « Morte ? Pas tout à fait. »

Kathy repose la carte et les autres la scrutent. « Le Dr Jamal est déjà parti faire ses visites, dit-elle à Helen, mais je vais aller le chercher. »

« Merci, infirmière. J'aurais aimé avoir quelqu'un comme vous dans ma propre équipe. »

Kathy pose un doigt sur son menton comme si elle se souvenait de quelque chose. « Vous ne seriez pas la personne qui a appelé il y a quinze minutes ? Pour dire que vous veniez en taxi ? »

« Oui, c'était moi. »

« Le patient n'est pas avec vous ? »

« Non, je l'ai laissé à la maison. »

« Mais pourquoi ? »

« Faites-moi confiance, Kathy,

c'était mieux pour lui de rester dans sa chambre. »

L'infirmière de l'accueil hoche la tête et se met en route.

Helen se demande comment Sipsworth se sent, seul à la maison.

« Je ne m'apprêtais pas à dire que je pensais que vous étiez morte », la rassure l'infirmière près de l'accueil. « Mais que je pensais que vous étiez australienne. »

Helen lui sourit. « Je suppose que je le suis, d'une certaine façon. »

L'environnement, les bruits et les odeurs lui rappellent les nombreux détails de son ancienne existence. Helen commence à se sentir de nouveau compétente, confiante dans le fait de pouvoir administrer

un traitement pour sauver la vie de sa souris.

Après quelques minutes, Helen voit un homme qu'elle suppose être le Dr Jamal. Mon Dieu, mais c'est un gamin, pense-t-elle. Il s'avance vers elle en étudiant sa liste. Une fois face à face, Helen constate qu'il est effectivement très jeune pour un poste aussi important. Il est probablement intelligent et avec un peu de chance, fier – ce qui réduirait ses chances de se détourner d'un cas difficile.

« C'est une liste conséquente, docteur Cartwright », dit-il. « Est-ce que votre ami ne serait pas plus à l'aise ici avec nous ? »

« Je ne suis pas sûre qu'il soit adapté à ce genre d'endroit. »

« Le problème, c'est que je ne peux pas vous fournir ce matériel... bien que vous soyez une chirurgienne célèbre, nous sommes à l'hôpital. Vous n'êtes pas habilitée à exercer au Royaume-Uni, et c'est beaucoup de paperasse et de règles à suivre pour un simple litre d'oxygène. »

« Je vous ramènerai la bouteille d'oxygène et le régulateur, si c'est ce qui vous inquiète. »

Le Dr Jamal la dévisage pendant un moment et Helen devine qu'il réfléchit.

« Pourquoi n'allons-nous pas dans la cafétéria du staff. Ils ont du café et nous pourrions parler. »

« Mais je suis pressée... »

Il se penche, et à voix basse il dit, « je comprends ça, docteur Cart-

wright, mais j'ai besoin d'en savoir davantage si je dois vous *aider*. » Helen suit le Dr Jamal jusqu'aux ascenseurs. Dans une pièce, elle peut entendre un gémissement. Dans une autre, quelqu'un regarde la télévision. Helen reconnaît la voix du présentateur. Le corridor sent le pain grillé et le jus d'orange. Le Dr Jamal appuie sur le bouton de l'étage et les portes se ferment.

« J'utilise la valve Cartwright depuis mon internat. Je n'arrive pas à croire que la docteure qui l'a inventée est dans l'ascenseur avec moi. Maintenant, il est question de valves imprimées en 3D à partir des cellules du patient lui-même, qui grandissent avec le destinataire. »

« C'est un monde différent, doc-

teur Jamal, dans lequel je suis sûre que vous laisserez une trace. »

La cantine du personnel est propre et bien éclairée. Il y a des sandwiches et des fruits dans des vitrines réfrigérées, ainsi qu'un présentoir de chips et de barres énergétiques.

Quand ils arrivent à la caisse avec deux boissons chaudes, le Dr Jamal présente Helen comme l'une des cardiologues les plus célèbres au monde. L'homme derrière le comptoir se frappe la poitrine. « C'est bon à savoir, avec mon cœur fragile. »

Une fois assis, le Dr Jamal l'interroge sur le patient. « Est-ce que c'est votre moitié, docteur Cartwright ? »

« Non, non », dit Helen, essayant de trouver les bons mots. « Mais dans la mesure où ça peut jouer sur

le pronostic, je devrais sans doute préciser qu'il est assez petit. »

Le Dr Jamal semble soudain préoccupé. « Pédiatrique ? »

« Plus petit... »

Il se redresse. « Un nouveau-né ? »  
Il y a de la panique dans sa voix à présent. « Non, non, rien à voir. Le patient est naturellement petit parce qu'en fait, il s'avère être une souris. »

Mohammad Jamal, MU, un médecin récompensé, qui a été formé à l'University College de Londres, puis a servi comme infirmier militaire, avant de voyager pendant deux ans à travers des villages dans trois pays en voie de développement avec Médecins Sans Frontières – un médecin qui pense sincèrement avoir vu une plus grande variété de cas que n'importe

lequel de ses pairs entre Londres et Édimbourg – est complètement stupéfait.

Enfin, il parvient à parler. « Une souris ? » « C'est exact », dit Helen. « *Mus musculus.* »

Le Dr Jamal regarde ses mains. « Je vois, je vois... ces choses sur la liste sont pour votre ami qui est une souris... »

« Exactement. Et notre patient souffre manifestement d'une forme de maladie pulmonaire obstructive du rongeur, qui cause des bronchospasmes et de l'hypoxie. »

Le Dr Jamal prend une profonde inspiration et scrute la liste dans sa main. « D'où la bouteille d'oxygène, l'albutérol et le bromure d'ipratropium. »

« N'importe quel bronchodilatateur fera l'affaire, docteur Jamal. Et le bromure d'ipratropium est indiqué pour le traitement du bronchospasme réversible. »

Le Dr Jamal se frotte les yeux. « Mon Dieu, si je pouvais vous obtenir ces choses, et je ne dis pas que je le peux, juste dans l'hypothèse où je le pourrais, docteur Cartwright, comment géreriez-vous le dosage, et comment prévoyez-vous d'ajuster le masque à oxygène ? » Il secoue la tête. « Je pense qu'une canule nasale serait inutile. »

« Oui », admet Helen, « à moins de pouvoir la modifier. »

Le Dr Jamal sort son téléphone et scrolle quelques instants. Finalement, il tourne l'écran vers Helen.

« D'après ce que vous m'avez dit et selon ce blog sur les souris, ça semble être un mycoplasme pulmonaire, explique-t-il, que je soupçonne être une maladie évolutive. Mais nous ne pouvons en être sûrs sans analyse sanguine. »

« Non, docteur Jamal, ce n'est pas possible... une aiguille le tuerait – imaginez quelqu'un qui vous piquerait avec une foutue perche de saut à la perche ! »

« Eh bien... » poursuit le Dr Jamal, en regardant toujours son téléphone. « Si c'est juste une infection respiratoire, un antibiotique l'en débarrassera en quelques jours, d'après [TheDailySqueak.com](http://TheDailySqueak.com). » Il dévisage Helen, touche la manche de son man-

teau. « Ma question va vous sembler idiote... »

« Il n'y a pas de questions idiotes, docteur Jamal, seulement des réponses idiotes. »

« Eh bien, j'allais vous demander si vous aviez envisagé d'emmener votre souris chez un vétérinaire ? »

« Les souris sont classées comme des animaux exotiques, et le cabinet le plus proche est à Oxford, et c'était fermé quand j'ai téléphoné, sans numéro d'urgence sur leur répondeur. »

Le Dr Jamal soupire d'agacement. « Pas de numéro d'urgence ? Quel manque de professionnalisme. »

« Je savais qu'en venant ici, je trouverai quelqu'un de bien. Les car-

diologues ont toujours été la crème de toutes les écoles médicales. »

Le Dr Jamal s'éclaircit la gorge. « Le patient est-il actuellement à la maison ? » Helen hoche la tête. « Très probablement, toujours à bout de souffle. »

Le Dr Jamal compose un numéro sur son téléphone. « Kathy, c'est Mohammad, pouvez-vous biper le docteur McLaverty au niveau D et lui demander de finir mes visites à ma place ? Il n'y a que des choses de routine. J'ai besoin de deux heures. Oui. Je sais. C'est aujourd'hui ? Zut. Ça a toujours été aujourd'hui ? Bon. À quelle heure ? D'accord. Je serai de retour à temps. Encore une chose, Kathy : avons-nous toujours officieusement ce panier de médicaments

périmés sous les boîtes pour objets tranchants en cas d'accident multiple ? Merveilleux. Vous êtes un trésor, Kathy – je vous dois, genre, dix Starbucks. Oui, je suis avec la docteure Cartwright. »

Il tend le téléphone à Helen, puis sort un bipeur. « Lisez ce passage sur le mycoplasme pulmonaire. Finissez votre café et dites à Stanley à la caisse si vous voulez autre chose. Je serai de retour dans dix minutes avec des médicaments périmés et quelques masques à oxygène. Je ne sais pas comment nous allons gérer le dosage, cela dit. Peut-être pourrions-nous essayer d'aller voir le vétérinaire d'Oxford sur le chemin ? Il y a peut-être déjà des médicaments

pour ça, et si c'est le cas, nous pourrions nous en remettre à eux. »

Helen hoche la tête. « Et l'oxygène, docteur ? »

Le Dr Jamal prend une profonde inspiration. « Je garde une bouteille dans ma voiture pour les accidents de la route, que je vais vous laisser emprunter. »

Helen regarde ses mains. Elles tremblent. Le Dr Jamal les prend dans les siennes. « Si nous ne pouvons pas prendre soin les uns des autres quand c'est le moment, à quoi bon, n'est-ce pas ? »

Helen hoche la tête, mais garde les yeux fixés sur un petit bateau en céramique avec des cubes de sucre alignés dessus comme des passagers.

« Oh, et quel est le nom du patient, docteur Cartwright ? »

« Sipsworth », dit-elle, en touchant la poche dans laquelle son mouchoir est généralement roulé en boule. « Sipsworth Cartwright. »

La voiture du docteur est une Volvo noire qui sent la crème de luxe pour les mains. Helen le guide jusqu'à Westminster Crescent. À un feu rouge, le Dr Jamal compose le numéro du vétérinaire pour animaux exotiques d'Oxford. Le bruit de la sonnerie dans les haut-parleurs de la voiture est effrayant, mais Helen sait qu'elle est prête à tout supporter pour sauver sa souris.

« Oh, allô, bonjour. J'aurais voulu savoir s'il était possible de parler au vétérinaire quelques minutes ? Je suis le docteur Jamal, et je suis

le directeur du service de cardiologie de Meadowpark. Oui, bien sûr. J'attends. » Il se tourne vers Helen.

« Quel âge a Sipsworth ? »

« Aucune idée. »

« Si vous deviez deviner... »

« Mon livre dit que les souris vivent environ deux ans, donc j'estime qu'il a juste un peu plus d'un an. Il a de l'énergie – mais aussi de la sagesse. »

La voix d'une femme emplît soudain la voiture. « Docteur Jamal ? Ici Vicky Preston, cheffe vétérinaire. »

« Bonjour, docteur Preston. Je vous appelle de la part d'une... collègue qui a une souris mâle malade, d'environ treize mois, qui présente un souffle haletant, utilisation des muscles accessoires. Nous soupçonnons

une infection respiratoire ou peut-être un mycoplasme pulmonaire. »

« Je suis désolée. C'est un animal de laboratoire ou un animal domestique ? »

« C'est... un animal de compagnie. »

« Très bien, nous sommes les seuls spécialistes en rongeurs de la région, et nous serions contents de vous aider. Pourquoi ne proposez-vous pas à votre collègue de nous amener l'animal pour un examen ? Nous ne saurons pas si c'est un mycoplasme sans faire de tests en laboratoire. Quel est son niveau d'énergie habituel ? »

Helen lève le pouce en direction du Dr Jamal.

« Très bon. Rythme habituel pour une souris. »

« Alors quoi que ce soit, ce n'est pas systémique, tant mieux. »

« Et probablement pas congénital, » ajoute le Dr Jamal. Helen acquiesce d'un hochement de tête.

« Est-ce que l'animal se gratte de façon excessive ? » s'enquiert la vétérinaire.

Helen penche la tête de droite à gauche.

« Pas trop... Mais parfois, si je comprends bien... »

« Est-ce que votre collègue peut l'amener lundi matin ? Lorsque nous l'examinerons, nous vérifierons aussi s'il a des acariens, car il y en a souvent mais ça ne pose généralement pas problème à moins que les mécanismes de défense normaux soient affaiblis. »

Helen désigne sa maison et le Dr Jamal se gare soigneusement au bord du trottoir.

« Merci, docteur Preston. Ma collègue vous rappellera et prendra un rendez-vous pour lundi. »

Une fois à l'intérieur, Helen emmène son visiteur dans le salon, où Sipsworth est endormi hors de sa boîte sur le mouchoir d'Helen. Ses yeux sont fermés et sa tête repose sur ses deux pattes croisées. Le Dr Jamal dépose la trousse médicale qu'il a apportée.

Helen laisse échapper une longue expiration. « Dieu merci, l'attaque a dû passer. »

Le Dr Jamal se penche pour regarder la souris plus en détail. « Ce sont de mignonnes petites créatures,

non ? Est-ce que la tachypnée est normale ? Je vois son corps... »

« Oh oui », lui dit Helen. « Leurs cœurs battent entre trois cents et sept cents fois par minute. »

« Quand on pense qu'un muscle aussi minuscule peut fonctionner à ce rythme pendant quoi, deux ans ? »

« Est-ce que vous croyez en Dieu, docteur Jamal ? »

Il glousse. « Quand je suis en salle d'opération... »

« Eh bien, pas moi », dit Helen abruptement. « Non pas que ça ait de l'importance d'une manière ou d'une autre... mais ce sont les mécanismes organiques comme celui-là qui me font penser qu'il y a un pouvoir supérieur. »

Le Dr Jamal ouvre son sac de médicaments périmés et d'équipement.

« S'il n'y avait pas de souris, dit-il, nos métiers seraient encore plus difficiles. »

Helen se tourne vers le jeune cardiologue. « Il devrait y avoir une statue de souris en or devant chaque hôpital... Chaque fois que nous prenons un comprimé ou que nous faisons un vaccin, c'est uniquement grâce aux souris. Des milliards sont probablement mortes dans les laboratoires au fil des années, des milliards ! Si seulement les gens en avaient conscience, poursuit Helen, que ceux qu'ils aiment sont vivants ou protégés de la douleur principalement grâce aux souris. »

Le Dr Jamal est en train de lire

la date de péremption sur un petit tube. « Eh bien, ça me fait me sentir beaucoup mieux quant au fait de vous donner illégalement ces médicaments et cet oxygène. » Puis il vérifie l'étiquette sur un flacon de bromure d'ipratropium. « J'ai oublié de dire que ce que j'ai lu au sujet des maladies respiratoires des rongeurs sur mon téléphone indiquait que le mycoplasme n'est pas contagieux pour les humains, seulement pour les autres souris. Donc si c'est ça qu'a Sipsworth, il devra passer sa vie seul. »

« Il m'a, moi », murmure Helen.  
« Je suis seule moi aussi. »

Le Dr Jamal sort son téléphone.  
« Je vais écrire le numéro de la vétérinaire d'Oxford pour que vous puis-

siez prendre rendez-vous. » « Je prendrai le bus express qui part de la place du marché. Avec un peu de chance, ils acceptent les souris à bord. » Helen se penche sur le petit corps endormi. « Mais peut-être que la vétérinaire pourrait envoyer quelque chose dès aujourd'hui ? Juste pour le garder stable pendant le week-end... peut-être un antibiotique, ça ne pourrait pas lui faire de mal. »

« C'est une idée », approuve le Dr Jamal. « Un bronchodilatateur ne lui ferait pas de mal s'ils en ont un. Je vais les rappeler. »

Helen lui désigne l'entrée. « Vous pouvez utiliser le téléphone. »

Le Dr Jamal arpente la maison en parlant à la vétérinaire, passant et

repassant devant les toilettes du bas et la radio plusieurs fois. À la fin de l'appel il revient dans le salon.

« Eh bien, on dirait que Sipsworth et vous êtes en train de nous transformer tous en criminels. La vétérinaire a dit de ne pas utiliser les médicaments de l'hôpital, mais de construire une chambre à oxygène si nous le pouvons. »

« Qu'en est-il des médicaments pour souris ? »

« J'y viens. La réceptionniste que vous avez accusée d'être complètement inutile sur le répondeur arrivera dans quelques heures en moto avec un sac contenant un broncho-dilatateur sous la forme d'une solution orale, un antibiotique oral, et plusieurs seringues pour vous per-

mettre d'administrer le traitement au patient. »

« Oh, excellent, excellent », applaudit Helen. « Nous arrivons enfin à quelque chose ! »

« La réceptionniste vous apportera aussi une facture pour les médicaments, et quelque chose à signer pour dire que vous avez été satisfaite de l'examen de la vétérinaire sur votre animal, car elle n'est pas censée donner des médicaments sans avoir été dans la même pièce que l'animal. Je vais faire une vidéo de Sipsworth et la lui envoyer, pour qu'elle puisse au moins dire dans son compte rendu qu'elle l'a vu... mais rien de tout ça n'est très casher. »

« Vous ne voulez pas plutôt dire halal, docteur ? »

« Oui, très drôle », dit-il. « C'est agréable de vous voir sourire pour une fois. »

Pendant que le Dr Jamal filme la souris endormie avec son téléphone, il annonce à Helen que s'il s'agit bien d'un mycoplasme, c'est fatal. « La vétérinaire a dit que les médicaments peuvent prolonger sa vie, mais à la fin, l'hypoxie alvéolaire va... »

« Oui, je comprends parfaitement. »

« Bien sûr, docteur Cartwright. Pardonnez-moi. Je n'arrête pas d'oublier qui vous êtes. »

Ensemble, ils regardent l'animal allongé sur le mouchoir à motifs d'Helen. Ses yeux sont fermés, mais son petit corps rebondi vibre au rythme de sa respiration. Il brandit

une patte comme s'il était en train de rêver, de courir vers quelque chose ou de fuir le plus loin possible.

« Je vais ramener les médicaments périmés à l'hôpital, mais je vais vous laisser quelques masques à oxygène, des tubes, un humidificateur, et la bouteille d'oxygène, qui est assez petite, donc vous ne devriez pas avoir de mal à la manœuvrer. »

« Est-ce qu'il y a un régulateur et une clé ? »

« Les temps ont changé, docteur Cartwright. Le régulateur est intégré au réservoir, et celui-ci n'a pas besoin de clé... mais faites-le tourner quelques secondes pour chasser la poussière. Il est resté dans le coffre avec mes clubs de golf. »

Helen promet de s'en souvenir.

« J'aimerais pouvoir rester et vous aider à concevoir la chambre à oxygène, mais on m'attend dans le service. Avez-vous assez d'argent pour payer la vétérinaire ? »

Helen hoche la tête. « J'ai neuf cent mille livres à la banque. »

« Eh bien, je ne pense pas que ce sera autant... Mais peut-être que vous pouvez préparer un sandwich ou quelque chose pour la dame ? Elle en a pour cinquante minutes de route depuis Oxford. Et donnez-lui un billet pour l'essence. Vous avez un billet de dix ? »

« Oui, bien sûr, dans mon sac à main. Mais c'est à vous que je devrais donner quelque chose... »

Le Dr Jamal ferme son sac avec tous les médicaments périmés dedans.

« C'est le signal qu'il est temps que je parte. »

Helen le raccompagne à la porte et quand ils sont sur le seuil, elle dit, « vous êtes un bon médecin, docteur Jamal, pas parce que vous êtes si intelligent – mais parce que votre premier instinct est toujours d'aider ».

« Eh bien, grâce à vous, je peux maintenant ajouter "Hors-la-loi" à mon CV. Je vous prie de ne parler à personne de cette bouteille d'oxygène. Il y a des administrateurs à Meadowpark qui adoreraient me voir faire un faux pas. »

En regardant le Dr Jamal s'éloigner dans sa grosse voiture, Helen l'imagine en vieil homme avec une canne, apparaissant à l'étage de son

ancienne aile de cardiologie à Sydney General – et l’infirmière de service l’appeler au milieu de ses visites du matin.

Est-ce qu’elle aurait écouté son histoire ?

Parfois, se rend alors compte Helen, elle aurait pu être plus gentille avec les gens.

Pendant les deux heures suivantes, Helen reste assise sur le canapé à observer sa souris, la télévision et la radio éteintes. Puis elle a une idée. Se lève et va dans l'entrée. Dans un tiroir se trouve le reçu pour les pièges à glu qu'elle a achetés samedi dernier. Helen compose un numéro écrit en bas et écoute la tonalité.

« Vous êtes bien à la quincaillerie. Cecil à l'appareil. »

« Ici Helen Cartwright. »

« Oh, madame Cartwright, comment va la souris ? »

« Très mal, c'est pour ça que j'appelle. »

Une heure plus tard, un camion blanc se gare devant la maison d'Helen à Westminster Crescent. Cecil porte un bac en plastique transparent rempli d'objets divers. Il a aussi apporté une caisse avec un foret et d'autres outils.

Helen ouvre grand la porte avant qu'il n'ait le temps de sonner. « Bonjour madame, et comment va sa Seigneurie souris ? »

« Toujours en train de dormir sur mon mouchoir, alors s'il vous plaît, déposez tout dans l'entrée pour ne pas le réveiller. »

« Mais et la moquette ? »

« Oh, peu importe la moquette ! Elle nous enterrera tous. »

Cecil retire son manteau, puis se tient juste là à regarder ce qu'il a apporté.

« Pardon de ne pouvoir vous offrir du thé », dit Helen. « Mais le bruit... il pourrait avoir une autre attaque. »

« J'en ai bu une tasse avant de venir. Où voulez-vous installer ce truc ? »

« Dans le salon. Mais pouvons-nous l'assembler dans l'entrée ? Je vais aller chercher l'équipement pour l'oxygène dans l'autre pièce. »

Quand elle revient, Cecil a ouvert le couvercle du bac en plastique. Il renferme toutes sortes de nouveaux jeux pour souris et un gros sac de peluche pour que la souris puisse se faire un nid.

« Qu'est-ce que c'est que tout ça, Cecil ? »

« Il y a des années, quand j'ai dû aller à l'hôpital, Ian m'a apporté quelques trucs pour me remonter le moral. J'ai pensé que je pouvais faire la même chose pour M. Sipsworth. »

« C'est très gentil de votre part. »

« Je vous en prie. Puis-je voir le tube à oxygène, s'il vous plaît, madame Cartwright ? »

Helen le regarde inspecter le plastique stérile et sélectionner un embout pour le foret. Puis il saisit quelque chose dans la pile d'objets qu'Helen a déposés à côté de ses outils.

« Mais qu'est-ce que c'est que ça ? »

« Cela s'attache au masque pour humidifier l'oxygène. »

« Ah », dit Cecil, hésitant. « Donc faire passer un fil du réservoir au bac ne va pas marcher. »

« Nous ne sommes pas obligés d'humidifier l'oxygène », dit Helen. « Ce serait juste plus confortable pour lui. »

« Avez-vous besoin d'avoir accès à l'humidificateur une fois que l'oxygène est branché ? »

« Non, pas avant que ça soit vide. »

« Dans ce cas, je peux utiliser ce genre de masque, mais le placer dans le bac ? Je me demande juste comment bien le sceller. »

« Faites ce qui vous paraît le mieux », l'encourage Helen. « Et quoi que ça coûte, je m'en fiche. »

Cecil enroule un chiffon autour du foret pour étouffer le bruit. Aussitôt

apparaît un petit trou dans le couvercle du bac en plastique. Cecil désigne l'autocollant représentant un bébé à côté du mot *danger*.

« Ces bacs sont hermétiques, donc on ne peut pas mettre le couvercle à moins que la bouteille d'oxygène soit en marche... est-ce que vous voulez que je le note ? »

« Non, merci. »

Cecil se lève et fouille dans les poches de sa blouse pour attraper un crayon et un papier. « Eh bien, tant pis », dit-il. « C'est plus pour moi que pour vous. » Helen le regarde écrire sur un morceau de papier la phrase *ne pas fermer le couvercle avant que l'oxygène ne soit activer*.

Il utilise du scotch transparent pour coller la note au-dessus de la

boîte. « Juste pour que je puisse dormir sur mes deux oreilles », dit-il. « Oh mon Dieu ! J'ai fait une faute à *activer* ! »

« Bon sang », dit Helen. « Tout va bien. »

Cecil attrape un petit lapin en carton dans le bac. « Je l'ai découpé sur une boîte de papier toilette. J'ai fait quelques recherches et j'ai découvert que les souris s'entendaient avec les lapins, surtout les lapins nains. J'ai pensé que ce serait bien pour Sipsworth d'avoir un ami. »

Helen dévisage le commerçant. « Vous êtes une personne très empathique, Cecil. »

Il rit. « Est-ce que c'est pour ça que je suis seul ? »

« Ne dites pas n'importe quoi. Vos

clients vous idolâtrant, vous êtes trésorier du club de boulingrin, et en plus vous avez une vieille dame et une souris dont les vies sont désormais entre vos mains. »

Cecil scotche le lapin en carton à l'intérieur du bac. Après, il le remplit avec de la peluche et installe quelques-uns des nouveaux jouets qu'il a apportés.

Helen s'excuse et va voir Sipsworth. La souris est toujours allongée sur le mouchoir, épuisée.

Helen se penche pour vérifier sa respiration et se rappelle son livre : « Les souris dorment toujours là où elles se sentent le plus à l'aise – généralement dans des boîtes ou des cachettes. » Qu'il s'expose ainsi signifie qu'il a totalement confiance

en elle, comprend Helen. Elle serre les lèvres, déterminée à ne pas le laisser tomber.

Quand elle revient dans l'entrée, Cecil est en train de gratter son imposant crâne.

« C'est là que ça se complique », lui dit-il. « Attacher le masque et l'humidificateur de manière à pouvoir les retirer et les nettoyer. Le scotch ne marchera pas parce que le niveau d'humidité le ramollira... et alors tout le truc pourrait s'écraser. »

« Comment allez-vous faire dans ce cas ? »

Cecil sort un outil qui ressemble à une seringue hypodermique et elle le regarde faire passer des morceaux de fil plastifié à travers de minuscules

trous dans le couvercle. « Je vais le suspendre. »

Il y a un coup sur la porte. Helen attrape son sac à main sur la table de l'entrée. « Avec un peu de chance, c'est l'assistante de la vétérinaire. »

Dehors, elle trouve une femme dans la vingtaine, vêtue de cuir des pieds à la tête. Une moto rouge est garée au bord du trottoir, derrière le camion blanc de Cecil.

« Êtes-vous la femme à la souris ? » s'enquiert-elle.

« Oui, docteure Helen Cartwright. Je vous en prie, entrez, mais je vous demande de parler doucement. La matinée a été difficile et il s'est enfin endormi. »

La jeune femme tient un sac blanc

dans une main et son téléphone dans l'autre.

Helen l'emmène à la cuisine, en dépassant Cecil, qui est toujours en train de faire passer du fil à travers le couvercle.

« Oh, on dirait que vous êtes en train de fabriquer la chambre à oxygène. Je le dirais à la Dre Preston. » Elle lève le sac. « Médicaments et seringues orales. »

Dans la cuisine, elles ouvrent le sac et étalent son contenu entre le grille-pain et l'évier.

« Donc, il faut secouer avant de le lui donner. Aspirez dans la seringue orale la bonne dose, 0,05 millilitres chacun. Si vous avez une bulle d'air, recommencez à zéro. Pareil pour l'antibiotique. »

Helen acquiesce. « Est-ce que ça doit être gardé au frais ? »

« Non, mais ne l'exposez pas directement au soleil. » L'assistante du vétérinaire sort un morceau de papier de la poche de sa veste. « Voici la facture. Si vous pouvez signer et dater. J'ai aussi besoin de refaire une vidéo de Sipsworth. »

Helen l'emmène jusqu'au salon, où Sipsworth est en train de boire dans le bouchon de bouteille. « Il est réveillé ! » crie Helen. « Il est réveillé ! »

Sipsworth lève la tête en entendant la voix d'Helen et cligne d'un œil.

« Il est mignon », dit la femme en sortant son appareil photo. « Quelle créature magnifique. »

« Et un très bon garçon », ajoute Helen, en se penchant. « Pas vrai, Sips ? »

« Avec un peu de chance, c'était un épisode isolé, bien que la Dre Preston ait dit qu'avec une infection il pourrait avoir des attaques intermittentes pendant quelques jours. Donc il vaut mieux aller au bout du traitement – mais vous viendrez nous voir d'ici là, non ? »

« Lundi à la première heure. Avez-vous une carte avec l'adresse du cabinet ? J'arriverai de la station de bus. »

« Oh non ! » Cecil se tient dans l'encadrement de la porte, les bras sur les hanches. Il se tourne vers l'assistante du vétérinaire. « Je les emmènerai en camion. » Après

qu'Helen lui a donné un chèque pour les médicaments et de l'argent pour la nourriture et l'essence, la jeune femme file sur sa moto.

Cecil a fini et range ses outils. « Comme ma mère le disait toujours, il faut tout un village. Et c'est bien que les gens voient des véhicules garés devant chez vous, avec tous les cambriolages qui ont lieu en ce moment. Vous pourriez faire installer un système de sécurité une fois que Sipsworth sera tiré d'affaire. On n'est jamais trop prudent de nos jours. »

Helen acquiesce. « Mais je ne possède vraiment rien de valeur, Cecil... »

« Il y a la télévision, pour commencer... et je suis sûr que vous avez des objets de famille. Les cam-

brioleurs adorent ça. Voulez-vous que je prenne des mesures ? Que je regarde où nous pourrions fixer une caméra ? »

« C'est très gentil de votre part, mais je préfère que nous nous concentrons sur le faire de remettre Sipsworth sur pied. »

« J'ai l'intuition qu'il se portera comme un charme d'ici la semaine prochaine, madame. La nature a de l'humour, elle répare ses propres torts. Maintenant, laissez-moi vous montrer comment fonctionne la première chambre à oxygène pour souris d'Angleterre... »

Il est décidé que l'appareil de sauvetage de Cecil doit reposer sur un épais coussin à côté de la porte-fenêtre.

« D'abord allumer l'oxygène..., se

rappelle Helen, pour que ce soit en marche avant de poser le couvercle. »

« Correct », dit Cecil, en remarquant la faute sur sa note. « Vous devez me prendre pour un parfait idiot, vous qui êtes docteur. »

« Quelqu'un capable de construire une chambre à oxygène en moins d'une heure n'est certainement pas idiot, mais il se peut que vous soyez dyslexique, Cecil. »

Après son départ, Helen prépare quelque chose à manger, puis se glisse sans bruit sur le canapé parce que Sipsworth est de nouveau endormi. Quand elle allume la télévision, son petit corps semble briller.

Il y a un bon film sur ITV, une comédie. L'épouse décédée d'un homme revient du royaume des

morts pour vivre avec lui et sa nouvelle femme à la suite d'une séance de spiritisme qui a mal tourné.

De temps en temps, Helen jette un œil à Sipsworth. Son plan est de lui administrer tous les médicaments dès qu'il remuera.

Quand *Newsnight* se termine sur la BBC Two, la souris est toujours en train de dormir. Helen ne pense pas pouvoir rester debout plus longtemps, et pose sa tête sur un coussin en se disant qu'elle va fermer les yeux juste cinq minutes.

**SAMEDI**

Le lendemain matin, Helen se réveille sur le canapé. Elle est entièrement habillée et la télévision est en marche. Sipsworth est assailli par une autre attaque, sa poitrine se soulève à un rythme affolant, et ses yeux vitreux semblent prêts à sortir de leur orbite à chaque inspiration. Son petit visage a l'air meurtri, comme s'il s'était battu, l'attaque a donc dû avoir lieu au petit matin, soupçonne Helen. Respirer lui prend toute son énergie, ce qui signifie qu'il n'y aura pas moyen de faire passer des médi-

caments dans son corps avant que l'attaque ne cesse.

Si la souris souffre d'un mycoplasme des poumons, son corps finira par lâcher sous la pression de l'effort soutenu – ou bien il se noiera de l'intérieur à mesure que ses poumons se rempliront lentement de liquide. Helen se souvient que l'assistante de la vétérinaire lui a dit que même une infection bénigne pouvait causer ces problèmes de respiration pendant un certain temps.

Puis elle se rappelle la chambre à oxygène de Cecil. Elle est sur un coussin près de la porte-fenêtre. Helen se penche sur l'aquarium et attrape hardiment la souris d'un geste.

Sipsworth ne se débat pas ni n'es-

saie de fuir une fois installé dans le bac en plastique.

« Dans quelques instants, tu vas sentir un courant d'air, Sipsworth. Ne panique pas – c'est juste de l'oxygène, de l'oxygène pur. »

Après avoir rempli l'humidificateur avec l'eau à température ambiante de la bouilloire, Helen tourne le bouton vert et ajuste le flot à douze litres d'oxygène par minute, puis referme le couvercle.

Tandis que l'oxygène se répand, elle observe sa souris à travers le plastique transparent, mais après une minute, les parois du bac commencent à enfler. Cecil a fait une erreur. Helen soulève le couvercle. Éteint l'oxygène. Fonce vers la cuisine pour chercher un couteau aiguisé.

Prend Sipsworth dans le bac et le dépose dans un de ses chaussons. Elle ne trouve le sien nulle part et n'a pas le temps de chercher.

Une fois sa souris en sécurité, Helen perce des trous sur le côté du bac – frappant de l'intérieur vers l'extérieur pour minimiser le risque d'angles aigus qui pourraient le couper.

Quelques instants plus tard, Sipsworth est de retour dans la chambre avec l'oxygène en marche. Lorsque les côtés commencent à enfler, Helen réduit le flux à huit litres par minute tandis que l'air siffle à travers les trous.

Au bout de douze minutes, l'attaque respiratoire s'arrête. Sipsworth, faible et ébouriffé, trouve son chemin à travers les peluches jusqu'au côté

du bac et pose son nez dans un des trous. Son museau est rose et très petit.

« Bon garçon ! » crie Helen, en retirant précautionneusement le couvercle, avant de tourner le régulateur jusqu'à zéro.

Elle baisse sa main et Sipsworth rampe dedans. Helen l'amène à la hauteur de ses yeux, puis embrasse le dessus de son corps, là où la fourrure est raide et sale. Elle le dépose dans un de ses chaussons, puis file à la cuisine chercher le sac de médicaments et une cacahuète.

Soigneusement, Helen aspire 0,05 millilitres de la solution bronchodilatatrice dans la seringue. « Ne t'endors pas tout de suite, s'il te plaît... reste éveillé si tu peux. »

Mais au moment où elle abaisse la seringue, il s'enfuit brusquement au fond du chausson.

« MERDE. » Helen rapproche encore la seringue, et Sipsworth se blottit contre le tissu écossais pour lui échapper. Elle pose la seringue et lui tend la cacahuète pour le calmer. De minuscules pattes surgissent hors de l'obscurité, mais Helen retire la noix, elle a une idée. Après avoir pressé le contenu sirupeux de la première seringue sur son doigt, Helen avance sa main vers le chausson où Sipsworth se cache. Il s'approche, renifle, puis commence à lécher vigoureusement le médicament sur sa peau – tendant même ses deux pattes pour maintenir le doigt d'Helen en place. Quand tout a

disparu, elle lui offre un morceau de cacahuète en guise de récompense. Helen fait exactement pareil avec l'antibiotique. Sipsworth l'avale, puis renifle à la recherche de sa friandise.

« Il faut que tu dormes maintenant, mon chou... mais si tu n'es pas debout d'ici la fin d'après-midi, je devrai te réveiller pour te donner une autre dose de médicaments. »

Lorsqu'elle le remet dans l'aquarium, Sipsworth va jusqu'au bouchon de limonade pour boire longuement.

« Ne t'inquiète pas de ton apparence... Tu aurais dû me voir quand on m'a hissée hors de ce puits désaffecté. Maintenant dors et tu feras ta toilette plus tard. Je vais mettre un film, et on pourra se partager une fraise pour le dîner si tu as envie. »

Une fois Sipsworth lové sur son mouchoir, Helen va dans la cuisine sur la pointe des pieds et remplit la bouilloire, ayant terriblement envie d'une tasse de thé. Elle a faim, elle aussi, et tandis que deux tranches de pain brunissent dans le grille-pain, Helen regarde fixement les déchets dans son patio.

« Déjà, si nous parvenons à passer l'hiver », dit-elle à voix basse. « Je pourrais dégager le jardin avec l'aide de Cecil, et puis nous serions libres de passer les jours les plus chauds dehors dans nos chaussons, comme deux vacanciers... oui... crumble de cacahuètes et concombre pour Sips, limonade et biscuits pour moi. Et le Dr Jamal pourrait venir... » Helen l'imagine, un verre de limonade à la

main, lui racontant une opération à venir. Peut-être pourraient-ils discuter ensemble des cas qui lui donnent du fil à retordre. Cecil apprécierait sûrement le Dr Jamal. Ils deviendraient rapidement amis. Helen s' imagine en train de les regarder depuis le salon, en train de jouer au boulingrin, essayant de ne montrer aucun favoritisme.

Après avoir étalé une fine couche de margarine sur son toast, Helen emporte son assiette jusqu'à la porte-fenêtre, rêvant encore à tous les possibles. Il y a peut-être d'autres fans de souris en ville. Elle n'est certainement pas la seule. Elle pourrait partager la chambre à oxygène avec d'autres rongeurs dans le besoin. Peut-être qu'il y a même un

jeune musophile espérant devenir médecin. Avec son esprit toujours intact, Helen pourrait l'aider à faire ses devoirs. Elle se tourne vers les coussins enfoncés de son canapé. S' imagine à côté d'un adolescent, la table recouverte de papiers, parlant de fractions et du placement des virgules décimales tandis que des souris s'ébattent dans un chausson.

Dans l'après-midi, Helen sort l'annuaire. Va directement à la bonne section, puis compose le numéro, espérant que le son de sa voix ne tire pas Sipsworth de son sommeil médicamenteux.

« Bonjour », dit une voix. « Que puis-je faire pour vous aider ? »

« Je suis venue il y a quelques jours

pour un livre sur les souris, et j'aurais maintenant besoin d'autres livres, qu'il faut commander, je suppose. »

« Oh, madame Cartwright ! »

« Vous vous rappelez de moi ? »

« Bien sûr. Dominic a demandé de vos nouvelles. Vous vous souvenez de Dominic ? »

« Bien sûr. »

« Eh bien, il s'est mis dans la tête que vous alliez amener votre souris à notre pot de l'amitié. »

« Elle est un peu mal en point en ce moment. C'est la raison de mon appel. »

« Oh, quel dommage. Je suis sûre que nous aurions tous adoré le rencontrer. Est-il en voie de guérison ? »

« J'espère. Puis-je vous donner les titres des livres dont j'ai besoin ? Je

les ai trouvés dans la bibliographie du livre que j'ai actuellement en prêt. »

« Oui, madame Cartwright, je suis prête à noter. »

« Le premier est *Biologie et Médecine des lapins et des rongeurs*, seconde édition. »

Helen l'écoute taper le titre touche par touche.

« Nous pouvons avoir celui-ci dans deux jours, madame Cartwright. »

« Parfait, merci. Le deuxième livre est *Biologie moléculaire et pathogénicité des mycoplasmes*. »

« Oh, vous allez devoir m'épeler celui-ci. »

Une fois le titre tapé lettre à lettre, la bibliothécaire dit à Helen qu'une édition dans le cadre du prêt

inter-bibliothèques est actuellement au Bodleian à Oxford, et que ça pourrait prendre une semaine. « Et vous aurez peut-être besoin d'un médecin pour vous aider à comprendre celui-ci, madame Cartwright. »

« Je suis docteur. Chirurgienne cardiaque, pour être exacte. »

Il y a un blanc, puis la bibliothécaire dit doucement, « Oh mon Dieu... attendez que je le dise à Dominic. Il est toujours en train de jouer avec les modèles anatomiques dans notre coin dédié à l'apprentissage médical. Peut-être que vous pourriez un jour prendre le temps de vous asseoir avec lui et lui expliquer à quoi sert chaque chose ? »

Helen ne répond pas, puis elle se souvient que Dominic est le fils de la

bibliothécaire ; qu'il est pour sa mère ce que David était pour elle.

« Quels sont les jours de travail de Dominic ? »

« Seulement trois jours officiellement, mais il vient généralement sur ses jours de congé. C'est juste que nous ne lui demandons rien. »

« Peut-être quand je viendrai chercher mes livres, dans ce cas ? »

« Oh, docteur Cartwright, c'est tellement généreux de votre part. Je dois préciser que nous pouvons aussi obtenir vos livres sous forme numérique, de façon que vous puissiez les lire sur une tablette ou un ordinateur. Est-ce que cela vous intéresserait ? »

« Certainement pas ! »

Peu après qu'Helen a salué la bibliothécaire, le téléphone sonne.

Helen regarde l'appareil puis soulève le combiné avec précaution.

« Allô ? »

« C'est Cecil, madame Cartwright. J'appelais juste pour prendre des nouvelles de sa Seigneurie. »

« Hélas, quand je me suis réveillée il était en train d'avoir une attaque sévère. »

« Oh, mon Dieu. »

« Mais quand je l'ai mis dans votre chambre à oxygène, il s'est rapidement mis à respirer normalement et j'ai pu lui donner ses médicaments. »

« Voilà ce que j'appelle une bonne nouvelle. »

« Rappelez-vous-en, Cecil. Ce matin, quelques minutes avant dix heures, vous avez sauvé la vie d'une jeune souris. »

« Pas moi, madame, c'est l'oxygène pur qui a fait ça. Mais autre bonne nouvelle, j'ai lu des articles sur les systèmes de capture et de remise en liberté et je vais en faire démonstration aux clients sur le comptoir en utilisant une guimauve pour incarner la souris. »

« Il faut que vous veniez nous voir, Cecil, pour que Sipsworth puisse vous remercier personnellement. »

« Passez-moi un coup de fil quand il est assez en forme pour recevoir des visiteurs. Et réfléchissez à cette histoire de système de sécurité. Il y a eu une autre effraction hier dans le Quartier Français. »

Helen se demande si elle devrait appeler le Dr Jamal. Le remercier pour la veille et lui donner des nou-

velles. Mais il est sans doute déjà avec des patients, et Helen préfère ne pas laisser un message qui pourrait suggérer qu'elle est en possession d'une bouteille d'oxygène illégale.

« Il appellera plus tard, j'en suis sûre », se dit-elle. « Ou peut-être que je lui rendrai visite à l'hôpital. »

Elle s'imagine lui tendre une boîte de chocolats ou aller chez Banbury et lui acheter une Rolex comme celle que Len a toujours voulue. Pourquoi pas ? Pourquoi se priver ? Helen a passé l'âge de la retenue.

Sipsworth est déjà endormi quand Helen va le voir. Elle veut allumer la télévision, mais à la place elle retire ses chaussons et s'allonge sur le

canapé avec sa tête sur un coussin et sa souris à quelques centimètres.

Elle ferme les yeux et repense à sa conversation avec la bibliothécaire, s'imaginant tranquillement avec Dominic, là sur une chaise.

La pensée se fond en un rêve, et Helen se revoit au bloc avec son équipe d'autrefois au Sydney General. Mais quand elle baisse les yeux, au lieu de voir un sternum fraîchement découpé et des côtes écartées par un écarteur thoracique, elle découvre le corps d'une souris. Helen se tourne vers le plateau de matériel stérilisé puis vers son équipe. La souris a été sédatée et attend la première incision.

Helen est ensuite dans la salle d'attente. Il n'y a pas de bruit. C'est

les années 1980, à peu près, et elle explique à une mère et à un père que leur enfant de trois ans en post-op va bientôt se réveiller et rentrer à la maison, dans sa chambre remplie de tous les objets colorés qui lui sont familiers et précieux. La panique est passée. Grâce à la nouvelle valve, il vivra une vie normale.

Maintenant, Helen plane au-dessus d'une ville. Il se pourrait que ce soit Sydney, mais elle n'en est pas sûre. Il ne fait ni froid ni venteux, c'est juste très immobile, et dessous il y a des gens dans des bureaux, ou dans des trains, qui boivent du café, parlent dans leur portable, tombent amoureux, cessent d'être amoureux, essaient des chaussures dans des magasins – des gens qui sont en vie

grâce à une vieille femme, très loin de là en Angleterre, qui a récemment adopté une souris, est devenu végétarienne, a enfreint la loi, et s'est fait faire une carte de bibliothèque... comme si elle s'apprêtait à recommencer sa vie à zéro.

Quand Helen se réveille de sa sieste, Sipsworth est toujours endormi. Elle décide d'allumer la télévision en réglant le son au minimum. C'est l'heure des programmes pour enfants, et Helen se demande si entendre des dessins animés et des rires pourrait être réconfortant, dans la mesure où les animaux sont simplement des enfants qui ne grandissent jamais.

Helen se lève doucement avec l'intention de faire du thé. Allume la radio dans l'entrée. Met en marche la bouilloire. Prend un paquet à moitié vide de *digestives biscuits* dans le pla-

card de la cuisine. Quand elle revient dans le salon, Sipsworth est réveillé et boit dans le bouchon de limonade. Il entend Helen et se tourne, louchant mais respirant normalement, Dieu merci. Helen pose son assiette et sa tasse sur le tapis, puis file à la cuisine. Le médicament est d'abord aspiré avec la seringue, puis étalé sur plusieurs doigts. Elle se dépêche de revenir pour trouver Sipsworth en train de boire. Une fois qu'il a fini, elle lui tend d'abord le bronchodilatateur. Agrippant son doigt avec ses deux pattes comme un bébé tient son biberon, la souris lèche jusqu'à la dernière goutte.

Helen siffle joyeusement. « Vraiment un enfant de médecin. »

Une fois les deux doses bien ingé-

rées, Sipsworth détale dans le château bleu et agite ses pattes avant. Helen abaisse sa main et la souris saute dessus d'un petit bond.

« Vas-y doucement maintenant », prévient Helen. « Pas d'acrobaties, et certainement pas de course à pied sur cette roue. »

Helen aperçoit son chausson manquant sur l'accoudoir du canapé. Au départ, la souris est réticente à l'idée de quitter la chaleur de sa paume, puis il renifle quelque chose de familier dans le talon et étire son corps dans cette direction. Une fois qu'il est certain que c'est bien une cacahuète, ses pattes arrière quittent la sécurité de la main d'Helen et il va dans le chausson.

« Mange ça pendant que je prends

mon thé », lui dit-elle, en cassant un *digestive biscuit* en deux.

Lorsque les programmes pour enfants sont terminés, un feuilleton australien commence. Sipsworth surgit du fond du chausson et se tient sur ses pattes arrière.

Helen hoche la tête vers l'écran. Les personnages de la série se disputent quant à la façon d'organiser une réception de mariage. « C'est amusant que ça t'intéresse, parce que ça se passe en Australie. Là où je vivais avec David et Len. »

Sipsworth renifle en hochant la tête. « C'est exactement comme ça que parlent les gens en Australie. Et ces oiseaux qui pépient dans les arbres, nous les entendions de notre terrasse. Et tout ce soleil... » Helen

continue. « Les rues là-bas sont lavées tous les jours. »

Elle regarde son minuscule ami. Il est assis sur les fesses à présent, léchant la fourrure sur son ventre.

« J'aime que nous ayons la radio le matin et la télé l'après-midi. Une journée entière d'un seul des deux serait un peu pénible. »

Quand un personnage rit, Helen se tourne vers l'image vacillante – les vies inventées qui la font tenir depuis si longtemps.

« Cela me rappelle mon mariage avec Len. Bien sûr, nous n'en avons pas beaucoup profité le jour-même. Trop occupés à vérifier que tout se passait bien, tu sais, dire bonjour et tout ça... Je l'ai à peine vu après l'échange des vœux. Et pendant notre nuit de

noces, nous nous sommes écroulés sur notre lit et nous nous sommes endormis tout habillés. Même pas un baiser sur la joue. »

Helen prend une miette de biscuit. La tend.

« Allez... un peu de sucre, c'est bon pour le cerveau », dit-elle, en le regardant mâcher avec passion. « Mais quand tu iras mieux, nous allons nous en tenir aux fruits, parce qu'ils contiennent des fibres, et plein d'autres choses nécessaires à la longévité. »

Quand l'épisode se termine, Sipsworth est assis très droit, comme un petit pain. Helen se demande si la position est confortable pour lui, compte tenu de ses problèmes respiratoires.

« Il y a un film drôlement bien sur Channel 4 ce soir. Ce serait sympa si on pouvait le regarder ensemble – mais si tu préfères dormir, je comprends. Les médicaments doivent te faire somnoler. »

Helen envisage de le remettre dans la chambre à oxygène quelque temps. Peut-être plus tard, avant d'aller au lit. Pour le mettre dans de bonnes conditions pour la nuit.

À la moitié du journal télévisé de six heures, Helen cligne des yeux. Se rend compte qu'elle s'est assoupie et que c'est l'heure du dîner.

Sipsworth est enroulé comme un croissant duveteux, endormi dans le talon du chausson. Ses deux yeux sont fermés, ce que le livre d'Helen définit comme un signe de confiance.

Dans la cuisine, elle ouvre le placard sans savoir ce qu'elle veut. Tant de choses lui font envie. Pourquoi ne pas organiser une sorte de buffet ? Ça pourrait être comme Noël à la maison, quand la table était jonchée de mets salés et sucrés – eux trois se servant à leur guise. Helen se souvient d'un Noël en particulier, Len et David dans le patio en train d'assembler les pièces d'une voiture télécommandée assez compliquée. Elle était dans le salon, les volets baissés pour se protéger du soleil éclatant, en train de regarder... *Le Magicien d'Oz*. Oui, c'était ça. Et quand Helen avait commencé à chanter, au lieu de rentrer pour se moquer d'elle, mari et fils avaient surgi dans l'entrée. David faisait

tourner une roue miniature et son père tenait le tournevis.

« Ne t'arrête pas, chérie », avait dit Len, quand elle les avait remarqués. « C'est beau. »

Ça avait été leur dernier Noël tous les trois.

L'intensité de ce souvenir – si proche qu'Helen pourrait faire un simple pas et être là avec eux – la décide à préparer un petit buffet. Pourquoi pas ? Sipsworth a besoin de se replumer, et elle-même aurait bien besoin de quelques calories supplémentaires pour passer l'hiver.

Helen allume le four et ouvre le congélateur pour attraper des crêpes croustillantes au fromage, des samosas végétariens, et des petites tartes grecques avec de la feta et des

épinards. Elle retire les emballages et dépose tout sur la même plaque.

Il y a un sachet géant de chips dans le placard du haut et Helen en verse dans un bol. Puis elle prend plusieurs tranches de pain grillé et les couvre chacune d'une épaisse couche de margarine. Quand c'est prêt, elle prépare le buffet pour sa souris, avec des flocons d'avoine, un biscuit émietté, de la laitue, deux myrtilles, un quart de fraise, une demi-noix de cajou sans sel, et une cacahuète entière écrasée. Helen place chaque chose dans une soucoupe différente puis les installe sur le plateau qu'elle emporte dans le salon.

Sipsworth est toujours en train de somnoler, alors Helen débarrasse la table basse et installe les petites

assiettes. Avec l'arôme de la nourriture qui embaume toute la maison, la souris se retourne, bâille, puis ouvre les deux yeux.

Une fois que tout est installé, Helen s'assied enfin. Il reste environ une minute avant que le film commence sur Channel 4, mais Helen ne veut pas remplir une assiette avant d'être prise dans l'intrigue.

Sipsworth est debout et mordille la fourrure de sa jambe gauche.

« Ce soir, on fait la fête. En Australie, nous devons tirer tous les stores à cause de la chaleur, et ça donnait l'impression d'être au cinéma. Mon mari était très renseigné sur toutes les stars de cinéma, tu sais. Tu pouvais dire le titre de n'importe

quel film, et il énumérait les acteurs qui y jouaient et s'ils étaient bons ou non. »

Quand le film débute, Helen s'enfonce dans le canapé et soulève ses jambes sur un coussin.

Des noms apparaissent un à un sur un écran noir.

Sipsworth disparaît dans le fond du chausson.

« Où vas-tu ? Et ton dîner ? »

Le film tourne autour d'une femme américaine aux cheveux roux, la cinquantaine, qui va à Venise parce qu'elle est seule et espère y trouver l'amour qui lui a toujours échappé. Helen l'a déjà vu. L'actrice est Katharine Hepburn. Au début elle est bizarre, et les manières italiennes la rendent nerveuse.

Helen prend une assiette vide et la remplit de chips, d'une crêpe croustillante, d'un samosa, et de quelques feuilles de laitue molle pour le côté sain.

Après quelques minutes, Sipsworth réapparaît. Il se penche par-dessus le chausson, vers la nourriture.

« Je savais que ton estomac finirait par te faire sortir. » Quand Helen se penche pour caresser sa fourrure, Sipsworth s'accroche à ses doigts. Elle tourne sa main et il saute dans sa paume ouverte.

« Exceptionnellement, tu peux explorer la table et prendre tout ce que tu veux. »

Mais quand elle pose la souris entre les assiettes, il s'immobilise.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? »

Helen tend sa main et il y galope.

« Très bien », dit Helen, en le déposant dans le chausson. « Attends là et je vais t'apporter des petits morceaux, comme des tapas. »

Le premier morceau est un éclat de noix, que la souris prend poliment et mange en regardant Helen.

« On devrait faire ça pour Noël. On pourrait même inviter des gens cette année, Sipsworth. »

Helen compte sur ses doigts. « Il y a Cecil, le Dr Jamal, et la bibliothécaire pourrait emmener Dominic. Je ne sais pas pourquoi, je pense que vous vous entendriez bien. On pourrait lui poser des questions sur le système solaire... et s'il y a d'autres planètes que la Terre adaptée aux souris. »

Helen se rappelle soudain que Sipsworth pourrait bien ne pas vivre jusqu'à Noël, pourtant, l'intensité de son appétit apaise son inquiétude.

Quand le personnage de Katharine Hepburn tombe dans un canal, les gens se pressent pour l'aider.

Helen prend une petite tarte grecque et rit. « C'est parce qu'elle est amoureuse de l'homme qui travaille dans le magasin de cadeaux. Elle essaie d'attirer son attention. »

La dernière scène montre l'héroïne dans un train. Une femme qui sait qu'elle est en train de s'éloigner de la meilleure partie de sa vie et sera à présent définie par ce souvenir. Elle observe Venise au loin, qui devient de plus en plus petite, puis

se détourne avant que la ville ne disparaisse totalement.

Quand elle se réveille, il est presque onze heures et tous les journaux télé sérieux touchent à leur fin. Helen s'aperçoit alors qu'elle s'est encore endormie, elle panique et cherche le chausson. Sipsworth s'y est glissé dans le sens de la longueur, la tête sur ses pattes. Ses yeux sont ouverts, mais il ne semble pas regarder quelque chose de particulier.

Helen décide de ne pas le mettre dans la chambre à oxygène, puisqu'il semble détendu, et que la transition abrupte pourrait assombrir son humeur.

Quand son père était revenu de la guerre, il lui arrivait de dormir toute la journée. Helen lui apportait ses

repas sur un plateau, et il restait assis dans son lit à la regarder, sans sourire ni grimacer – regardant simplement sa fille. S’il voulait tenir sa main, ça ne la dérangeait pas.

Helen est trop fatiguée pour débarasser la nourriture. Cela peut rester sur la table toute la nuit, décide-t-elle, comme dans la maison de Miss Havisham.

Quand elle se redresse, le coussin se déplace et la souris tourne la tête. Elle a un visage élégant, presque aristocratique quand sa fourrure est peignée. Helen tend deux doigts pour lui caresser le flanc. Ses yeux se ferment en partie quand elle la touche, et elle peut entendre ses dents grincer, ce que son livre de bibliothèque dit être un signe de félicité.

« Nom de Dieu », murmure-t-elle.  
« Il se peut que tu ne tiennes pas jusqu'à Noël, alors il n'y a aucune raison pour que tu ne puisses pas dormir à l'étage dans ton chausson à côté de moi. »

Et puis, pense-t-elle, si Sips a une nouvelle attaque, il aura le réconfort de voir un visage familier.

Helen se lève. Prend le chausson à deux mains. La souris bâille et étend une patte.

« Tu sais ce que c'est ton cadeau au monde, Sipsworth ? » lui demande Helen. « C'est que tu fais ressortir le meilleur chez les gens. »

Elle a une douleur sourde dans le dos et l'escalier lui semblent plus haut que d'ordinaire. Elle doit s'agripper à la balustrade, mais Helen tient le

chausson en équilibre dans son autre main sans le faire tressauter.

« Demain matin, après tes médicaments, nous prendrons un bain. Tu pourras t'asseoir à côté de moi sur une chaise. La chaleur apaisera ma vieille carcasse et la vapeur sera sans doute bonne pour tes voies respiratoires. Pas trop chaude, ne t'inquiète pas... Les hautes températures sont très dangereuses pour les souris. Donc si nous prenons des vacances quand tu seras complètement remis, nous irons sans doute dans le Sud-Ouest... mais tu ne verras jamais Venise comme Katharine Hepburn. Le Devon est ravissant, et plus proche. J'imagine que tu n'es jamais allé au bord de la mer. Nous pourrions même convaincre Cecil de

venir, s'il n'est pas trop occupé par son boulingrin. »

Helen soulève une chaise sur laquelle elle ne s'est jamais assise, dans le coin de sa chambre, et la place à côté du lit. Et y dépose le chausson. Sipsworth dort à poings fermés, mais quoi qu'il arrive dans l'obscurité approchante, il ne sera pas seul.

Helen enfile sa chemise de nuit et se glisse dans les draps froids. « Je vais dormir à côté de toi cette nuit », dit-elle au chausson. « On sera comme deux souris dans un trou de souris. »

Helen remue sa tête jusqu'à ce qu'elle soit à l'aise sur l'oreiller. Elle tend la main vers la lampe de chevet et l'éteint.

« Surtout... ne t'inquiète pas. À partir de maintenant, nous affronterons tous les orages ensemble, comme une famille. Dans la santé et dans la maladie, comme nous avons dit Len et moi... Et maintenant je te le dis à toi. »

Helen se penche pour que son visage ne soit qu'à quelques centimètres de la bosse dans le chausson.

« Et si le moment vient pour le grand voyage, Sipsworth, n'aie pas peur. Toutes les souris que tu as connues, tu les reverras comme quand elles étaient en pleine forme. Résiste à la peur », poursuit-elle, ses propres yeux se fermant. « Je ne serai pas là quand tu arriveras... mais si tu vois quelqu'un qui me ressemble, ce sera David. Il sait qui tu es et il t'attendra.

Len sera là aussi, avec un chausson et des cacahuètes fraîches. Ils t'accueilleront et s'occuperont de toi. Je veux que tu leur dises que je vais bien. Pendant longtemps, ça n'a pas été le cas, mais maintenant je vais bien. »

**DIMANCHE**

## 34

Cecil frappe à la porte depuis presque dix minutes quand une autre voiture s'arrête et se gare à côté de sa camionnette blanche. L'homme qui en sort porte un pantalon kaki et tient une boîte de chocolats. Il salue Cecil d'un geste, puis le rejoint devant la porte d'Helen.

« Elle n'est pas chez elle ? »

Cecil secoue la tête. « À moins qu'elle ne soit dans le jardin derrière. Il fait étonnamment chaud pour la saison... »

L'autre homme lève une main vers Cecil. « Pourtant, quel orage on a eu

la semaine dernière, hein ? Je m'appelle Mohammad Jamal. »

« Cecil Parks. Enchanté, monsieur. J'imagine que vous connaissez la docteur Cartwright ? »

« Elle est venue à l'hôpital où je travaille, elle cherchait de l'aide pour son... ami. »

Cecil s'éclaircit la gorge. « Vous parlez de Sipsworth ? »

Le Dr Jamal rit. « Donc vous savez tout de cette histoire de souris ? »

« C'est moi qui ai construit la chambre à oxygène de sa Seigneurie. »

« C'est merveilleux. Est-ce que le vétérinaire a envoyé les médicaments ? »

« Par coursier moto, rien de moins. Une fille habillée tout en cuir. » Cecil agite un bras en direction de

sa camionnette. « Je les emmène au cabinet à Oxford demain, mais j'ai pensé que je pourrais juste passer pendant une petite demi-heure, pour installer dans le jardin une de ces lumières de sécurité qui s'activent avec le mouvement. »

Le Dr Jamal hoche la tête en signe d'approbation. « Depuis combien de temps frappez-vous à la porte ? »

Cecil hausse les sourcils pour indiquer que cela fait un moment, et les deux hommes restent debout à fixer la porte moutarde.

« Je devrais probablement m'occuper de lui trouver une sonnette », ajoute Cecil, faisant un pas en avant pour frapper de nouveau. Le Dr Jamal se penche et regarde à travers la fente de la boîte aux lettres.

« C'est très sombre à l'intérieur. On dirait que les rideaux n'ont pas été tirés. » Cecil jette un coup d'œil à sa montre. « Oh mon Dieu. Et il est plus de midi. Elle doit faire la grasse matinée. »

Les deux hommes se font face, aucun ne voulant dire à voix haute ce qui traverse son esprit. Puis Cecil a une idée.

« Pourquoi n'essayons-nous pas de passer par derrière ? De jeter un œil à l'intérieur ? S'assurer qu'elle n'a pas besoin d'aide. Mais... si elle est juste sortie chercher le journal et du pain, on va avoir l'air complètement idiots. »

Le Dr Jamal dépose la boîte de chocolats sur le seuil d'Helen.

« Ce sont les rideaux qui m'inquiètent. »

Il y a un haut portail sur le côté de la maison d'Helen, mais il est scellé complètement à la clôture, les trois charnières visiblement pourries. Des générations de toiles d'araignées jaillissent des fentes des planches horizontales.

Cecil passe ses doigts sur la surface rugueuse du métal qui s'écaille. « Oh Seigneur, je ne crois pas que ça ait été ouvert depuis des décennies. »

Le portail est fermé de l'intérieur, et trop haut pour que les deux hommes puissent l'enjamber.

Le Dr Jamal retire sa veste. « Je pense que notre seule option c'est d'escalader. »

Cecil émet un grognement. « Par

*notre*, j'espère que vous voulez dire *votre*, parce que ma carrière de grimpeur est loin derrière moi. »

Le Dr Jamal montre à Cecil comment se tenir dos au portail, doigts joints pour former une marche. « En tout cas, c'est comme ça qu'on faisait à l'armée. Je prends mon élan, je pose mon pied sur vos mains et vous me propulsez en l'air. À trois ? »

« Oh merde ! » dit Cecil. « Soyez prudent. »

Le Dr Jamal recule de quelques pas puis galope vers Cecil, appuie sa chaussure sur les mains du commerçant, tout en s'élançant vers le ciel dans un bruit de tissu déchiré.

« Bordel, je suis coincé ! »

Cecil se rapproche et lève les bras. « Que puis-je faire ? »

« Je suis coincé sur un clou mais si je bouge, je vais tomber. »

« Êtes-vous blessé ? »

« À part mon pantalon, non. C'est beaucoup plus haut qu'il n'y paraît ! »

« Oh ! » s'exclame Cecil. « J'ai une échelle dans la camionnette ! »

Le Dr Jamal se mord la langue pour ne rien dire. « Eh bien, pouvez-vous aller la chercher ? »

Tandis que Cecil part récupérer l'échelle, une petite voiture rouge s'arrête. Elle se gare lentement à côté de sa camionnette blanche. Une vieille dame bien habillée en sort, suivie par un petit homme rond qui porte des livres.

Cecil les croise dans l'allée qui mène à la porte d'entrée d'Helen.

« Nous venons de la bibliothèque

municipale », dit la femme. « Nous apportons au docteur Cartwright un livre qu'elle a commandé, plus quelques autres que Dominic pense qu'elle appréciera, sur les marsupiaux. »

« Je ne pense pas qu'elle soit chez elle », explique Cecil.

« Oh, quel dommage... Dominic espérait rencontrer sa souris. »

« Oh, c'est une vraie charmeuse, cette souris. » Cecil désigne la silhouette vacillant au sommet de la clôture. « Puis-je vous laisser un instant ? Je dois aller sauver quelqu'un. »

Alors que Cecil se dépêche, l'échelle rebondissant contre son large torse, la bibliothécaire et son fils se rapprochent de la porte d'entrée et frappent trois fois, en dépit de ce

qui vient de leur être dit et de tout ce qui se passe sur le côté de la maison.

Tandis qu'ils attendent, Dominic ramasse la boîte de chocolats en forme de cœur et la dépose au-dessus des trois livres qu'il a apportés.

Quelques instants plus tard, la porte s'ouvre lentement sur une silhouette courbée, hébétée, en robe de chambre et chaussons.

« Oui, que se passe-t-il ? » s'enquiert Helen, plissant les yeux dans la lumière éblouissante de midi.

La bibliothécaire s'écarte et désigne son fils. « Dominic a une livraison spéciale pour vous, si on ne vous dérange pas. »

« Des livres ? » dit Helen, essayant de comprendre ce qui se passe. « Des chocolats ? »

« Oh, et Dominic espérait rencontrer votre souris. »

« Il dort encore, bredouille Helen, mais entrez ».

Elle file chercher le chausson. Il est sur sa chaise exactement où elle se rappelle l'avoir posé, avec Sipsworth tout au fond, roulé en un croissant doux.

Le bras gauche d'Helen est insensible comme s'il était encore endormi, elle attrape donc le chausson de son autre main et le descend à la bibliothécaire et son fils, qui attendent dans l'entrée. Elle se sent essoufflée par toute cette activité soudaine, mais parvient à prononcer quelques mots : « Je suis désolée... Nous ne sommes pas habitués à recevoir des visites si tôt. »

« Oh mon Dieu, dit la bibliothécaire, mais il est presque treize heures. »

Helen soupire. « Auriez-vous l'amabilité de fermer la porte d'entrée ? »

« Bien sûr, mais je crois que quelqu'un est en train d'être secouru sur le côté de votre maison. »

La douleur dans le dos d'Helen se manifeste de nouveau. Une douleur sourde et profonde. S'il n'y avait pas tous ces gens dans son entrée, elle irait en haut se faire couler un bain.

Helen sort la tête de l'embrasement de la porte pour découvrir le Dr Jamal suivi par Cecil, qui porte une échelle. Les deux hommes sont essoufflés.

« La voilà ! » clame Cecil, en posant l'échelle. « Nous étions fous d'inquiétude. »

« Pour moi ? » dit Helen, en regar-

dant dans le chausson pour savoir si toute cette agitation a réveillé sa souris.

Une bande de tissu déchiré pend le long de la jambe du Dr Jamal, révélant une cuisse poilue.

« Bon sang, mais que se passe-t-il ? » demande Helen. « Je suis tranquillement en train de dormir, et la minute d'après il y a une émeute dans mon jardin ! »

« Je suis juste venu voir comment vous alliez », explique le Dr Jamal, en regardant les autres. « Je pense que c'est ce qu'on a tous fait. »

Mais Helen est encore embrouillée. Elle montre l'échelle. « Et quid de la tour de Babel ? »

Cecil enfonce ses mains dans ses poches et remue les pieds. « Pour

être franc, j'ai rêvé que vous étiez cambriolée et que quelqu'un kidnappait Sipsworth... ce qui, je pense, était la façon qu'a eu la nature de me dire d'installer une lumière à détection de mouvement dans le jardin derrière votre maison. »

Helen s'apprête à dire quelque chose quand la bibliothécaire lui saisit le poignet droit. « Il est vraiment presque une heure de l'après-midi. »

Juste à ce moment, Sipsworth apparaît. Il est debout sur ses deux pattes arrière à respirer l'air de dehors. Il ne montre aucun signe de détresse respiratoire.

Le visage de Dominic s'illumine à la vue du petit animal.

« Bon », soupire Helen. « Vous

feriez tous mieux de venir à l'intérieur. »

Elle guide le groupe à travers le couloir jusqu'au salon, en portant son chausson en l'air avec Sipsworth dans le talon comme un minuscule animal de cirque menant une parade.

« Asseyez-vous donc », indique Helen à ses invités, toujours perplexe que tous soient arrivés en masse. La nourriture de sa fête improvisée est encore étalée partout, Dominic empile des chips dans sa main.

Cecil siffle. « On dirait que vous nous attendiez, madame ! Ce sont... des mini-samosas, n'est-ce pas ? »

Helen désigne les nombreuses assiettes. « Servez-vous... mais je vous préviens, c'est dehors depuis un moment. »

Cecil se tapote l'estomac. « Ne vous inquiétez pas. C'est du béton armé, ça ! »

Après avoir déposé Sipsworth dans son aquarium, Helen s'absente pour retirer sa robe de chambre.

En montant les escaliers, elle entend tout le monde se présenter en bonne et due forme. C'est un peu comme avoir la télévision allumée, pense-t-elle, sauf que ce sont de vrais gens, et que l'action se joue juste ici, à Westminster Crescent.

Après s'être débarrassée de sa robe de chambre, Helen enlève sa chemise de nuit, déclenchant la douleur sourde qu'elle soupçonne être de l'arthrite. Elle frotte la zone puis cesse de bouger. Attend que ça passe, en espérant que ça n'est rien de plus

que la conséquence d'avoir dormi plus que d'ordinaire.

En passant une brosse dans ses cheveux, Helen ne peut pas croire qu'il y ait quatre personnes en bas – cinq, en comptant Sipsworth.

Des rires montent dans l'escalier tandis que le Dr Jamal et Cecil racontent une histoire quelconque.

Que va-t-elle faire de tous ces gens ? Au moins, pour l'instant, ils ont l'air de se distraire les uns les autres.

Quand Helen revient dans le salon, le Dr Jamal et Cecil sont à genoux en train d'examiner la chambre à oxygène.

Les deux hommes se mettent debout quand ils voient qu'elle les observe. « Vous êtes ravissante »,

dit Cecil. « Quelle jolie blouse... des campanules, sauf erreur de ma part. »

La bibliothécaire pointe Helen avec sa canne.

« Encore trois mois et ils seront en train d'éclorre au bord de la rivière. »

Cecil rit profondément. « Pardon, il y aura d'abord les perce-neige. »

La moitié de la nourriture de la veille a déjà été mangée. Le Dr Jamal avale sa bouchée. « Ils sont toxiques en cas d'ingestion, les perce-neige. »

Les yeux de Cecil s'ouvrent en grand. « Vraiment ? »

« Oui, nous avons eu un patient l'année dernière... une petite fille. »

La bibliothécaire affiche un visage triste et se tourne vers son fils, qui est assis sur le tapis, occupé à contem-

pler la souris. « Oh, j'espère qu'elle a été tirée d'affaire. »

« Elle s'en est sortie, mais ses parents ont eu la peur de leur vie. Je crois que c'est dû aux composés alcaloïdes... On en trouve aussi dans les pissenlits. »

Cecil agite un doigt dans les airs. « Oh, oh, c'est bon à savoir, je préviendrai mes clients qui ont des bébés et des chiens. »

Helen s'approche du groupe et le balaie du regard. « Qui voudrait une tasse de thé ? »

Heureusement, seules trois mains se lèvent, car après avoir posé la question, Helen s'aperçoit qu'elle n'a que trois tasses – et l'une est ébréchée. Dominic est toujours en train

de dévisager Sipsworth et il n'écoute rien de ce qui est dit.

« Il aime les boissons sucrées, dit la bibliothécaire, même si c'est très mauvais pour ses dents. »

Dans la cuisine, Helen cherche la boîte de sachets de thé. Remplit la bouilloire. S'appuie sur le plan de travail. Fixe le grille-pain. Dans la pièce à côté, la conversation semble inépuisable. Comment de parfaits inconnus peuvent-ils avoir tant à se raconter, Helen n'en a aucune idée.

Une fois le thé prêt, elle l'apporte sur un plateau. Pose un sucrier sur la table. Retourne dans la cuisine. Sert deux verres de limonade, un pour elle et un pour Dominic.

Même avec des boissons dans les mains, ses invités continuent de

bavarder. Sipsworth est sur sa roue, contribuant à la conversation par un bruit continu de ferraille.

Cela va être impossible de se débarasser de tout le monde, pense Helen. Tout ce qu'elle veut, c'est profiter de son dimanche en paix. Pourtant, sans les gens présents dans cette pièce, sa souris ne serait probablement plus vivante. S'en apercevoir la fait sourire malgré elle.

« Pourquoi ne pas aller dans le jardin de derrière ? » propose-t-elle. Cecil pose sa tasse ébréchée vide. « Si j'avais su, j'aurais apporté un barbecue portatif ! »

Dehors, les pierres du patio couvertes de mousse et les buissons envahissants orientent la conversation vers une nouvelle direction. Cecil

désigne les mauvaises herbes dans les arbustes, et expose ses plans pour les beaux jours.

Le Dr Jamal demande où sera installée la lumière de sécurité, et Cecil palpe le mur arrière de la maison avec ses mains comme un médium, en expliquant la procédure pour forer dans la brique.

Helen se tient à distance de tout le monde jusqu'à ce que Dominic surgisse à côté d'elle.

« Est-ce que... euh... l'eau de votre souris doit être à une certaine température ? »

Helen réfléchit un instant. « Il n'y avait rien à ce sujet dans le livre, donc je pense que de l'eau à température ambiante fait l'affaire. »

« Ils doivent la boire froide en hiver. »

« Oui, Dominic, je suppose. » Helen est surprise de constater combien il lui paraît différent maintenant qu'il est à l'aise avec elle. Elle se demande s'il y a un nom spécifique pour sa maladie, et si le traitement est pharmacologique ou psychothérapeutique, ou une combinaison des deux.

Il semble intéressé par quelque chose au fond du jardin d'Helen, au-delà de la haie, une bande de bois peu profonde qui sépare Westminster Crescent des champs. « Si j'étais une souris, je vivrais là-bas. »

Helen suit son regard.

« Mais c'est loin pour elles », pour-

suit Dominic. « Parce que les souris sont toutes petites. »

« Je vivais très loin autrefois, Dominic. »

Il doit avoir senti le changement dans le ton de sa voix parce qu'il se tourne pour la voir.

« En Australie » continue-t-elle.

« Aviez-vous des souris là-bas ? »

Helen sourit. « Puisque tu poses la question, j'en avais deux. Une grande et une petite. »

Cecil les rejoint à grands pas en tenant la tige d'une plante quelconque pour la montrer à Helen, et Dominic s'éloigne pour retrouver sa mère.

« Il faut que je vous parle de cette plante vivace, m'dame... mais d'abord, je crois que la mère du garçon aurait

besoin de s'asseoir. Est-ce qu'il y a une chaise que je pourrais lui apporter ? »

Helen guide Cecil à l'intérieur.  
« Dans la chambre. Il y en a une à côté du lit. »

« Impec. »

Elle écoute le bruit des bottes du commerçant résonner dans l'escalier, puis atteindre le palier devant sa chambre.

Dans son aquarium, Sipsworth est en train de déplacer de petits morceaux de papier toilette, comme s'il se préparait à aller au lit.

Un instant plus tard, Cecil passe à côté d'elle en portant la chaise, qui semble étrangement petite dans ses bras.

« Vous saviez que vous avez une latte qui bouge dans l'escalier ? »

Helen s'apprête à répondre mais Cecil lève une main. « Je vais noter ça dans ma liste. »

Dehors, le Dr Jamal est en grande conversation avec la bibliothécaire. Quand il voit Helen, il essuie quelques miettes de sa bouche.

« Dominic voulait que je demande comment allait Sipsworth. »

« Très bien. C'est une souris flambant neuve ce matin. Je vais aller le chercher s'il n'est pas déjà endormi... »

De retour à l'intérieur, Helen se sent essoufflée – ce qui n'est pas étonnant, pense-t-elle. C'est déjà l'après-midi, et elle n'a pris qu'un verre de limonade.

Sipsworth est sur son château, en train de faire des signes des deux

pattes. « Tu es censé être au lit, jeune homme. »

Il saute dans le chausson, mais alors qu'Helen traverse la porte-fenêtre, le bruit et les faibles rayons du soleil le font fuir au fond.

Le Dr Jamal s'approche. « Je suis tellement heureux qu'il aille bien. »

Helen fixe le chausson dans sa main. « Je crois qu'il a franchi un cap hier soir. J'en suis sûre. »

Le Dr Jamal regarde dans la maison derrière l'épaule d'Helen. Soulève un sourcil. « Je crois que ça frappe à la porte. Vous attendez d'autres visiteurs ? »

La bibliothécaire et son fils sont penchés sur des arbustes avec Cecil, donc Helen pose le chausson sur la chaise libre.

En ouvrant la porte moutarde avec la boîte aux lettres bruyante, Helen découvre un homme d'âge moyen portant un pantalon de velours côtelé brun et un pull bleu marine.

« Bonjour », dit-il. « Je suis Dave Richards, du n° 23. Je venais juste voir si tout allait bien. »

Helen ne sait pas quoi répondre. Il y a quelque chose de familier chez cet homme, mais elle ne parvient pas à mettre le doigt dessus.

« C'est juste qu'on a eu une fuite le mois dernier », poursuit-il. « Et il a fallu deux jours aux gars du service des eaux pour comprendre que cela provenait d'un vieux tuyau de trop-plein passant sous la maison et datant de l'époque où il y avait des usines dans la région. Ma femme

a vu les voitures et la camionnette blanche devant chez vous et s'est demandé si vous aviez le même problème. »

« Oh, non, il n'y a rien de tel ici. Juste quelques amis en visite, c'est tout. »

« Oh, parfait. Eh bien, désolé de vous déranger dans ce cas. »

Quand il se tourne pour partir, la forme de son corps rappelle quelque chose à Helen.

« Excusez-moi, monsieur Richards... »

L'homme se retourne.

« Auriez-vous par hasard déposé un aquarium aux encombrants récemment ? »

Le voisin fronce les sourcils. « Comment le savez-vous ? »

« Je l'ai vu », répond rapidement Helen. « Posé sur le trottoir. »

« Je ne l'ai pas laissé sur votre chemin, j'espère ? Pour être honnête, j'étais à moitié endormi. »

« Oh non. C'est que... »

« Je débarrassais l'abri de jardin parce que ma fille s'est mise à la menuiserie, et ma femme a pensé que l'abri serait un bon atelier pour elle. »

Helen réfléchit rapidement. « Vous en avez fini avec les poissons, alors ? »

L'homme glousse. « Nous n'avons jamais eu de poissons. Quand ma fille avait neuf ans, elle avait une gerbille... comment l'avait-elle appelée... Taches-de-Rousseur ! »

« Une gerbille ? »

« Oui, une adorable petite créature... ça ne vit pas longtemps, cela dit. Elle y était tellement attachée que ça semblait dur de jeter sa maison avec tous ses petits trucs, alors je l'ai mis dans l'abri. »

« Je vois », dit Helen.

« Elle a dix-sept ans maintenant. »

« Qui donc ? » demande Helen.

« Notre fille, Zaara. Elle est à la fac, mais elle veut arrêter pour se lancer dans la menuiserie, donc ma femme et moi avons pensé qu'elle pourrait faire ça dans l'abri... juste pour s'assurer que c'est vraiment ce qu'elle veut et pas simplement une phase. »

Helen sourit tristement. « Tout est une phase, monsieur Richards. »

Il acquiesce poliment. « Oui, bon,

je vais vous laisser retourner à vos invités dans ce cas. »

« Merci d'avoir pensé à venir me prévenir pour la fuite », dit Helen.

« Avec plaisir, et si vous avez besoin de quoi que ce soit, nous sommes au n° 23. Là où il y a la Volkswagen blanche. »

Helen ferme la porte.

Quand elle se tourne, le Dr Jamal se précipite vers elle.

« Il est parti, Helen. »

Elle a soudain chaud, elle tremble et elle a la nausée.

« Qui ? »

Mais elle sait.

Tandis que le Dr Jamal l'amène jusqu'au jardin, elle entend Dominic l'appeler par le nom qu'elle lui a donné. Ses mains tremblent, mais

elle soulève le chausson et regarde à l'intérieur. Le retourne. À l'exception de deux petits rouleaux d'excréments, il est complètement vide.

D'une voix forte, Cecil prévient les autres de faire attention à où ils posent les pieds. Le commerçant est à quatre pattes et passe au crible feuilles et bâtons. Le bibliothécaire écarte la haie avec sa canne.

La douleur dans le dos d'Helen revient plus forte que jamais et elle sent ses jambes se dérober. Mais le Dr Jamal est là et la guide jusqu'à la chaise. Sa gorge est serrée. Elle respire difficilement. Helen cligne furieusement des yeux pour voir plus clair, mais tout est flou, comme si le monde était en train de s'écrouler.



**LUNDI**



**MARDI**

Lorsque Helen ouvre les yeux, elle est étendue sur un lit avec une perfusion dans le bras.

Elle sait qu'elle est à l'hôpital grâce aux bruits familiers des machines.

Mais il n'y a personne qu'elle puisse appeler pour demander ce qui a bien pu se passer.

Sa gorge est aussi sèche que du verre pilé – mais ses yeux se ferment de nouveau. Helen a la sensation qu'elle a quelque chose d'urgent à faire – mais elle ne parvient pas à rassembler suffisamment de force pour rester consciente.

**MERCREDI**



**JEUDI**

Quand Helen se réveille de nouveau, sa chambre est baignée d'une douce lumière blanche. Une infirmière s'affaire près de son bras. « Bonjour, docteur Cartwright, je suis Kathy. Est-ce que vous vous souvenez de moi ? »

Helen hoche faiblement la tête.

« N'essayez pas de parler. Contentez-vous de vous reposer. Le Dr Jamal sera là cette après-midi, mais je vais l'appeler pour lui dire que vous êtes bien réveillée. »

« Infirmière... »

« Vous avez eu une opération du

cœur, docteur Cartwright... très minime, mais c'est important que vous vous reposiez. Dans quelques heures vous vous sentirez comme avant, je vous le promets. » Kathy se penche et tient les deux mains d'Helen dans les siennes. « Le Dr Jamal vous a opérée en soixante minutes... Je pense que c'est un record. »

« Où suis-je ? »

« Vous êtes à l'hôpital Meadowpark, docteur Cartwright. »

Helen hoche la tête parce qu'elle connaît les mots et reconnaît le nom sans pouvoir les replacer dans un contexte.

« Il y a quelqu'un qui est venu vous voir. Il attend depuis longtemps. Je vais le faire entrer. »

Juste après le départ de l'infir-

mière, un grand homme échevelé entre dans sa chambre. Il tient une grappe de raisin dans une main et un bouquet de fleurs dans l'autre.

« Hello, m'dame. »

C'est la voix qu'Helen reconnaît en premier. « Cecil ? »

« Le seul et l'unique. Vous nous avez fait une frousse bleue dimanche. »

Alors Helen se souvient. Ce qui est arrivé lui revient d'un coup. Elle a le chausson dans une main. Mais il n'y a rien. Personne. C'est vide.

« Sipsworth ! » halète-t-elle. Cecil lui tapote l'épaule.

« Calmez-vous, Helen. Je vous en prie, ne vous inquiétez pas. »

« Où est-il ? Est-ce que vous l'avez trouvé ? »

« Écoutez, Helen. Je veux que vous

vous calmez parce qu'il va bien, il est heureux... j'en suis sûr. »

« Est-ce que vous l'avez trouvé, Cecil ? Où est ma souris ? »

« Après que vous êtes partie en ambulance avec le Dr Jamal, Dominic et moi sommes restés et nous avons fouillé chaque centimètre du jardin et quand il a commencé à faire sombre, nous avons déposé de la nourriture et installé un abri au cas où il décide de revenir. »

Helen ressent sa déception comme quelque chose de physique, quelque chose à l'intérieur de son corps qui aurait fini par se casser et qui ne fonctionnera plus jamais.

« Avant que vous en déduisiez qu'il est perdu, rappelez-vous qu'il a quitté le chausson de son propre

chef, ce qui indique qu'il avait des affaires de souris sérieuses à régler. C'est un animal... et ils sont faits pour vivre dehors... en vérité, l'extérieur est davantage son monde que celui que vous lui avez créé à Westminster Crescent, aussi charmant soit-il. »

« Mais... » proteste Helen.

« À mon avis, vous l'avez remis sur pied pour qu'il puisse continuer sa route. »

Helen prend une profonde inspiration, en comprenant que tandis qu'elle est étendue ici, sa souris est quelque part dehors, à faire et voir des choses qu'elle ne peut même pas imaginer.

« Mais il est si petit... » plaide-t-elle. « Et si candide. Et si... »

« Une souris aussi intelligente ne craint rien. J'ai installé la lumière de sécurité et je suis revenu tous les matins et tous les soirs pour vérifier. On dirait bien que notre ami a rejoint le monde des souris. »

Cecil fait de son mieux, mais ses mots sont comme des oiseaux sans endroit pour atterrir.

Helen imagine le petit corps de Sipsworth.

Et là où il est maintenant. Farfouillant dans des feuilles. Suspendu aux branches des haies à la recherche d'une baie. Ses yeux sont brillants, et sa fourrure est pleine de minuscules étoiles de glace.

Sa façon d'utiliser sa queue pour s'équilibrer, elle ne l'oubliera jamais.

Cecil prend un mouchoir à motif

cachemire dans sa poche. Le tend à Helen.

« Arrêtez de vous inquiéter, m'dame. Il est dehors à faire ce que toute souris est censée faire, grâce à vous. »

Helen soulève sa tête de l'oreiller.  
« Non, Cecil... à cause de *nous*. »

Lorsque le Dr Jamal arrive quelques heures plus tard, Helen écoute les infirmières parler avec excitation des décorations de Noël dans le couloir. Cecil est retourné au magasin, et est sans doute en train de remplir des commandes de socles de sapin et de guirlandes qui ont été passées par téléphone pendant son absence.

Quand le Dr Jamal s'assied à son chevet, Helen se redresse. Elle est maintenant complètement éveillée

et elle a même réussi à marcher jusqu'aux toilettes.

« Qu'est-ce qui m'est arrivé ? »

« Rien de très grave... un infarctus du myocarde standard sans élévation du segment ST. Mais si nous n'avions pas été là... »

Helen comprend. « Une occlusion partielle, c'est ça ? »

« Exactement. Mais votre vaisseau est devenu complètement fonctionnel après une ICP... ce qu'on aurait appelé une ACTP à votre époque, parce qu'il n'y avait pas de stents. Comment vous sentez-vous ? Avez-vous mal quelque part ? »

« Oh, je vais bien, grâce à vous. Mais Sipsworth... »

Le Dr Jamal s'agite sur son siège. Regarde les raisins sur la table de

chevet d'Helen. « Je pense à lui, moi aussi. Je suis revenu après l'opération pour voir. Cecil nous a fait faire des clés. J'espère que ça ne vous dérange pas. »

Tandis que le soir tombe dans sa chambre, l'infirmière Kathy apparaît. « Je suis là pour vous aider à vous habiller, docteur Cartwright. Notre deuxième cardiologue préféré va vous ramener à la maison. Il finit juste de remplir des papiers. »

Une fois ses vêtements enfilés, Helen s'assied dans la chaise. Elle est seule de nouveau, Kathy est partie chercher ce qu'elle soupçonne être le traitement médical post-infarctus standard – un gros sachet de cachets.

Quand la porte s'ouvre, c'est le

Dr Jamal avec un fauteuil roulant.  
« Le protocole, je suis désolé. »

Dans l'ascenseur, le Dr Jamal demande à Helen si Cecil pourrait passer lui apporter à dîner.

Helen secoue la tête. « Tout ce dont j'ai besoin pour l'instant, c'est de sommeil », dit-elle doucement.

Dans la voiture, Helen ne reconnaît pas grand-chose de l'endroit où elle a grandi. La ville a été décorée pour Noël, mais les bulbes colorés et les bannières scintillantes semblent fausses et clownesques. Une légère neige recouvre les allées, les rues et les nombreux petits jardins.

Quand ils s'arrêtent devant sa maison de Westminster Crescent, la neige tombe pour de bon, épaisse et lente comme des touffes de four-

rure arrachées au dos de l'hiver. Le Dr Jamal s'approche de sa porte. Il fait plus froid qu'elle ne l'aurait imaginé, et Helen sent les mains de l'hiver fouiller dans ses vêtements.

« Doucement, Helen... l'allée est très glissante... »

Passé la porte moutarde, la maison semble vide, comme si toute vie l'avait désertée pendant les jours où elle a été absente. Le Dr Jamal allume la lumière de la cuisine et lui demande de nouveau si elle a faim. Il pourrait réchauffer quelques haricots ou ouvrir une boîte de soupe. « Je pose vos médicaments sur le plan de travail. À moins que vous ne vouliez que je les monte à l'étage ? »

Helen est dans le salon, essayant de ne pas regarder l'aquarium vide.

« C'est très bien dans la cuisine, merci. »

Quand le Dr Jamal réapparaît, en demandant si elle veut qu'il allume la lampe ou la télévision, Helen secoue la tête sans explication. Pendant quelque temps il reste là.

« Je vais m'en sortir, docteur Jamal. Vous pouvez rentrer chez vous. Faites bien attention sur la route. »

« Ça me fait bizarre de vous laisser là. »

Helen se tourne pour lui faire face. « Je ne serais pas là du tout sans vous. »

« Vous avez mon numéro ? »

« Arrêtez de vous inquiéter. Il me faut juste un peu de temps pour reprendre mes marques. »

Helen sait pourquoi le Dr Jamal

s'attarde, mais elle ne parvient pas à prononcer son nom à voix haute. Pas encore.

Ça prendra du temps.

Pendant un long moment après son départ, elle reste simplement assise là.

**VENDREDI**

Il est minuit passé quand Helen décide de faire le long trajet jusqu'à son lit. Tous les journaux télévisés importants sont finis depuis des heures. Et les pubs illuminés de la ville – chacun décoré pour Noël à sa façon – vont bientôt fermer leurs portes, alors que les rues se remplissent de groupes de gens, rentrant chez eux dans des nuages d'excitation haletante.

Quelque part dans la maison, Helen détecte un léger tapotement. Cecil a dû régler le chauffage, compte tenu de la météo.

Tenir sur ses jambes est un combat, mais une fois debout, Helen se déplace lugubrement dans l'obscurité du salon jusqu'à la cuisine. En dépassant la porte-fenêtre, une lumière criarde inonde soudain le patio.

Helen s'arrête. Soupire. Secoue la tête.

Si Cecil passait autant de temps à s'occuper de lui qu'à s'inquiéter des cambriolages, tout le monde se porterait mieux.

Une partie d'elle a envie de rester là, juste au cas où, mais elle sait que ce ne serait pas raisonnable.

Le patio vide lui paraît étranger dans la lumière jaune vif. Mais Helen suppose qu'à force elle s'y habituera comme à une simple scène sur laquelle la mémoire déploie son imagination.

Elle attend à côté de la porte-fenêtre que la lumière de sécurité s'éteigne.

Elle se rappelle la nuit où elle l'a amené à l'intérieur.

La boîte sale dans laquelle il dormait.

La pluie froide qui coulait et ce qui s'est passé avec le chat.

Puis les deux chaussons collés dans la glu. Oh, la colère qu'elle avait ressentie, qui n'était pas du tout de la colère, mais un effet collatéral de la solitude.

Helen regarde l'endroit où elle a été prise par surprise. Mais au lieu de deux pièges en plastique, convoqués par sa mémoire pour combler l'obscurité devant elle, son œil est attiré par quelque chose dehors, qui

s'appuie contre la porte-fenêtre, une petite silhouette, une simple tache sur la neige qui tombe, mais dodue et grise, et qui appuie une patte sur la vitre.

## Remerciements

L'auteur souhaite exprimer sa gratitude à toute l'équipe de Godine, sans laquelle vos mains seraient actuellement vides. Cette équipe comprend Tammy Ackerman, pour la mise en page ; David Allender, éditeur ; Beth Blachman, correctrice ; Virginia Downes, à la production ; Dylan Gray, à la logistique ; Celia Johnson, éditrice : Linda Johnson, au service client ; Leisa Perrotta, à la comptabilité ; Doris Troy, relectrice ; et, surtout, mon éditeur et ami bien-aimé, Joshua Bodwell, qui ne s'est jamais lassé de parler de cette

créature si noble, la *Mus musculus*,  
autour d'un thé et de tartes Bakewell.

Un grand merci à James Weston  
Lewis pour l'incroyable illustration  
de couverture.

L'auteur remercie également  
Susanna Lea et son équipe, Thérèse  
Coen, Mark Kessler, Una McKeown,  
Stephen M. Morrison, and Lauren  
Wendelken, pour leur travail acharné.

Il me faut aussi remercier pro-  
fondément ma femme, Christina  
Daigneault, et ma fille, Madeleine  
Van Booy, ainsi que la clinique vétéri-  
naire Oiseaux et Animaux Exotiques  
de Long Island, et le Dr Bernie  
Monteleone, et le capitaine Kathleen

Sexton, pour les conseils et mentorat, respectivement.

Ce livre a été écrit dans la salle 26 de la Royal Society of Medicine à Londres, dont le personnel adorable et patient m'a fourni en thé, biscuits et chocolat chaud instantané.

Malheureusement, je n'ai vu aucune souris durant mon séjour.

## **Au sujet de l'auteur**

Simon Van Booy est l'auteur de plus d'une douzaine de livres pour adultes et pour enfants, qui ont reçu de nombreux prix. Ses romans et ses nouvelles ont été traduits dans de multiples langues. Il a également édité trois volumes de philosophie et est un contributeur régulier au *Times*, *Financial Times*, *Guardian*, *Telegraph*, *Washington Post*, et à la BBC. Après avoir grandi dans le nord rural du pays de Galles, Simon vit entre Londres et New York où, en plus de l'écriture et de l'édition, il est infirmier bénévole au Central Park

**Medical Unit. Au début de l'année 2020, il a sauvé sa première souris.**



**À VUE D'ŒIL** fait une sélection soignée de livres parmi le meilleur de l'actualité littéraire pour les rééditer en corps 16, 18 ou 20, afin que les amoureux de la lecture, qui souffrent de malvoyance, puissent renouer avec le plaisir de lire.

PLUS D'INFOS SUR NOS LIVRES ?  
COMMENT RECEVOIR NOTRE CATALOGUE ?  
CONSULTEZ NOTRE SITE INTERNET :

**[www.avuedoeil.fr](http://www.avuedoeil.fr)**

ÉDITIONS À VUE D'ŒIL  
6 avenue Eiffel  
78420 Carrières-sur-Seine  
Tél. : 01 30 36 75 69  
internet : [www.avuedoeil.fr](http://www.avuedoeil.fr)

page facebook : [www.facebook.com/editionsavuedoeil](http://www.facebook.com/editionsavuedoeil)

**CE LIVRE EST IMPRIMÉ  
SUR UN PAPIER COMPOSÉ  
DE FIBRES NATURELLES,  
RENOUVELABLES,  
RECYCLABLES  
ET FABRIQUÉES  
À PARTIR DE BOIS  
PROVENANT DE FORÊTS  
GÉRÉES DURABLEMENT.**

